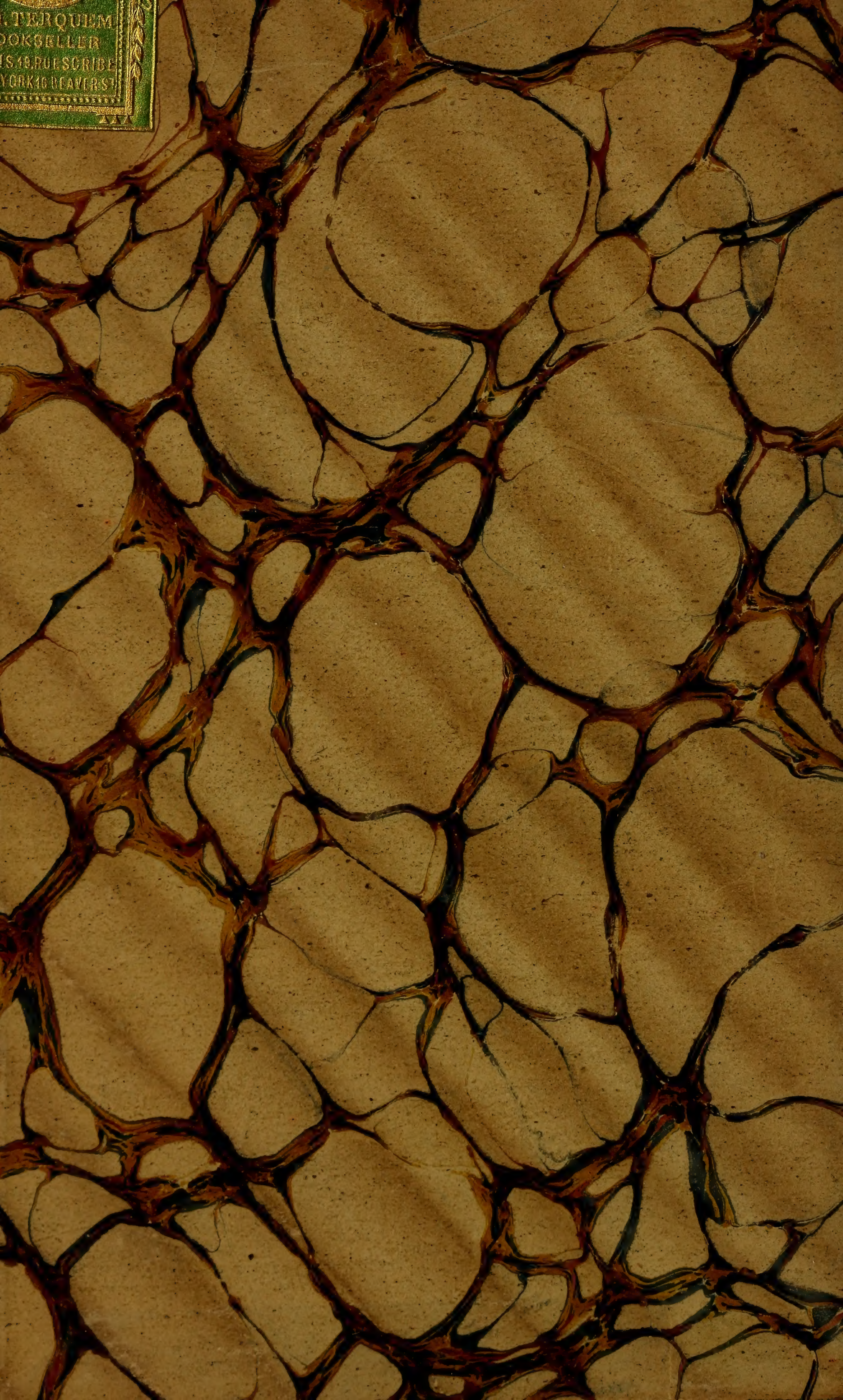
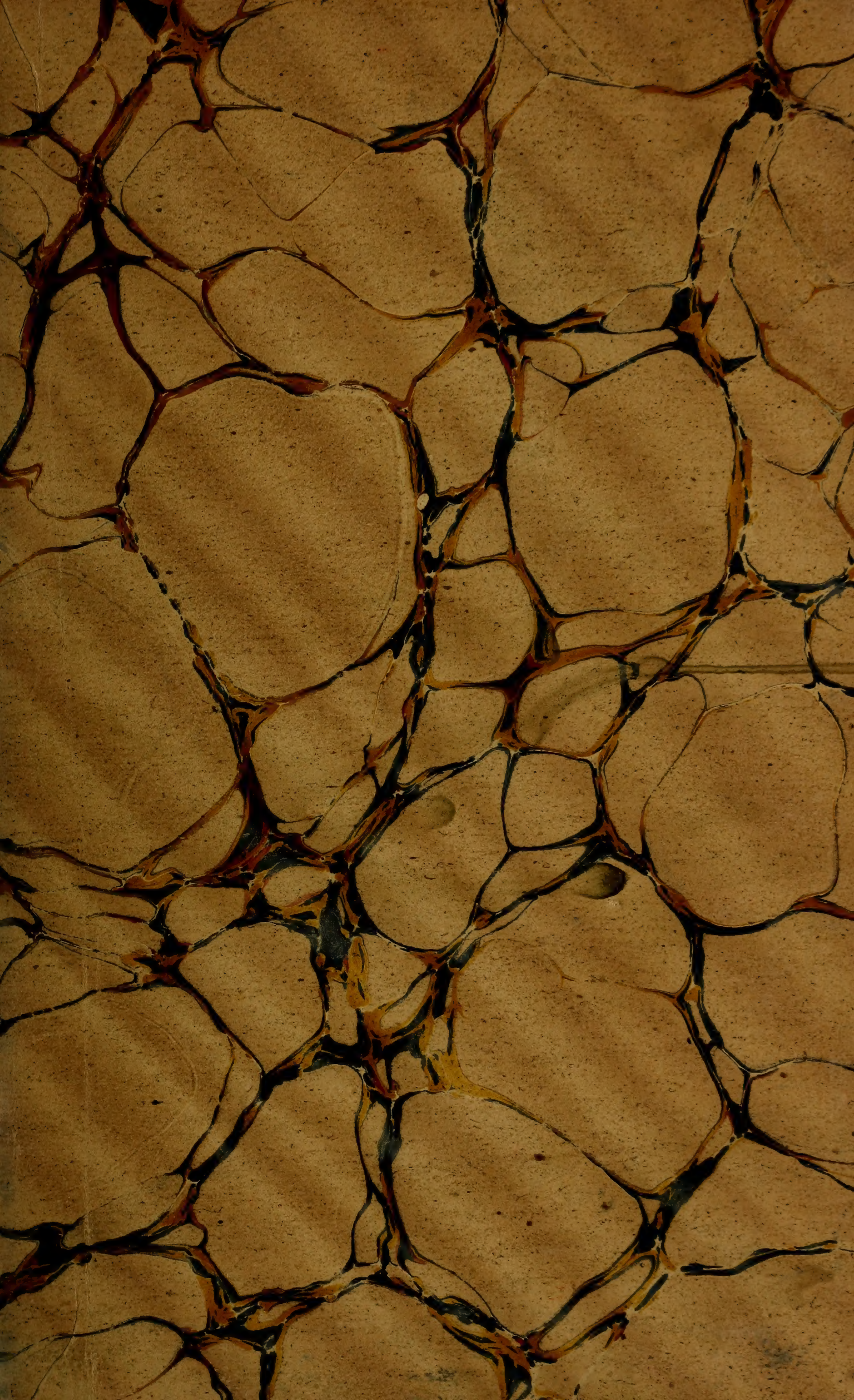

3 1761 09936565 2


TERQUEM
OOKSELLER
19 RUE SCRIBE
16 BEAVER ST



ÉDOUARD ROD

LE

# PASTEUR PAUVRE



SIXIÈME ÉDITION.

*Librairie académique PERRIN et Cie.*

*Il a été imprimé vingt exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.*

# LE PASTEUR PAUVRE

# ROMANS DE M. ÉDOUARD ROD

## I. Débuts.

**Palmyre Veulard** (Dentu, 1881).
**Côte à Côte** (Ollendorff, 1882).
**La Femme d'Henri Vanneau** (Plon et Nourrit, 1884).
**Tatiana Léïlof** (Plon et Nourrit, 1886).

## II. Études psychologiques.

**La Course à la Mort** (Frinzine, 1885, puis Perrin).
**Le Sens de la Vie** (Perrin, 1889).
**Les Trois Cœurs** (Perrin, 1890).
**L'Innocente** (Ollendorff, 1897).
**Pernette** (Payot, Lausanne, 1904).

## III. Études passionnelles.

**La Sacrifiée** (Perrin, 1892).
**La Vie privée de Michel Teissier** (Perrin, 1893).
**La Seconde Vie de Michel Teissier** (Perrin, 1894).
**Le Silence** (Perrin, 1894).
**Les Roches blanches** (Perrin, 1895).
**Dernier Refuge** (Perrin, 1896).
**Le Ménage du pasteur Naudié** (Fasquelle, 1898).
**L'Inutile Effort** (Perrin, 1903).
**L'Ombre s'étend sur la montagne** (Fasquelle, 1907).
**Aloyse Valérien** (Perrin, 1908).

## IV. Études sociales.

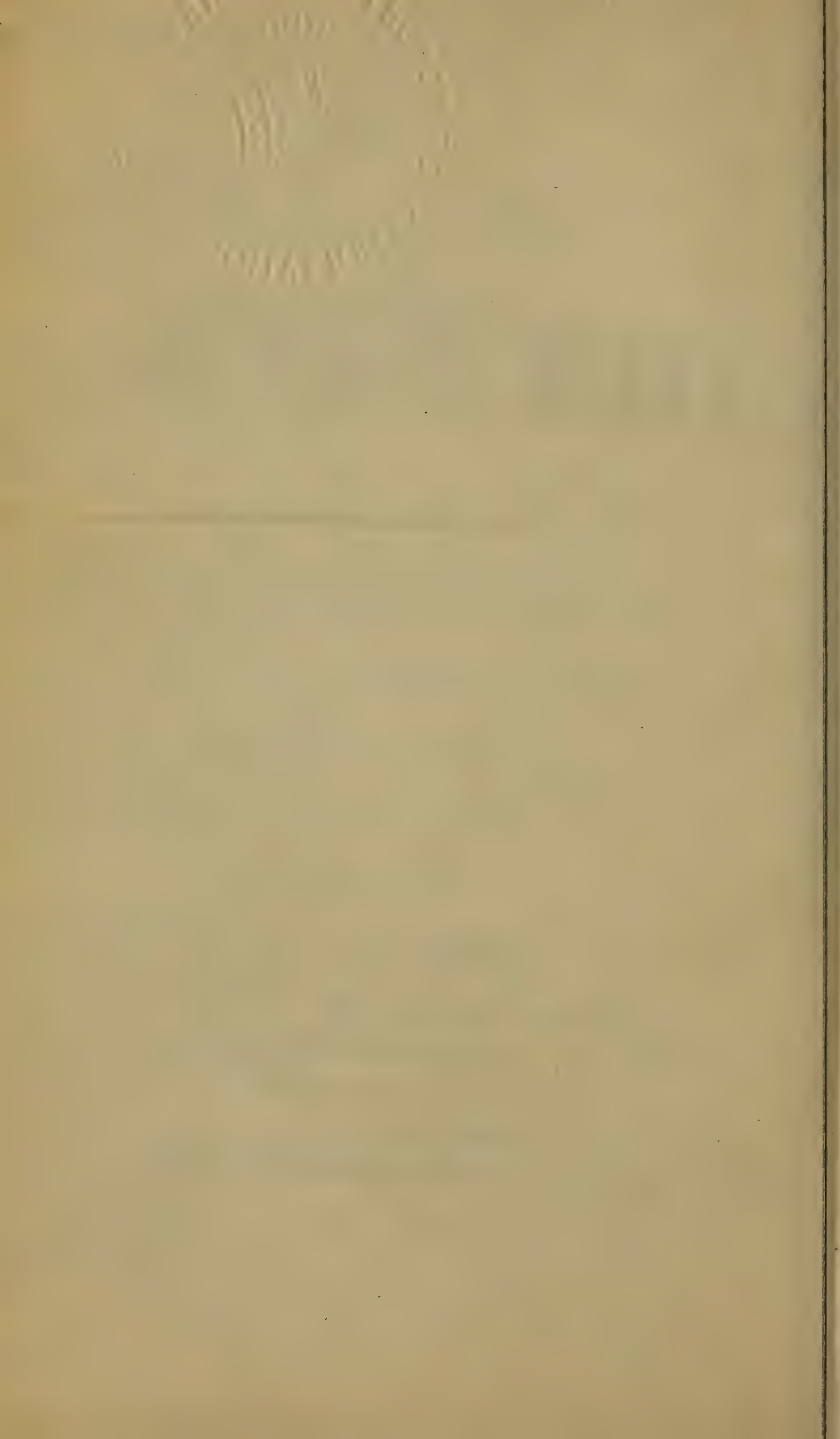
**Là-Haut** (Perrin, 1897).
**Au milieu du Chemin** (Fasquelle, 1900).
**Mademoiselle Annette** (Perrin, 1901).
**L'Eau courante** (Fasquelle, 1902).
**Un Vainqueur** (Fasquelle, 1905).
**L'Indocile** (Fasquelle, 1906).
**L'Incendie** (Perrin, 1907).

ÉDOUARD ROD

# LE PASTEUR PAUVRE



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1911



# LE PASTEUR PAUVRE

## LA VIGNE DU PASTEUR CAUCHE

### I

Quand le père Cauche mourut, en pleine fenaison, après trois jours de maladie, les gens de Crépins furent étonnés du peu qu'il laissait. On le croyait un des « gros » du village ; et c'était quelque chose : car Crépins est un des beaux villages de la Côte, qui dresse en plein vignoble le clocher de sa vieille église bourguignonne, les deux tourelles de son château bernois, ses maisons aux vastes toits lents qu'ombragent des marronniers ou des tilleuls. Et

voilà qu'au lieu de laisser, comme chacun s'y attendait, des mille et des cents à ses trois fils, le père Cauche leur léguait des hypothèques, des cédules, des billets à ordre, un passif dont la liquidation traîna pendant des semaines. Pour payer les dettes, il fallut vendre ce qui restait dans les caves du vin des dernières récoltes, les meilleurs morceaux de vigne, un bois de sapins et de hêtres juché plus haut, sur la crête des derniers contreforts du Jura. Après quoi, la situation étant nette, on calcula ce que valait le reste : la maison avec ses vastes caves bien meublées d'ovales, les prés au-dessous du bois, la parcelle de vigne qui restait, le plantage, les instruments aratoires, le bétail, etc. Et le partage se fit chez le notaire de Drusy, M. Belhomme : l'aîné des trois fils, Jacob, garda le train de campagne, en reconnaissant au cadet, Frédéric, commis chez un marchand de fer de Lausanne, une somme équivalente à la moitié de sa valeur ; le troisième, Alexis, le pasteur, reçut la vigne. A elle seule, la vigne ne représentait certes pas le tiers de la fortune totale, et le pasteur fut le plus mal partagé : mais ses frères lui rappelèrent l'argent dépensé pour ses

études, firent sonner bien haut qu'ils lui abandonneraient la récolte de l'année, et il accepta l'arrangement sans résistance.

Il était pourtant le plus pauvre des trois, malgré le capital englouti par ses années d'université. Jacob venait de se marier : sa femme, une Pellaz de Borins, lui avait apporté une bonne dot, étant orpheline de père et de mère ; Frédéric, resté célibataire, gagnait plus que son nécessaire. Lui seul, avec son maigre traitement, trimait comme un malheureux pour nouer les deux bouts. Aussitôt après sa consécration, il avait épousé la fille d'un de ses professeurs, Madeleine Limours, qui ne devait jamais posséder d'autre bien que le nom estimé de son père. Puis, la cure du village natal étant devenue vacante par la mort d'un titulaire qui l'occupait depuis trente ans, il l'obtint, heureux de se rapprocher des siens, dans un sentiment de reconnaissance qui l'empêcha de mesurer la distance où il se trouvait d'eux. Sa jeune femme aimait la campagne : elle le suivit en rêvant une idylle poétique à sa manière, une existence paisible et modestement utile. Mais en six ans ils eurent six enfants, et la gêne n'attendit pas

le dernier pour s'introduire dans la bucolique. Quel problème que de chausser ces douze petits pieds, de vêtir ces six petits corps, de nourrir ces six grandes bouches ! En été, les Cauche recevaient quelques pensionnaires, qui fournissaient un léger appoint à l'équilibre du budget. Malgré cela, si le père ne leur eût fourni une partie de l'indispensable, — les légumes, les pommes de terre, des œufs, des saucissons, — ils eussent été aussi pauvres que les plus pauvres. D'autant plus qu'ils manquaient d'esprit pratique : Madeleine, encore très bien, soigneuse de sa personne et naturellement élégante, gardait de l'éducation paternelle un sens de la rêverie qui s'accommodait mal des nécessités de l'existence ; pleine de bonne volonté, elle ne fut jamais une de ces ménagères qui tirent un grand parti des petites choses et ne laissent rien perdre. Quant à Alexis, avec son teint de lait, ses yeux vagues, ses allures gauches, il était de ces êtres qui ne parviennent point à se familiariser tout à fait avec la réalité : il ne fut donc d'aucun secours dans la direction du ménage.

Ses paroissiens, dont plusieurs le tutoyaient

comme ancien camarade, le jugeaient diversement. La plupart, ceux qui tenaient au lustre de la commune, lui reprochaient ses sermons, d'éclat médiocre ; les autres — ceux qui prisent le fond plus que la forme sont toujours la minorité — le défendaient en disant : « Au moins, il prêche d'exemple ! » Et ils vantaient sa bienveillance, sa charité, sa modestie, l'affection qu'il conservait à ses vieux parents « au lieu de faire le fier comme tant d'autres », la sérénité paisible de ses habitudes, l'égalité de son humeur. Quelques-uns, ennemis jurés des mômeries, lui en voulurent de son adhésion à la confrérie des *Bons Templiers*, qui se fonda pour surenchérir sur les rigueurs de la « Tempérance » : d'autant plus que cette question de l'abstinence était à peu près la seule sur laquelle M. Cauche s'échauffât. Il la ramenait sans cesse dans ses conversations, dans ses visites, dans ses prêches. Même, elle le rendait presque éloquent, à l'occasion ; et il oubliait parfois son habituelle charité pour menacer les buveurs des plus terribles châtiments : la ruine, la misère, le *delirium tremens* et toutes sortes de maladies.

Aussi, quand ses frères lui proposèrent la vigne pour sa part de l'héritage paternel, sa conscience poussa-t-elle un de ces petits cris par lesquels elle nous avertit quand nous allons mal faire, et que pour notre malheur nous n'écoutons pas toujours. M. Cauche l'entendit à peine : la voix du besoin parlait plus haut. La perspective d'être en partie tiré de ses embarras, qui risquaient fort de s'aggraver à présent que l'orgueil paternel n'y pourvoirait plus, l'étourdit, et il trouva mille raisons excellentes pour justifier sa faiblesse : ses frères tenaient à cette solution... elle arrangeait leurs affaires... lui appartenait-il de la discuter, à lui qui avait bénéficié de sacrifices extraordinaires et de tant de largesses ?... D'ailleurs, beaucoup d'abstinents, parmi les plus zélés, possèdent des vignes ou font le commerce de vin, parce qu'il faut vivre... Il signa donc l'acte de partage, et la petite voix se tut.

Mais à peine eut-il achevé son paraphe, que M. Belhomme — un bon vivant, libre-penseur déclaré, — qui l'observait du coin de l'œil avec un air de malice, lui dit en goguenardant un peu :

— Eh bien, Monsieur le pasteur, comment allez-vous vous arranger avec vos *Bons Templiers*, à présent que vous voilà vigneron ?

Au lieu de hausser les épaules en riant, comme d'autres auraient fait, M. Cauche devint cramoisi ; et le farceur de notaire, enchanté du succès de sa plaisanterie, poursuivit :

— Il faut bien espérer qu'elle donnera des raisins, n'est-ce pas ?... Quand les raisins sont là, on a du vin... Quand on a du vin, on le vend... Et les gens qui l'achètent, c'est pour le boire... Voyons ! que répondrez-vous à ceux auxquels vous prêchez l'abstinence, s'ils vous demandent de leur céder une pièce ?

Ces paroles répétaient le petit cri de conscience que M. Cauche avait étouffé. Mais comme elles sortaient d'une bouche ironique, qui les accentuait avec force, il fallut bien les écouter. Et le pasteur en sentit si bien la logique, qu'il ne trouva pas un mot à répondre. Il se troubla, s'embarrassa, balbutia comme un écolier pris en faute ; si bien que le notaire, qui était bon garçon, voulut le remettre à l'aise et lui dit :

— Ne vous troublez pas pour si peu, Mon-

sieur le pasteur ! Il y a votre collègue des *Bons Templiers*, M. Juberson, qui en a vu bien d'autres ! Croiriez-vous que l'an dernier, il a fait plus de deux cent mille hectos !... De quoi saoûler tout le canton !... Et il ne demande qu'à recommencer cette année... Seulement, il a trouvé un moyen de se mettre la conscience en paix : il ne donne à ses vendangeurs que du café au lait ou du thé froid. Pour qu'on ne le prenne pas pour un avare, il leur distribue des cigares tant qu'ils en veulent. Habile, ça, hein? Quant à son vin, il l'a vendu d'avance — et à des coquins de marchands qui le coupent avec du vin d'Espagne, encore !... Voyez-vous, on finit toujours par se mettre d'accord avec ses convictions... Il faut bien, n'est-ce pas ? sans quoi, on ne pourrait plus vivre !... Quand on possède une vigne, on ne peut pourtant pas l'arracher pour planter des pommes de terre !

Jacob, tout guilleret, dit en clignant de l'œil :

— Si elle te gêne, je la prendrai bien par-dessus le marché, tu sais !

Frédéric ajouta, en riant :

— Oh ! moi, je me contenterais de la récolte !...

Là-dessus les trois héritiers quittèrent l'étude de Me Belhomme. Frédéric eut juste le temps de prendre son train pour Lausanne. Jacob devait ramener Alexis dans son char à bancs ; mais, comme il voulut encore aller voir celui-ci et celui-là sous divers prétextes — histoire de casser le cou à quelques bouteilles de vieux ! — le pasteur reprit à pied, tout seul, le chemin de Crépins. Et il crut s'apercevoir qu'il avait le pied moins léger, comme s'il sentait un poids qui alourdissait tout son être. Il se dit : « J'aurais peut-être mieux fait de leur laisser la vigne ! » Puis en même temps : « Si la récolte tient ce qu'elle promet, nous achèterons... » Et il énumérait avec complaisance toutes les emplettes qu'on pourrait faire pour la mère et pour les petits.

Madeleine l'attendait en songeant peut-être aussi, de son côté, qu'ils seraient désormais un peu moins pauvres. Après lui avoir raconté le partage, il voulut aussi lui confier ses scrupules ; car il la savait d'âme délicate et de bon conseil en toutes choses :

— J'ai bien peur, dit-il en la regardant avec inquiétude, de me trouver maintenant en contradiction avec mes principes...

Madame Cauche ne comprit pas tout de suite, en sorte qu'il dut expliquer :

— Oui, puisque je possède une vigne, et vendrai du vin... Alors, les *Bons Templiers !*...

Elle réfléchit un moment, le regard pensif, et finit par répondre, sans beaucoup d'assurance :

— Que veux-tu que nous y fassions?... Ce sont tes frères qui ont voulu cet arrangement... Il était naturel que Jacob eût la maison... La vigne était là... On ne peut pourtant pas l'arracher pour planter des pommes de terre !

C'étaient exactement les derniers mots de M. Belhomme. Cette coïncidence frappa le pasteur, qui répéta, les lèvres molles :

— Sans doute, on ne peut pourtant pas...

Il n'avait pas achevé sa phrase, qu'il entendit sa voix intérieure répliquer distinctement :

« Pourquoi pas ? Si le vin est une mauvaise chose, pourquoi ne détruirait-on pas la vigne ? Le Seigneur a dit : « Si ta main droite te fait « tomber en tentation, coupe-la et jette-la loin

« de toi ! » Et il est plus difficile de couper sa main que d'arracher sa vigne ! »

— Il y a les nécessités de la vie ! ajouta-t-il en guise d'excuse.

Et il tâcha de se dire que Notre-Seigneur parlant volontiers par images, on ne pouvait prendre à la lettre tout son enseignement, et de penser à autre chose. Les soucis ne lui manquaient pas pour le distraire.

## II

Peu de jours après, M. Cauche dit à sa femme :

— Nous pourrions aller voir comment va la vigne. Il a fait un bon temps, les raisins mûrissent, nous trouverons peut-être quelques grappes pour les petits. Veux-tu venir avec ton panier ?

Madame Cauche était toujours occupée à mille petites besognes qui dévoraient ses journées : elle ne sortait guère de chez elle que le dimanche, pour aller au temple, et ne se promenait jamais pour son plaisir. Bien qu'elle en eût envie, elle refusa d'accompagner son mari, qui prit le panier et se mit en chemin.

Comme il traversait le village, il rencontra

un groupe de paysans qui le saluèrent. Quand il eut passé, l'un d'entre eux dit aux autres :

— Voilà le pasteur qui s'en va voir sa vigne !

M. Cauche l'entendit et crut deviner que des ricanements suivaient cette observation. Il eut l'idée de se retourner, mais il n'osa pas. Il se réjouissait en songeant au plaisir de ses enfants, quand il leur rapporterait des raisins : sa joie s'évanouit; et ce fut la tête basse et le front assombri qu'après avoir suivi un moment la grande route il s'engagea sur les sentiers qui circulent entre les vignes. Justement, le garde-champêtre se trouvait par là, guettant les maraudeurs. Il surgit du sol, comme un diable qui sort d'une boîte, — et il ressemblait bien un peu à un diable, avec son nez rouge, sa barbe grise et ses yeux méchants.

— Ah! c'est vous, Monsieur le pasteur ! Vous allez voir votre vigne ?

— Oui, mon ami, je vais voir ma vigne.

— « Il » sera fameux, cette année, si le temps continue... Et il y en aura... il y en aura...

Et le garde-champêtre fit claquer sa langue

contre son palais, comme s'il dégustait déjà quelque « fine goutte ».

En effet, le temps était chaud comme en juillet, et radieux. A l'occident, le soleil descendait, en rougeoyant, derrière les lignes du Jura, dont la grande ombre noire envahissait la plaine. De-ci de-là, ses rayons obliques allumaient la tôle de quelques clochers épars parmi les vignes. Plus bas, la magnificence du lac se recueillait pour le soir, d'un bleu qui reflétait les profondeurs du ciel. Les glaciers des Alpes s'embrasaient de flammes vermeilles, tandis que des vapeurs transparentes voilaient doucement la côte de Savoie, et se dissipaient le long des montagnes. Il y avait une merveilleuse harmonie dans ce paysage. Les moindres détails en semblaient choisis pour célébrer la perfection du Créateur. Les choses accordaient leurs beautés comme des instruments pour entonner l'hymne paisible de la nuit.

« Où donc y aurait-il là place pour le mal? songea le pasteur en revenant d'instinct à ses préoccupations; et comment croire que le Seigneur ait rien créé qui ne soit pour notre bien ? Il a donné ce tableau magnifique pour élever

nos âmes : si la vigne était mauvaise, l'aurait-il encadrée dans ces splendeurs? en aurait-il garni ces coteaux? En toutes choses l'abus seul est nuisible. Si l'usage modéré du vin était condamnable, comment expliquer le miracle des noces de Cana?... »

Mais tout en raisonnant ainsi pour pouvoir jouir en paix de sa petite vigne d'où la vue était si belle, M. Cauche songeait aux ravages de l'acool, qui sème dans les familles la discorde et la misère, remplit les hospices, peuple les prisons, menace jusqu'à l'avenir de la race. Les images qu'il évoquait mêlaient leurs ombres tristes aux teintes du crépuscule. Et il en vint à se dire, qu'en cette année où la récolte de la Côte s'annonçait si belle, si Notre-Seigneur fût venu pour une noce dans un de ces villages éparpillés dans les vignes, il aurait peut-être bien fait un miracle inverse et changé le vin en eau dans les bouteilles poussiéreuses...

En réfléchissant ainsi, M. Cauche arriva dans sa vigne. Aussitôt elle lui parut plus belle que les autres, et il sentit qu'il l'aimait violemment; car cette beauté féconde, jeune, souriante, elle la devait au travail de son père, si vivant dans son

souvenir, de son grand-père qu'il n'avait jamais connu, de toute la longue lignée des ancêtres ignorés. C'étaient eux qui avaient peiné autour des ceps noueux, lutté pied à pied contre les maladies, réparé selon la saison les dégâts du gel ou ceux de la grêle, et perpétué ainsi de génération en génération une œuvre lente et durable. La vigne appartenait à tous ces morts dont elle avait bu les sueurs. Lui-même, dans son enfance, n'aidait-il pas les Savoyardes à à l'effeuiller? Plus tard, pendant les vacances universitaires, il vendangeait gaîment avec ses frères : et même en cette occasion, il oublia plus d'une fois la théologie pour « remoller » les belles filles, qui oubliaient exprès des grappes à bien des souches. Chaque fois qu'il rentrait au foyer, son père se mettait à lui parler de la vigne comme on parle d'une personne très chère, un peu faiblotte, dont la santé inquiète les siens. Qu'il eût été content, le vieux vigneron, de la voir si bien portante, chargée de véritables grappes de Chanaan, lourdes et déjà blondes! Ses petits yeux vifs auraient pétillé d'aise sous les broussailles de ses sourcils grisonnants; et, caressant de sa

main hâlée et calleuse les poils rêches de son menton mal rasé, il eût poussé l'exclamation dont il usait dans les moments favorables :

— Oh ! bien pour cette fois !...

En évoquant la figure du vieil homme laborieux, et le bon accent chantant de la voix qu'il n'entendrait plus, le pasteur s'attendrit et songea :

« Il y a sur cette vigne comme une bénédiction... Cela réconforte rien que de la voir... Non, décidément, nous ne devons mépriser aucun des biens que Dieu nous donne !...

Et il se mit à choisir les grappes les plus mûres dont il remplit son panier.

## III

Comme il traversait de nouveau le village avec son panier, M. Cauche entendit un bruit de disputes. Et il vit le charron Jean Tribolet qui, saoul comme une grive, menaçait sa femme, battait son gamin, criait comme un sourd et jurait comme un sacripant. Quelques voisins suivaient d'un œil distrait une scène trop habituelle pour les intéresser beaucoup, en se disant entre eux :

— Voilà cet animal de Tribolet qui a sa fédérale !... Ça n'est pas la première, ce ne sera pas la dernière... Tous les mômiers de la Croix-Bleue y perdraient leur latin !...

Le charron, sanguin, trapu, avec une grande barbe fauve et des yeux injectés d'ivrogne, se

démenait en vrai possédé. Pourtant, M. Cauche s'approcha de lui et l'interpella en le tutoyant, car il était de ses anciens camarades :

— Voyons, Jean, qu'est-ce que tu fais?... Tu n'y penses pas!... Tu tapes comme sur une enclume, et c'est fragile, les enfants!...

Tribolet, pendant que sa femme profitait de la diversion pour s'enfuir avec le bouèbe, se retourna en répondant :

— Toi, d'abord, mêle-toi voir de ce qui te regarde, hein!

Sans se laisser effrayer par les yeux ensanglantés du charron, M. Cauche poursuivit :

— Je ne peux pas me taire quand je vois un homme abuser à ce point de sa force contre son enfant! Je te rappelle au sentiment du devoir!

Son calme en imposa à l'ivrogne, qui baissa l'oreille, se gratta la tête, et se mit à balbutier, de sa langue pâteuse :

— C'est que... cré nom d'une pipe!... tu comprends, mille tonnerres!... c'est ce sacré mâtin de bouèbe...

M. Cauche l'interrompit avec autorité :

— Tais-toi donc! Si même ton enfant a quelque tort, est-ce une raison pour le traiter

de la sorte?... Des coups et des jurons ! quel exemple tu lui donnes !... Voyons, réfléchis un instant, si tu es en état de réfléchir, et tu auras honte de ta conduite !...

Tribolet subissait l'ascendant de cette énergie tranquille et résolue :

— Je ne dis pas que tu n'aies pas un peu raison, avoua-t-il... seulement, nom de !... On n'est pas si méchant que tu crois... On a bu une petite goutte, voilà tout !

M. Cauche, aussitôt, enfourcha son dada favori :

— Hé ! s'écria-t-il, cela n'est pas une excuse, au contraire !... Tu vois toi-même où tu en arrives à force de boire... Quand on est sous la domination du vin, on n'est plus son maître, on ne sait plus ce qu'on fait !... C'est pourquoi il faut s'abstenir !

— S'abstenir, riposta Tribolet, s'abstenir... Facile à dire, cré nom de... tu dis ça comme ça, et puis... quand on vous offre un verre... on en prend un, et puis un autre... et puis on finit par... nom de nom de nom !...

M. Cauche voulut saisir au vol le regret qui paraissait traverser l'esprit de l'ivrogne :

— Eh bien, insinua-t-il, on n'a qu'à signer la Tempérance !... Une fois qu'on a signé, ça devient facile : on a donné sa parole, il faut bien qu'on la tienne !

L'idée de la « Tempérance » exaspère toujours les buveurs : surtout quand ils sont d'un pays de vignobles, où depuis des siècles les bonnes récoltes passent pour la plus grande bénédiction du Seigneur. Elle les irrite plus particulièrement quand on leur en parle en public, car rien n'est plus blessant que de s'entendre admonester devant n'importe qui. Et des passants s'attroupaient, chuchotaient, commençaient à rigoler un peu. Se voyant observé, Tribolet réprima son bon mouvement, fit la grimace et s'écria :

— Tais-toi voir, farceur que tu es !... Tu sais bien que la Tempérance est une blague... Des mômeries, quoi !... Des simagrées... Ceux qui disent qu'ils ne boivent que de l'eau, c'est des cafards qui vont se saouler en cachette !...

— Je t'assure que je ne bois pas plus en cachette qu'en public, répondit M. Cauche. Il n'y a pas de vin dans ma cave ; tu peux t'en assurer.

— Possible ! riposta l'ivrogne... il n'y en a pas dans ta cave... tant pis !... mais il y en aura bientôt... celui de ta vigne, qu'en feras-tu ?

— Je ne le boirai pas, assura M. Cauche en pâlissant.

— Alors, qu'en feras-tu ?... Tu le vendras à la pinte ?... Et c'est moi qui le boirai... Ha ! ha ! ha !

Il se tordait de rire, tant l'idée de boire le vin du pasteur lui paraissait cocasse. Puis il se tourna vers les assistants, en criant :

— Tous les mêmes, hein ?... Même ceux qui sont de bons bougres, comme notre pasteur ! Tant qu'il ne s'agit que de prêcher, ça va bien... mais quand il faut donner l'exemple, bernique !...

Et, de nouveau à M. Cauche, qui écoutait consterné, les bras ballants, sans trouver un mot à répondre :

— Ecoute voir, Alexis, voilà ce que je vais te promettre... Vous pouvez y noter, vous autres... pour me faire honte si je mens !... Je signerai la Tempérance... quand tu feras... ha ! ha ! ha !... quand tu feras arracher ta vigne... pour planter des pommes de terre !...

Les autres se mirent à rire aussi, bruyamment, — ravis, dans le fond, de voir le pasteur collé. Car il l'était, sans conteste. Il baissa le nez, et balbutia quelques paroles qu'on ne comprit pas, — étant beaucoup trop sincère pour se réfugier dans des subtilités. Et il s'éloigna, le dos rond, en balaçant son panier de raisins qui se mit tout à coup à peser cent kilos.

C'était la troisième fois que la même phrase frappait ses oreilles. Aussi la retourna-t-il dans sa tête jusque chez lui. Et cette idée d'arracher sa vigne pour planter des pommes de terre, qui paraissait aux gens le dernier terme de l'absurde, s'enfonçait dans son esprit. Il montra sans plaisir sa cueillette aux enfants, il les regarda sans joie dévorer les raisins. Et le soir, quand ils furent couchés, il ne manqua pas de raconter à sa femme la petite scène dont il avait été le plus mauvais rôle, avec la réponse de Jean Tribolet. Madeleine écouta son histoire avec une extrême attention, comme pour y chercher un sens caché.

— Hum ! fit-elle, le frond ridé ; c'est singulier !...

— N'est-ce pas ? demanda encore le pasteur.

Sans se l'avouer, ils pensaient ensemble qu'il y avait peut-être là une de ces indication mystérieuses, comme le Seigneur en adresse parfois à ceux qui croient. Mais on ne se rend pas toujours au premier appel ; et ils résistèrent.

— Il faut pourtant bien que les enfants aient quelque chose ! reprit Madeleine.

Sa voix manquait d'assurance ; il y avait une angoisse au fond de ses yeux limpides.

M. Cauche poussa un profond soupir, qui ne le soulagea guère ; et il dit :

— Cette vigne, c'est tout notre bien... Nous n'avons rien à espérer de personne... Les petits n'auront pas d'autre héritage... Et c'est une fameuse vigne !

Il passa la main sur son front, poussa un second soupir, et ajouta :

— Mon pauvre père y tenait comme à la prunelle de ses yeux !...

Et il eut des cauchemars toute la nuit.

## IV

Le dimanche suivant, M. Cauche prêcha sur ce texte :

« Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout au nom du Seigneur ! »

Dans sa chaire de vieux chêne, sans ornements, sous la voûte de la petite église qui raconte la gloire de Dieu depuis le temps où les Bourguignons gouvernaient le pays de Vaud, sa grande Bible pastorale ouverte devant lui, il prononça un discours excellent, mais d'une forme morne et plate, comme à son ordinaire. Il montra que la pensée de Dieu peut se mêler aux plus simples choses de la vie, aux actes journaliers et habituels qu'elle embellit, qu'elle purifie, dont elle expulse les éléments corrom-

pus. Pour bien faire comprendre à ses paroissiens le sens de cette opération, il reprit après tant d'autres l'éternelle comparaison du van, sans seulement songer que cet instrument démodé n'existait plus à Crépins, où la batteuse mécanique le remplace depuis longtemps. Pendant qu'il parlait, les vieillards l'approuvaient du menton, les jeunes gens l'écoutaient d'une oreille en guignant les jolies filles qui baissaient les yeux, les hommes pensaient à leurs affaires et les femmes à leur ménage ; en sorte que ses paroles tombaient à peu près comme des gouttelettes de pluie sur un sol brûlé par la sécheresse, où elles s'effacent aussitôt. Sa voix était plus pâteuse, son débit plus morne encore que d'habitude : peut-être qu'il pensait davantage à la poutre de son œil qu'aux pailles des yeux du prochain ; peut-être qu'il sentait l'inefficacité de sa parole, puisqu'il ne parvenait pas à se persuader à lui-même qu'on peut aussi vendanger au nom du Seigneur ! De fait, quand il sortit de l'église et traversa les groupes qui s'attardaient à babiller autour du porche avant de rentrer chacun chez soi, il remarqua que la femme de Tribolet avait un mouchoir autour de la tête,

et il ne put s'empêcher de lui demander :

— Qu'avez-vous donc, madame Tribolet ?

Sans colère, avec une résignation de femme que rien ne révolte plus, elle expliqua :

— C'est mon mari qui m'a à moitié assommée, Monsieur le pasteur !

— Exprès ?

— Bien sûr !... Il s'est encore saoulé hier, et il m'a battue en rentrant... Et il se saoulera encore aujourd'hui, et il recommencera à me battre... Ah ! c'est une dure vie, allez ! que d'avoir un mari comme celui-là ! Et je me demande ce que je peux avoir bien fait au bon Dieu pour qu'il m'envoie cette épreuve !...

— Il ne faut pas vous désespérer, madame Tribolet ! Gardez votre confiance, et demandez au Seigneur de le corriger : peut-être qu'il vous exaucera !

La pauvre femme secoua sa tête dolente. Quant au pasteur, à peine sa phrase prononcée, il en avait senti la secrète hypocrisie. Et il en rougit en lui-même : pourquoi demander à Dieu ce qu'on peut obtenir par son propre effort ?... Dieu, sans aucun doute, n'interviendrait point par un miracle pour corriger Jean Tribolet,

puisqu'il a voulu que nous soyons des êtres libres. Mais lui, son serviteur, n'avait qu'un sacrifice à faire pour ramener l'ivrogne dans la bonne voie et secourir une famille que menaçait l'indignité du chef... Alors, il se sentit pareil au jeune homme riche, qui voulait gagner le ciel et garder ses biens, et qui s'éloigna de Jésus...

## V

Le dimanche après-midi, les hommes ne savent guère se reposer autrement qu'en levant le coude au cabaret : si bien que, le soir, il y en a beaucoup qui sont, selon leur tempérament, gais et facétieux, ou furieux et terribles. Jean Tribolet ne quitta pas le *Rognon de la Côte*, où il but encore plus que d'habitude, comme pour se consoler du mal qu'il avait fait à sa femme. Vers le soir, il se prit de querelle avec Prélaz, le forgeron, auquel il reprochait de lui faire indûment concurrence. Debout en face l'un de l'autre, séparés par la table humide et chargée de verres à moitié pleins, les deux hommes épuisèrent le vocabulaire des injures,

au milieu d'un cercle qui s'amusait de leur colère. Bientôt ils renversèrent la table, qui les gênait, et en vinrent aux mains. Le charron reçut dans l'estomac un coup de poing qui l'étendit sur le sol, évanoui, parmi les éclats des verres cassés. On le rapporta chez lui, tout ensanglanté ; et sa femme le soigna la moitié de la nuit, en ruminant les paroles du pasteur. A quoi bon prier? le bon Dieu a trop affaire pour s'occuper des ivrognes! Quand tout va mal chez eux, c'est leur faute, après tout! et s'ils se font crever la paillasse dans quelque bagarre, ils n'ont que ce qu'ils ont mérité. Seulement la pauvre femme, et les enfants, souffrent avec eux ; et c'est là que commence la grande injustice!...

Le lendemain, Tribolet foutimassa toute la journée, le corps endolori, le visage égratigné, honteux de sa râclée et songeant à la revanche qu'il devait à ce gredin de Prélaz. Comme il était tout pâle et se traînait à peine, M. Cauche, en passant devant l'atelier, lui demanda de ses nouvelles. Tribolet se figura que le pasteur y mettait de la malice, et répondit brutalement, avec un mauvais regard :

— Toi, d'abord, fous-moi la paix, veux-tu bien !

Sans se formaliser d'un accueil si discourtois, le pasteur répliqua, avec sa douceur accoutumée :

— Tu ne parlerais pas ainsi si tu l'avais toi-même, la paix, mon pauvre Jean !

Tribolet grogna :

— Que je l'aie ou que je ne l'aie pas, ça me regarde, nom de Dieu !...

Le pasteur reprit, toujours aussi doucement :

— J'ai appris ce qui s'est passé hier soir : le village ne parle que de cela... Tu comprends donc que j'ai le devoir de te parler... de te montrer le mal que tu fais aux tiens et à toi-même... Et tu auras beau me repousser; je viendrai à la rescousse aussi longtemps qu'il le faudra, jusqu'à ce que tu te corriges... Un père de famille qui risque de se faire assommer, n'est-ce pas une honte?... Ne vois-tu pas que...

Tribolet l'interrompit :

— Oui, oui, c'est ça, parle, parle !... Pardine ! on sait que les paroles ne coûtent rien !... Quand on a étudié pour ça, des années !... Mais tu perds ta peine, mon bon !... Je t'y ai déjà

dit, moi, je veux des exemples!... Arrache ta vigne, et je signe la Tempérance!... Si tu ne l'arraches pas, laisse-moi boire et va te faire foutre!...

Là-dessus il tourna le dos au pasteur.

## VI

Cette fois, il ne s'agissait plus d'une simple suggestion, mais d'un appel, d'un ordre impérieux. M. Cauche se rappela la parabole du Bon Samaritain, telle que la rapporte l'apôtre Luc dans son évangile : il eut l'impression très nette qu'un abandonné invoquait son aide, et qu'il passait son chemin comme le Sacrificateur et le Lévite. Il se dit : « Mon devoir est de sauver cet homme ! » En même temps il mesura l'immensité du sacrifice qu'exigeait l'accomplissement de ce devoir. Une sueur d'angoisse lui mouilla la racine des cheveux ; il songea : « Pourtant, je n'ai pas le droit de faire cela sans le consentement de ma femme, puisque nous ne faisons qu'un corps et qu'une âme et

que mon bien est son bien ! » Et peut-être espérait-il dans l'ombre secrète de son cœur que Madeleine, soucieuse du pain de ses enfants, prendrait la défense de la vigne.

Comme les deux fois précédentes, il attendit pour lui parler la fin de la soirée, l'heure amicale où le repos approche.

Lorsqu'après avoir bordé les lits des enfants, elle redescendit dans la pièce où ils achevaient ensemble la veillée et prit sa corbeille à ouvrage, il commença, sans la regarder et en hésitant :

— Ma chère amie, j'ai quelque chose de très important à te dire.

Un peu surprise de la solennité de ce début, mais toujours sereine, madame Cauche sortit de sa corbeille les paires de bas à repriser, la laine, la boule et l'aiguille :

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle en levant les yeux sur lui.

Le pasteur hésita encore deux ou trois secondes ; et il répondit :

— Je crois décidément que... nous ne pouvons pas garder la vigne !

— Tu crois ? fit-elle.

— Oui... pour l'exemple !

Et il rapporta, mot à mot, son entretien avec Tribolet.

Madame Cauche, à son tour, détournait les yeux : elle ne regardait plus qu'en elle-même ; ses paupières tremblaient, ses doigts jouaient nerveusement avec la laine inutile. Quand son mari cessa de parler, elle dit simplement, d'une voix prête à se briser :

— Oui, tu as raison, nous ne pouvons pas la garder !

Ils se turent ensemble, longtemps, chacun poursuivant ses pensées qui rejoignaient celles de l'autre, dans un silence affectueux et grave qui sanctionnait leur sacrifice.

— Que diront nos frères ! reprit le pasteur. Cette vigne est l'œuvre de la famille.

— Elle est à toi ! répondit Madeleine avec fermeté : tu peux t'en servir pour le bien !

— On me traitera d'insensé ! Tu sais que la vigne est sacrée, chez nous ; n'est-elle pas la richesse du pays ? Parmi ceux qui font la guerre au vin, personne encore n'a osé s'en prendre à elle !...

— Qu'importe le qu'en dira-t-on, quand il s'agit d'un homme à sauver ?

— Si cet homme ne se corrigeait pas?... S'il manquait à sa parole?... Nous nous serions ruinés pour rien!

— Tu aurais fait ton devoir et l'exemple resterait.

Après un nouveau silence, le pasteur soupira :

— Mes pauvres petits!... Nous n'aurons plus rien à leur laisser!

— Dieu y pourvoira, dit Madeleine. Ses voies ne sont pas les nôtres. Cette vigne ne nous avait point été donnée pour augmenter nos aises, mais pour avancer son règne... Que Sa volonté soit faite en toutes choses...

Une larme perlait au bout de ses cils. Elle l'essuya du revers de sa main, tâcha de sourire, et prit son ouvrage; et pendant qu'elle tirait la laine pour réparer les bas troués comme des écumoires, le pasteur songea qu'il en est des grands sacrifices comme des tragédies de la vie : ils se préparent lentement, et l'on s'aperçoit à peine qu'ils s'accomplissent.

## VII

Tribolet n'en voulut d'abord pas croire ses oreilles. Il répétait :

— Pour une blague, ça, c'est une bonne blague !

Pourtant, quand il eut vu les ceps arrachés qu'on mit sécher devant la cure, pour en faire du bois à brûler dans la chambre à lessive, il dut se rendre à l'évidence ; et il signa, l'ayant promis. Mais M. Cauche fut obligé de demander son déplacement : il faisait honte à ses paroissiens, qu'on raillait dans tout le vignoble en disant :

— Les gens de Crépins ?... Ah ! oui !... Ils ont un pasteur qui arrache sa vigne pour planter des pommes de terre !...

# LE SERMON D'ESSAI

## I

Ce ne fut pas sans peine qu'après avoir arraché sa vigne, le pasteur Cauche comprit qu'il lui faudrait décidément quitter Crépins : même, quelque résigné qu'il fût à toutes choses, un sentiment de révolte faillit alors aigrir son chagrin. Sa conscience, en effet, l'approuvait; le sacrifice accompli lui laissait une bonne impression de contentement; il était sûr d'avoir agi par amour du bien, avec un entier désintéressement, sans aucun esprit de pharisaïsme ni de gloriole : pourquoi donc la malveillance

de ses paroissiens le poursuivait-elle comme s'il eût commis quelque action répréhensible? Que son frère Jacob lui eût reproché, dans une scène à tout casser, d'avoir saccagé comme un barbare sa part du patrimoine, il n'en éprouvait aucune surprise; mais pourquoi les autres le traitaient-ils comme s'il eût déshonoré la commune? Autant de problèmes sur lesquels il se morfondait l'esprit, sans les résoudre. En attendant, l'église était complètement délaissée, et la situation devenait si pénible, qu'on s'en émut en haut lieu.

M. Cauche aimait Crépins, étant de ceux dont les curiosités ont peu d'étendue, qui s'attachent à ce qu'ils ont toujours vu et n'aspirent qu'à vivre toujours de même, dans les mêmes lieux, parmi les figures accoutumées, les paysages familiers, sans redouter la monotonie des jours ni des années. Il avait longtemps cru que sa carrière s'y développerait tout entière, que ses enfants en partiraient l'un après l'autre, comme les oiseaux du nid, et qu'après avoir rempli sa tâche, il irait prendre dans le petit cimetière, derrière l'église, les trente ans de repos que la loi concède à nos ossements. Ces perspectives

lui étaient chères : il souffrit dans son cœur d'y renoncer. Ce fut donc avec plus de tristesse que d'entrain qu'il posa sa candidature au poste de Bettemont, quand ce poste devint vacant par la mort subite de son titulaire, M. Turquin, qui l'occupait depuis un quart de siècle.

Bien que Bettemont ne soit guère qu'à sept kilomètres de Crépins, les deux villages sont très différents, l'un tirant sa richesse des vignes, l'autre des bois, et il n'y a pas entre eux de communication directe. Situé au pied du Jura, au croisement des routes qui relient la montagne à la plaine, Bettemont possède une très vieille église bourguignonne, massive, courtaude, trapue, plantée à la manière d'un château-fort sur un mamelon rocheux. La cure, enveloppée dans la vigne vierge, la glycine et le chèvrefeuille, en est tout près, à droite du raidillon qui conduit à Ravinel. Des deux côtés de la place, d'un ovale irrégulier, deux auberges rivales se regardent. L'une s'appelle la *Croix Verte*, l'autre la *Croix Blanche*. Elles appartiennent à deux cousins issus de germains, nommés Gilly : Ferdinand-Aristide, le syndic, un homme considéré, qui n'aurait qu'un mot à dire pour

aller au Grand Conseil, et Pierre-Auguste, surnommé Papegai, un bon vivant, célibataire, un peu coureur, qui aime à rire. Étant concurrents, les deux cousins se haïssent comme de raison. Chacun a ses partisans : les gens sérieux sont pour le syndic ; ceux qui lèvent le coude et tapent le carton soutiennent Papegai.

M. Cauche croyait avoir certaines chances de succès : d'abord, la vigne n'inspire pas à Bettemont le même respect superstitieux qu'à la Côte ; ensuite, il avait par sa mère quelques liens de parenté avec les Gilly, dont on vantait partout la grande influence ; de plus, deux de ses anciens camarades de la pension Malatour étaient fixés dans le village : Joseph Gras, qui, après avoir perdu trois ans à étudier pour être notaire sans réussir ses examens, à cause de son incurable timidité, avait repris le train de campagne de ses parents, et remplissait les fonctions de greffier municipal ; et le docteur Brisset, lequel avait fini par obtenir ses grades : M. Cauche ignorait à la suite de quels avatars ce garçon, qui semblait fait pour l'existence des villes, avait échoué dans un petit endroit écarté ; mais il savait que Brisset y réussissait, grâce à

son entrain, à la crânerie de ses allures, à la décision de son coup d'œil, et à deux ou trois cures heureuses qui lui valurent une popularité presque égale à celle des meiges et des rebouteux. Avec de tels appuis, on pouvait tenter la chance.

Donc, ayant accompli les formalités de l'inscription, M. Cauche écrivit à ses patrons supposés. Brisset, qui n'avait jamais beaucoup aimé tenir la plume, ne donna pas signe de vie. Joseph Gras répondit que la situation était très difficile, et assez confuse, et qu'il l'expliquerait à son camarade à la première occasion. Le syndic conseilla à M. Cauche de venir sans retard faire son sermon d'essai, pour prendre contact avec ses électeurs : sa lettre n'était ni très engageante, ni tout à fait décourageante; il la terminait en insinuant, dans une phrase entortillée, que le candidat aurait à lutter contre un préjugé défavorable, fondé sur une histoire de vigne que chacun racontait à sa manière, et qu'il faudrait tirer au clair.

M. Cauche lut les deux lettres à sa femme, qui les écouta avec attention, et lui dit :

— Je crains bien, mon pauvre ami, que tu

ne réussisses pas à Bettemont, et que nous soyons forcés de rester ici!

M. Cauche n'eut garde de demander les raisons de ce fâcheux pronostic, et, prenant la balle au bond, s'écria :

— Alors je ferais aussi bien de ne pas courir l'aventure?

Il se réjouissait déjà, préférant par caractère l'abstention à l'effort, et sentant croître son attachement au village natal chaque fois qu'il se représentait le moment du départ. Mais sa femme avait plus de suite dans les desseins.

— Non, non, répliqua-t-elle, il faut essayer. On fait ce qu'on peut, le Seigneur fait le reste, et rien n'arrive que selon Sa volonté.

Telle était sa foi, forte comme un roc, toujours prête à l'action : elle ne donnait à son mari que des conseils de courage et de devoir, et le soutenait vaillamment dans sa tâche, si fatiguée qu'elle fût par ses maternités fréquentes, par les soins du ménage, les maladies des enfants, ses efforts constants pour nouer les deux bouts.

M. Cauche soupira, et conclut :

— Eh bien, on ira voir un peu ce qui se passe par là-bas?...

## II

Là-bas, l'histoire de la vigne faisait son chemin, amendée, arrangée, augmentée de toutes sortes de broderies et d'enluminures. Ce n'était pas tant la chose en soi qui inquiétait les gens de Bettemont : ils savaient que leurs hêtres et leurs sapins ne couraient aucun danger; c'était l'état d'esprit dont elle témoignait. La tempérance, certes, est une vertu ; mais, comme les autres vertus, elle n'a de prix qu'à condition qu'on n'en abuse pas. Il y faut de la modération : ceux qui l'oublient, pasteurs ou laïques, deviennent des fanatiques, et c'est une mauvaise affaire ! Le Dr Brisset, qui ne haïssait rien tant que le fanatisme, tonna contre son anoien camarade :

— S'il m'avait écouté, ce bougre-là ! disait-il à Joseph Gras... Te rappelles-tu ce que je lui disais toujours, quand nous étions ensemble chez les Malatour?... « Laisse-toi donc vivre, animal ! prends ce qu'il y a de bon sur ton chemin ! Jouis un peu de l'existence, mille tonnerres !... » Mais il ne pensait qu'à la théologie !... Voilà où ça mène, ces balançoires : on arrache sa vigne pour y planter des pommes de terre !...

Joseph Gras, lui, n'était pas un luron de sac et de corde : prudent, pondéré, attentif, il ne se prononçait jamais qu'à bon escient, et toujours avec des nuances. Ses sentiments différaient, du moins dans leur essence, de ceux de Brisset : celui-ci en voulait à M. Cauche par goût pour le jus de la vigne ; Joseph Gras, qui buvait peu, lui en voulait autant, parce que, s'il ne tenait guère au vin, il tenait à l'argent, et arracher des ceps pour planter des pommes de terre lui semblait un acte de folie criminelle équivalant à celui d'échanger des titres de rente ou des billets de banque contre du papier à chandelle. C'est pourquoi il faisait chorus. Toutefois, en s'excitant l'un l'autre

contre leur ancien camarade, les deux copains le soutenaient plutôt vis-à-vis des autres, parce qu'on se doit ça quand on s'est assis sur les mêmes bancs :

— Peut-être bien qu'après tout, on finira quand même par voter pour lui ! disait Joseph Gras en écoutant ces doléances.

Et Brisset de conclure :

— Autant celui-ci qu'un autre, après tout !... Pour moi, d'ailleurs, qu'est-ce que ça peut me f... ? Je n'irai pas plus au sermon ainsi qu'ainsi... !

Le jeudi qui précéda le sermon d'essai, les deux amis devisaient de ces choses, vers la fin de l'après-midi, devant la *Croix Verte*, quand Papegai les aperçut. Ayant un peu vinoché dans la journée, il était de belle humeur : il voulut à tout prix leur offrir un verre au guillon. Le docteur acceptait toujours. Joseph Gras, lui, fit quelques façons : il était pourtant d'une merveilleuse adresse pour esquiver son tour de boire sans qu'on s'en aperçût, à la manière de ces prestidigitateurs qui font disparaître on ne sait où les objets qu'on leur prête. Pierre-Auguste possédait un morceau de vigne à la Côte,

pas loin de Crépins : il fit admirer le corps et la couleur qu'avait le vin de ce crû-là, et naturellement, la conversation tomba sur M. Cauche.

— Par bonheur qu'il n'a pas arraché ma vigne, ce bougre-là! dit Papegai. Ceux de Crépins disent qu'il ne rêve que plaie et bosse... J'espère bien qu'on ne va pas nous l'amener par ici!...

Par camaraderie, Brisset répondit, avec un regard à l'adresse de Joseph Gras :

— Peut-être bien qu'il n'est pas si terrible...

En même temps, il éleva son verre à la hauteur de l'œil, et dit pour faire plaisir à Papegai :

— J'ai dans l'idée que s'il connaissait cette goutte, il n'y résisterait pas longtemps!

Flatté, Pierre-Auguste répondit :

— Il faudrait le voir à la tentation !...

— Tous ces prêcheurs sont les mêmes! reprit Brisset. Ils disent une chose, et ils font juste le contraire. Si on lui offrait un verre, au bon moment, on ne le verrait pas cracher dedans.

— Qui sait? fit Joseph Gras, qui doutait toujours de tout.

En ce moment, une idée traversa la cervelle de Papegai. Vague d'abord, comme une lumière

derrière un verre dépoli, elle se précisa peu à peu, s'éclaircit, si bien qu'il se mit à rire tout seul, comme s'il voyait une chose très drôle dont les autres ne se doutaient pas.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Brisset.

— Une idée !... Une idée comme ça !... Une idée tellement cocasse !...

Il se tenait les côtes, il se tordait, il n'en pouvait plus.

— Explique voir ! demanda Brisset, intrigué.

— Si on pouvait... l'amener... l'amener ici... l'arracheur de vignes ?... oui, oui, dans cette cave !... Hé ! hé ! hé !... Bon Dieu de bon sort... quelle comédie !...

Là-dessus, il se frappa un grand coup sur la cuisse, et ajouta :

— Et si on pouvait... le saoûler... ah ! nom de nom... quelle bonne farce !...

Les deux autres se mirent à rire à leur tour, Joseph Gras plutôt jaune, parce qu'il ne voyait pas bien jusqu'où cette farce pouvait le mener.

— Cré matin ! s'écria Brisset, je donnerais bien deux sous pour lui voir un plumet !

Il ajouta :

— Du coup, il aurait ma voix!

— Et la mienne! dit Papegai.

— Ça n'arrivera pas, fit Joseph Gras, qui trouvait déjà qu'on allait trop loin.

Il prit un air sentencieux, et déclara, comme un homme sûr de son fait :

— Je connais mon Alexis : on ne le fera jamais descendre à la cave!

Aussitôt, Brisset proposa :

— Qu'est-ce que tu paries que si?

— Je ne veux rien parier, dit Joseph Gras.

— L'honneur, alors?

— Non, rien.

L'idée faisait son chemin ; très excité, Papegai s'écria :

— Moi, je tiens tout ce que tu voudras!

— Un dîner pour nous trois, à la foire de Bielle?

— Entendu!

Joseph Gras voulut protester : le pari lui déplaisait toujours davantage, et ce dîner, si par malheur il avait lieu, lui resterait sur l'estomac.

— Pourtant, fit-il... un pasteur...

— Eh bien, quoi, un pasteur, ça n'est pas

un homme? interrompit rudement Brisset. J'espère bien que tu ne vas pas nous la faire!

Joseph voulut répondre, mais devint rouge et resta coi comme à ses examens. Il se trouva donc engagé, malgré lui, dans cette farce qui pouvait aller loin, avec des gaillards comme Brisset et Papegai; et il rentra chez lui tout pensif, en se demandant :

« Comment diable est-ce que je vais me tirer de là?... »

## III

Deux jours après, M. Cauche reçut une belle lettre de Brisset, qui se mettait à son entière disposition pour le lendemain, lui promettait de l'accompagner dans ses visites, et lui offrait même de le ramener le soir dans son cabriolet. Il la lut à sa femme, comme celle de Joseph Gras et du syndic; et il dit :

— Ce Brisset!... Est-il paresseux pour écrire?... Il a attendu jusqu'à la dernière!... J'ai toujours pensé qu'il avait aussi bon cœur que mauvaise tête... C'était un terrible, quand nous étions chez les Malatour; mais peut-être qu'il s'est assagi...

Il partit de bon matin, pour économiser le

prix des deux diligences et du train qu'il aurait fallu prendre pour s'en aller de Crépins à Bettemont. — La route, qui serpente en longs tournants parmi les accidents d'un sol mouvementé, sort bientôt des vignes, dont de petits murs blancs la séparent, longe des bois, descend au fond d'un ravin, passe devant les tas de billons odorants d'une scierie, puis remonte lentement, traverse des prés et des villages, plus agreste à mesure qu'elle approche du Jura. Au-dessous, par delà les vignes et les champs, le lac s'étend dans la vasque de ses belles rives, resserré du côté de Genève, puis ouvrant vers la Savoie et le Valais sa large nappe bleue que dominent au loin des sommets découpés, étincelants de neige, et l'entassement des Alpes gigantesques, semées de glaciers, hérissées de pics, de dents et d'aiguilles. Par ce frais matin printanier, le paysage souriait dans son éternelle jeunesse; et M. Cauche, le cœur débordant de reconnaissance, rendait grâces au Créateur d'avoir fait son pays si beau.

Brisset guettait son arrivée. Il l'accueillit avec force démonstrations d'amitié, et lui annonça dès l'abord qu'aussitôt après le sermon,

ils dîneraient chez Joseph Gras, avec le syndic, en petit comité.

— Ça nous ramènera quinze ans en arrière! s'écria-t-il. On rajeunira d'autant, et ça sera comme chez les Malatour, sauf que la cuisine sera meilleure!... Te rappelles-tu leurs rôtis? Quelles semelles de bottes, hein?...

Depuis longtemps, M. Cauche ne pensait plus aux rôtis des Malatour, auxquels il n'avait jamais prêté beaucoup d'attention. Il regarda Brisset, qui était gros, couperosé, et soufflait court; il nota que lui-même avait perdu ses cheveux; et il se dit que, pour croire qu'on peut rajeunir de quinze ans rien qu'en se mettant à table, il faut bien être insouciant comme cet écervelé de Brisset!

— Je vois que que tu es resté le même, dit-il en souriant.

A ce mot, Brisset fit aussi un retour sur son passé, qui lui donna un peu d'humeur : la vie n'avait tenu aucune de ses promesses; il vieillissait en célibataire grincheux dans ces villages écartés; un bon dîner, une fois de sept en quatorze, était un événement; et pendant ce temps, des camarades qui ne lui allaient pas à la che-

ville attiraient dans les hôtels de Lausanne des malades des cinq continents, et gagnaient des mille et des cents rien qu'en faisant manger des macaronis à de belles étrangères !

— Ah ! que non ! s'écria-t-il. Le temps passe, on se déplume, ça ne serait pas la peine de vivre si on ne rigolait pas un brin quelquefois !...

L'entrée au temple du Dr Brisset fit sensation : personne ne l'y ayant jamais vu, chacun s'étonna de l'y voir, et les impassibles figures alignées sur les bancs s'animèrent d'un frisson de curiosité. Du reste, il se comporta avec une parfaite convenance : il resta une bonne minute debout devant sa place, le nez dans son chapeau, pour se recueillir selon l'usage ; puis il s'assit en relevant les basques de sa redingote, et parut écouter avec la plus grande attention. Le texte du sermon, tiré des *Actes des apôtres*, chapitre deux, verset vingt-huit, lu dans la vieille Bible à dos de basane, disait :

« *Tu m'as fait connaître les sentiers de la vie.* »

Après un exorde qui rappelait la première activité de Pierre, l'orateur établit un long parallèle entre les soucis de notre passagère

existence, qui absorbent toutes nos pensées, et la préoccupation de l'éternité, que nous écartons systématiquement de notre esprit; dans la péroraison, il décrivit les joies de ceux qui, après avoir tâtonné dans les ténèbres en cherchant le vrai sentier, le trouvent enfin et le suivent d'un pas ferme, l'œil fixé sur les horizons éternels; et il demanda à Dieu de guider ses auditeurs vers ce sentier. Le régent, qui tenait pour un autre candidat, dit en sortant :

— Il ne demanderait qu'à nous servir de poteau indicateur, celui-là!

Telle était la sincérité de la parole lourde, malhabile et plutôt morne de M. Cauche, que l'impression générale fut favorable. Avant son sermon, il n'avait pas un partisan déclaré; après il en eut quelques-uns. D'autres, cependant, lui restaient hostiles; et des propos contradictoires s'échangèrent dans les groupes :

— Il n'y a pas! on aurait un bon pasteur, disaient les plus sympathiques.

Les adversaires répondaient :

— Ceux de Crépins ne sont pas trop contents de lui; et pourtant, il est du village, on l'y connaît bien!

— Qu'est-ce que ça prouve ? que le proverbe dit vrai : nul n'est prophète dan son pays.

— Il est brouillé avec son frère !

— Si c'est son frère qui a tort?...

— Et puis, il est plus pauvre que Job... M. Turquin, lui, payait en impôts plus que son traitement. Ça ferait une différence pour la commune.

— L'argent de M. Turquin !... Qui est-ce qui en a jamais vu la couleur, par ici, excepté le receveur ?

— Eh bien, ce qu'il donne au receveur, l'État en profite, la commune en a sa part... Et puis, voyez-vous, l'argent c'est l'argent : j'aimerai toujours mieux un pasteur qui a de quoi !...

Ainsi devisaient les hommes endimanchés, en sortant de la vieille église où tant de pasteurs, riches ou pauvres, avaient annoncé la Parole ; on les voyait descendre lentement sur la place, où ils continuèrent à discuter avant de s'en aller qui vers la *Croix Blanche*, qui vers la *Croix Verte*, pour boire les trois décis qui vous ouvrent l'estomac mieux que l'absinthe ou le vermouth. Quant aux femmes, plus pressées, elles se dépêchaient de rentrer chez elles, pour

écumer le pot-au-feu du dimanche, en pensant à M. Turquin, qui parlait bien mieux, comme s'il avait eu des fleurs dans la bouche, et qui était toujours si bien habillé; et elles songeaient :

— On dira ce qu'on voudra de M. Turquin, c'était un joli homme, et qui avait des manières; l'autre ne le vaudra pas !

Justement, M. Cauche traversait la place, ayant à sa droite Brisset, bavard et bon garçon, et à sa gauche Joseph Gras, qui ne disait rien, gêné par la pensée de la mauvaise aventure où il se trouvait lancé. Dans sa redingote élimée, avec son chapeau démodé dont les soies se rebellaient, et son pantalon effrangé sur ses gros souliers de Vaulion mal nettoyés de la poussière de la longue route, le pasteur semblait porter la marque de sa misère, et l'on avait plus envie de le plaindre que de l'admirer. Cependant il regardait les gens avec bienveillance, en disant à ses deux amis :

— Comme ils ont des figures honnêtes, par ici !... Oui, de bonnes figures de travailleurs !... On voit que ça doit être de braves gens !...

— Hum ! fit Brisset, les hommes sont partout les mêmes !...

On dîna chez Joseph Gras, avec le syndic. Bon dîner, car les Gras faisaient bien les choses : langue de bœuf en sauce aux câpres, jambon aux choux, canard rôti, œufs à la neige pour le dessert : tout cela fricoté à la perfection par madame Gras, — une petite femme un peu boulotte, accorte et loquace, — pour la plus grande joie du docteur, fine bouche et belle fourchette. Sans manquer une bouchée, Brisset retrouva la verve paradoxale, ironique, gouailleuse et cinglante de sa jeunesse ; et il tapait sur tout le monde comme avec le poing. M. Cauche, l'appétit aiguisé par la course matinale, s'oubliait aussi à jouir de la bonne chère, en souriant avec indulgence à ces propos subversifs et en répétant de temps en temps :

— Ce Brisset!... Comme on le retrouve!...

Le syndic écoutait gravement, le front plissé par sa contention d'esprit : il ne comprenait rien aux paradoxes ; mais, comme Brisset lui avait remis en un tour de main une épaule qu'il s'était luxée en déchargeant un char de foin, il le tenait en haute estime et pensait que ses moindres paroles devaient avoir un sens profond. Par moment, les paradoxes s'arrêtaient,

et les amis se mettaient à égrener le chapelet des souvenirs. L'un ou l'autre demandait, par exemple :

— Qu'est devenu un tel, qui était parti pour l'Allemagne ?

Et presque toujours il y en avait un des trois qui pouvait répondre : un tel était établi quelque part comme avocat, pasteur ou médecin, ou un tel était mort...

Joseph Gras prenait peu de part à la conversation : plutôt taciturne à l'habitude, il restait sombre, comme un homme que hante un remords ; les bons plats qu'il offrait à ses amis prenaient un goût amer, son meilleur vin se changeait en fiel dans sa bouche, et il continuait à se répéter : « Si seulement je pouvais ne pas aller dans cette cave !... »

Le syndic et Brisset buvaient sec; Joseph Gras buvait à peine ; M. Cauche ne buvait que de l'eau. Même, il lui échappa de s'écrier :

— Elle est rudement bonne, l'eau de Bettemont !

— Moi, je trouve le vin de l'ami Gras bien meilleur, répartit Brisset ; si tu le goûtais, tu serais de mon avis.

— Je ne peux pas : j'ai signé la Tempérance !...

— C'est une façon de désapprouver le miracle des noces de Cana ! dit Brisset.

Surpris de cette interprétation inattendue du fameux miracle, M. Cauche crut devoir s'expliquer :

— Oh ! je ne blâme pas ceux qui usent du vin avec modération. Seulement, pour mon compte, j'y ai renoncé ; autrefois, j'en prenais de temps en temps ; à présent, l'odeur même m'en est désagréable.

— Que je te plains ! s'écria Brisset en roulant des yeux compatissants. Mais je te respecte. C'est comme on dit : toutes les opinions sont respectables quand elles sont sincères !... N'est-ce pas, syndic ?

Le syndic secoua le menton, comme un poussah, et prononça :

— Un verre de vin par-ci par-là n'a jamais fait de mal à personne !

Il était le plus souvent d'une prudence extrême, pesait ses moindres propos, évitait tout ce qui pouvait l'engager ou le compromettre ; mais le dîner était si bon, qu'il finit par se lancer comme les autres : à la stupéfaction de Joseph

Gras, qui ne le reconnaissait plus, il parla politique, critiqua le gouvernement, s'oublia même à raconter certains démêlés avec feu M. Turquin dont il n'avait jamais soufflé mot à âme qui vive! Au café, ce fut bien pire : après le troisième verre d'eau-de-cerises, — une vieille eau-de-cerises que Joseph Gras avait distillée lui-même, une bonne année, et qu'il ne sortait que dans les grandes occasions, — le syndic se prit de tendresse pour M. Cauche, et s'écria, en lui donnant un gros coup de poing sur l'épaule :

— Ne vous tourmentez plus pour votre élection : vous avez l'air d'un bon bougre; eh bien, j'en fais mon affaire!...

M. Cauche le remercia avec effusion. Brisset exulta, disant :

— Voilà du coup d'œil, de la décision!... Voilà qui est d'un bon magistrat, d'un homme de gouvernement!

Mais Joseph Gras se demandait avec inquiétude ce qui resterait de ces bonnes dispositions quand le syndic verrait M. Cauche entrer à la *Croix Verte;* et il cherchait en vain le moyen pratique de l'arrêter pendant qu'il en était encore temps.

# IV

Quand le syndic fut parti, tout éméché, violet comme une aubergine et le chapeau sur l'oreille, Brisset dit à M. Cauche, en clignant du côté de Joseph Gras :

— A présent, mon vieux, il s'agit de frapper le grand coup : allons chez l'*autre !*

M. Cauche le regarda avec surprise, et demanda :

— Quel autre?

— L'autre Gilly, pardine!... Celui de la *Croix Verte*... Pierre-Auguste... Papegai, quoi!... Si le syndic est pour toi, c'est un fameux atout, comme qui dirait le roi, par exemple, quand on joue au piquet... Mais Papegai, c'est le valet!... Il faut compter avec lui,

tu comprends... Et voilà le hic : quand le syndic veut une chose, Papegai veut toujours le contraire... 'Pas, Joseph ?

Joseph Gras grogna quelque chose, et regarda d'un autre côté.

— ... Et Papegai fait la pluie et le beau temps, par ici, sans en avoir l'air !... C'est pourquoi il faut tâcher d'avoir au moins sa neutralité... Eh bien, on va essayer !... Allons, en route pour la gloire !...

A ce moment, Joseph Gras fit un dernier effort pour se libérer : il se mit à se frotter l'estomac, et il dit d'un ton plaintif :

— C'est que je ne suis pas très bien...

Brisset lui coupa la parole avec autorité :

— Tâche voir de ne pas faire d'histoires, toi !... On te connaît : tu es de ceux qui ont toujours peur de se compromettre... Mais il s'agit d'un vieux camarade, nom d'une pomme ! Vas-tu le lâcher dans un moment pareil ?... Allons, allons, en avant la pension Malatour !...

— Je ne voudrais pourtant pas, Joseph, que tu te déranges pour moi, fit doucement M. Cauche. Si tu es souffrant, nous pourrions bien aller sans toi...

Cette bonté fendit l'âme de Joseph Gras, que sa conscience bourrelait plus fort à mesure qu'approchait le moment de marcher, et qui se répétait, comme un refrain : « N'y aurait-il pas donc moyen de l'empêcher d'aller dans cette maudite cave? » Si bien qu'il eut le courage de s'écrier :

— Si vous voulez mon avis, vous feriez mieux de n'y pas aller du tout.

Il ajouta, précipitamment :

— L'appui du syndic, c'est tout ce qu'il faut.

Brisset le foudroya du regard.

— Veux-tu bien de taire, espèce de trouillard !... Nous irons tous les trois, je te dis !... Je n'entends pas que tu te défiles.

— Pourtant... commença M. Cauche.

Brisset lui coupa la parole du même ton furieux.

— Je sais mieux que toi ce qu'il faut faire... Allons, en route et sans barguigner !...

Joseph Gras, tout penaud, s'attarda un moment encore à chercher son parapluie, bien qu'il n'y eût pas le plus léger nuage au ciel. Puis il embrassa sa femme comme s'il partait pour la guerre, en lui faisant toutes sortes de

recommandations. Enfin, on s'achemina vers la *Croix Verte*. Le syndic, qui allait commencer une partie de quilles avec des clients, fronça les sourcils en les voyant entrer à l'auberge rivale. Un des joueurs demanda :

— Qu'est-ce qu'il va faire chez Papegai, le pasteur de Crépins ?

Quelqu'un répondit :

— Ils sont un peu de parent, eux aussi, 'pas, syndic ?

Le syndic avait recouvré son sang-froid : il soupesait les boules pour chercher la plus lourde, et il fit celui qui n'entendait pas.

Quand les trois hommes entrèrent à la *Croix Verte*, la servante, une jolie Bernoise accorte et hardie, traversait avec un plateau le corridor qui sépare la cuisine de la chambre à boire. Brisset l'arrêta, lui tapota les joues, et demanda :

— Où est le patron, Betty ?

La jolie fille répondit en riant :

— Il est à la cave.

— Va voir lui dire qu'on est là !

Elle posa son plateau, et disparut. Ils restèrent debout dans le vestibule, entre la cuisine

et la chambre à boire. Comme Betty se faisait attendre, Brisset dit, l'air malin :

— C'est à croire que Papegai lui offre un verre pour se mettre en train !

Elle revint enfin, toute rouge, un peu décoiffée, en disant :

— Le patron dit que ces messieurs n'ont qu'à venir.

— Allons-y ! commanda Brisset.

Et il voulut prendre le bras de M. Cauche, qui se récria :

— A la cave ?... Moi... Mais... tu comprends... je ne peux pas !...

— Oui, ça t'ennuie un peu, je comprends... Que veux-tu que j'y fasse ?... Il faut prendre les gens comme ils sont, et Papegai est comme ça : il ne se gêne avec personne !... 'Pas, Joseph !...

Joseph Gras répéta son grognement qui signifiait tout ce qu'on voulait : on était là, plus moyen de reculer ! Ce sacré Brisset menait les gens comme à la baguette... Et voilà qu'il poussait ce pauvre Cauche, comme un agneau à la boucherie !... La porte de la cave, entre-bâillée au bout du vestibule, se referma derrière eux...

C'était une belle et bonne cave, voûtée, fraîche, spacieuse, une des meilleures du pays, où le vin, au dire des gens, se bonifiait bien mieux qu'à la *Croix Blanche*. Éclairée par une seule chandelle, qui brillait comme un point dans l'ombre, on l'eût crue immense : de sorte que l'alignement des ovales semblait se prolonger dans l'infini, comme s'il y en avait eu des centaines et des centaines à côté les uns des autres! On distinguait vaguement des escabeaux, une petite table en jonc, des verres, presque comme dans une chambre. Papegai éleva sa chandelle pour éclairer les arrivants, qui descendaient en tâtonnant les marches usées de l'escalier. Il était en brostou, avec une toque de peau de lapin, qu'il toucha comme s'il faisait le salut militaire, en disant :

— Salut, bonsoir, la compagnie, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

Brisset poussa en avant M. Cauche, et, continuant la comédie, expliqua l'objet de leur visite. Papegai l'écoutait, l'air sérieux, sa chandelle à la main, en approuvant chaque phrase d'un petit signe du menton. Puis il posa la chandelle sur un des ovales, et dit :

— D'abord, on va boire un verre! Après, on verra!

Et il voulut procéder à la distribution, selon les rites établis, avec les gestes et les paroles qu'un long usage a consacrés. Mais quand il tendit le verre à M. Cauche, celui-ci refusa :

— Je vous demande pardon, Monsieur Gilly, je ne bois jamais de vin.

Papegai écarquilla les yeux comme s'il cherchait à comprendre et, n'y parvenant pas, restait frappé de stupeur.

— Vous... ne... jamais... ?!!... Alors, qu'est-ce que vous buvez?...

— Je bois de l'eau, répondit M. Cauche.

— De l'eau?... Vous n'allez pas nous la faire!... Qui est-ce qui boit de l'eau?... Est-ce que c'est fait pour qu'on la boive, l'eau?... On en fait du bouillon, on se lave avec, on arrose ses choux... C'est pour la frime, que vous dites ça!... Écoutez! on est là, entre nous... On n'y dira à personne!... 'Pas, Joseph?...

Joseph Gras tournait le dos, les mains dans ses poches, en se répétant : « Mon Dieu! mon Dieu! si au moins je ne voyais pas ça!... »

—Je vous assure, commença M. Cauche, que depuis douze ans au moins...

Papegai lui coupa la parole :

— Taisez-vous, vous seriez mort!... Est-ce qu'on peut vivre sans boire?...

— Je ne bois pas, et pourtant, vous voyez que je me porte assez bien!

Papegai se tourna vers Brisset, en haussant les épaules :

— Crois-tu ça, docteur, toi qui connais toute notre machine? Voyons, là!... Est-ce qu'on peut vivre sans boire?... Pour de vrai?...

— C'est rare, mais ça se voit, dit Brisset.

— Comme le veau à deux têtes! dit Papegai. En attendant, montre-lui voir comme on fait!...

Il tendit le verre au docteur, qui le vida d'un trait, s'essuya les moustaches d'un revers de main, et dit :

— Fameux!

— 'Pas? on voit que la cave est bonne!

Le verre se remit à circuler. Joseph Gras l'évitait aussi souvent que possible, par ses manèges habituels; et la peine qu'il se donnait pour tricher ainsi l'empêchait de trop se tourmenter : après tout, puisque Cauche avait de

l'énergie, l'affaire n'irait pas loin, Brisset perdrait son pari, serait confondu, la farce tournerait à l'honneur du bon pasteur, et ce serait justice ! A demi rassuré par ce raisonnement, il écouta les histoires plus où moins vraies sur feu M. Turquin, sur le syndic et sur le régent, dont on accompagna les premières tournées. Puis Papegai revint à la charge :

— Allons, Monsieur le pasteur, fit-il avec bonhomie, vous voyez que Brisset le trouve bon, Joseph aussi : vous n'allez pas me faire l'affront de ne pas seulement vouloir le goûter !...

— Je ne pense pas à vous offenser, Monsieur Gilly, ai-je besoin de vous le dire ? mais je ne peux pas boire avec vous : ce serait à la fois manquer à mes principes et violer mes engagements... Car je suis engagé, j'ai donné ma parole et ma signature...

— Les principes, les engagements, les signatures... Peuh ! peuh ! quand on est dans une cave... dans une bonne cave comme la mienne, 'cré matin !... dans une cave comme il n'y en a pas deux par là autour... voulez-vous que je vous dise ? on s'assoit dessus... 'Pas, Brisset ?...

Brisset approuva :

— C'est exactement mon avis !

— Peut-être qu'il prend mon vin pour de la piquette ?

M. Cauche s'empressa de protester :

— Non, non, Monsieur Gilly, ne vous figurez pas cela !... Je suis persuadé que votre vin est excellent : raison de plus pour que je m'abstienne !

— Drôle d'idée ! s'exclama Papegai ; moi, au contraire, c'est quand le vin est mauvais, que je ne bois pas !... Toi aussi, Brisset ?... Et toi, Joseph ?... Allons, une larme ?...

— Je suis désolé, Monsieur Gilly !... Je voudrais bien, je vous assure... Mais je ne peux pas !...

— Alors, clama Papegai en prenant sa grosse voix, si vous ne voulez pas de mon vin, mille tonnerres ! pourquoi est-ce que je voudrais de vos sermons, moi ?...

Et, lui tournant brusquement le dos, il se remit à boire avec Brisset, tandis que Joseph Gras admirait l'énergie de leur camarade, qui achevait de le rassurer.

M. Cauche ne se doutait certes pas que toute cette scène était machinée, et que sa droiture

et sa simplicité déjouaient les plans des deux farceurs; toutefois, comme ils s'excitaient de plus en plus, et commençaient à tenir des propos égrillards en oubliant sa présence et son caractère, il aurait bien voulu s'en aller; et il regardait autour de lui avec inquiétude, tel un chat pris dans une trappe et cherchant une issue. Joseph Gras, s'étant aperçu de ce manège, réussit à lui souffler tout bas :

— Je les connais... Ça va se gâter... File si tu peux!...

Tant bien que mal, M. Cauche gagna la porte; mais elle était fermée, et il ne trouvait pas le verrou. Le bruit qu'il fit en le cherchant attira l'attention de Brisset, qui avait le vin mauvais, et qui le héla :

— Hé! dis donc, toi, là-bas, qu'est-ce qui te prend?... Tu veux nous fausser compagnie?... Ah! mais non, pas de ça, Lisette, on t'a, on te garde!... Voyons, n'es-tu pas bien avec nous?... Et il faut que tu goûtes le vin de Gilly... C'est du Crépins, mille tonnerres!... Ça poussa tout près de ton ancienne vigne!... Allons, allons, tu as fait bien assez de façons!...

Là-dessus, comme M. Cauche continuait à

refuser avec la même douceur tranquille et polie, il proposa de lui mettre un entonnoir dans la bouche, et de le remplir comme une bonbonne !

— Gilly te tiendra les pieds, Joseph te tiendra les mains, et c'est moi qui verserai !...

Joseph Gras sentit que son sang ne faisait qu'un tour, tant il eut peur. Heureusement, c'était une idée d'ivrogne, qui passa comme elle était venue. Et l'on finit par sortir de cette maudite cave : Brisset, titubant, se cramponnait au bras de M. Cauche, que Papegai ne lâchait pas non plus. Lui, n'osait pas les repousser, par crainte de les voir s'étaler. Ils passèrent ainsi, dans la pleine lumière qui les éblouissait, sous les yeux du syndic, des joueurs de quilles, des filles qui s'en allaient à la promenade, des tireurs qui revenaient du stand ; et les gens disaient :

— Qu'est-ce que c'est que ce pasteur qui arrache sa vigne pour planter des pommes de terre, et va se saoûler dans les caves le jour de son sermon d'essai?... On n'est pas bien regardant, mais ça, c'est par trop fort, on ne peut pas voter pour lui !...

Dans la soirée, pendant que M. Cauche, la conscience en paix, refaisait la route à pied, — Brisset ayant oublié la promesse du cabriolet, — son histoire courut de porte en porte, de cuisine en cuisine, de pinte en pinte, en grossissant toujours : dans le vestibule, il avait voulu prendre la taille de Betty ;... sans ses deux compagnons, qui se tenaient un peu mieux que lui, il serait tombé au beau milieu de la place ;... le syndic avait vu de ses propres yeux qu'en repartant pour Crépins, il tenait toute la largeur de la route... Ces bruits s'accréditèrent si bien que le lendemain, Brisset et Papegai, qui avaient tout oublié, crurent de bonne foi que M. Cauche avait bu autant qu'eux :

— Et peut-être davantage ! disaient-ils deux jours après.

Brisset fut donc proclamé vainqueur du pari. Seul, Joseph Gras, qui n'avait pas un moment perdu la tête, savait comment les choses s'étaient passées ; mais il pensa que s'il essayait de rétablir la vérité personne ne voudrait le croire ; il craignit de s'attirer l'inimitié de Papegai, qui était enchanté d'avoir perdu son pari ; et le dîner de l'*Ange*, le jour de la foire

de Bielle, lui fut amer au palais et lourd à l'estomac.

Et le pasteur Cauche ne sut jamais pourquoi il ne fut pas nommé.

## LES MICROBES DU PASTEUR CAUCHE

---

### I

Le pasteur Cauche était maintenant connu comme le loup blanc dans tout le canton de Vaud, pour avoir arraché sa vigne afin de mettre sa conduite d'accord avec ses idées et de corriger le forgeron Jean Tribolet, qui battait sa femme quand il avait bu. Personne ne lui savait gré d'un sacrifice que son extrême pauvreté et l'accroissement régulier de sa famille rendaient plus méritoire. Au contraire, ses paroissiens continuaient à le lui reprocher comme un sacrilège, et l'en punissaient par mille tracasseries.

Aussi, malgré son échec de Bettemont, désirait-il toujours quitter Crépins, bien qu'il lui en coutât d'abandonner ce village où il était né. Mais partout où il se présentait, les gens disaient :

— Le pasteur Cauche? Celui qui a arraché sa vigne pour planter des pommes de terre? Ah! non, par exemple, pas celui-là!

Il fallait donc subir les insolences du régent, prêcher devant des bancs vides, plier comme un roseau sous la tyrannie du syndic, supporter sans broncher le mépris des gros bonnets, et même souffrir de la faim quand le boulanger, par malice, oubliait d'apporter le pain et jurait qu'il n'y en avait plus. Les premiers temps, la femme de Tribolet défendait de son mieux le pauvre pasteur, et répétait de porte en porte :

— Je vous dis que c'est un saint, et qu'il n'y en a pas un comme lui dans tout le canton.

Et elle racontait avec attendrissement la métamorphose de son mari, devenu doux comme un mouton et laborieux comme un bœuf depuis qu'il ne buvait plus.

Mais quand Tribolet se remit à boire comme par le passé, et à la battre plus fort que jamais,

elle en souffrit davantage, ayant perdu l'habitude des coups, et n'osa plus répéter ses éloges, parce qu'on lui répondait :

— Vous voyez à quoi ça sert d'être plus malin que les autres.

Elle en vint donc, peu à peu, à penser que les miracles font plus de mal que de bien, en voulut au pasteur de celui qu'il avait accompli pour elle, cessa de lui envoyer des fruits et des légumes, et le regarda de travers.

Seule, madame Cauche soutenait son mari :

— Nous avons bien des misères à cause de cette vigne, lui répétait-elle, et il est certain que si nous l'avions gardée nous serions plus heureux. N'importe? Tu as fait ton devoir, et tu as bien fait!

Il répondait avec douceur :

— Sans doute. Pourtant je préférerais trouver un autre poste, puisqu'on ne m'aime plus ici ! Et c'est encore à cause de cette vigne qu'on ne veut de moi nulle part.

Un jour, il apprit qu'une occasion peut-être unique venait à s'offrir : le poste de Saint-Presle était vacant, et aucun candidat ne s'y présentait.

Saint-Presle est un de ces villages alpestres qui pâtissent de la beauté de leur site et de l'excellence de leur climat : parce qu'ils sont au-dessus des brouillards et que le soleil y brille tout l'hiver, les médecins, les spéculateurs et les philanthropes s'en emparent, y construisent des sanatoria pour les riches et pour les pauvres, et transforment l'endroit magnifique en un triste séjour de souffrance et de mort. Bientôt on y rencontre des malades sous tous les sapins, des odeurs de pharmacie expulsent les parfums agrestes, des toux rauques sonnent le long des sentiers ; les anciens habitants, inquiets ou contaminés, n'osant plus cueillir les fraises de leurs forêts ni boire l'eau de leurs sources, se retirent devant la population flottante des infirmiers, des gardes-malades, des sommeliers, des aubergistes, des convalescents et des moribonds ; et la peur et la tristesse flottent comme des miasmes dans l'air frais, sous le ciel splendide.

Malgré son désir de quitter Crépins, M. Cauche hésita plusieurs jours avant de s'inscrire. Il disait à sa femme :

— Aucun de mes collègues n'a envie de

monter là-haut. C'est naturel, après tout : comment peut-on vivre au milieu de tant de maux ?

Madame Cauche répondait :

— La tâche n'en n'est que plus belle.

Il poussait un soupir, et reprenait :

— Ce serait peut-être dangereux pour les enfants ! Esther n'est déjà pas si forte, et Jacques s'enrhume très souvent !

Madame Cauche regardait tendrement ses petits, qui ne connaissaient ni les pièges de la vie ni ceux de la mort, et dont plusieurs, chétifs, auraient eu besoin d'une bonne nourriture ou de fortifiants ; et elle répondait :

— Il faut avoir confiance ; il n'arrivera jamais que ce que Dieu voudra.

Car elle était de ces belles âmes pures qui semblent plus près du ciel que de la terre.

## II

M. Cauche fut nommé. Là-haut, on n'a pas pour la vigne le même respect qu'à la Côte. Cependant ses électeurs, informés de son histoire, restaient méfiants. Plus d'un pensait :

« Un pasteur qui arrache sa vigne pour planter des pommes de terre, « te bombarde-t-il pas ! » ça doit être un rude gaillard !... »

Le régent, qui était âgé et d'humeur pacifique, disait en branlant la tête :

— Depuis quarante ans que je suis à Saint-Presle, il y a eu sept pasteurs qui s'y sont succédé. On ne s'est jamais chicané avec aucun : j'espère bien qu'on s'arrangera encore avec celui-là !...

Le syndic, qui représentait le principe d'au-

torité et gouvernait la commune à la baguette, répondait en levant l'index :

— Ça ne sera pas encore celui-là qui nous mènera par le bout du nez : il aura beau faire, il finira bien par marcher, comme les autres!

Le greffier tâchait de se taire, parce qu'il craignait toujours de se compromettre; mais le soir, quand il avait tiré les verrous de sa porte, il soufflait dans l'oreille de sa femme, après s'être assuré qu'ils étaient bien seuls :

— Pour ce qui se passera avec ce nouveau pasteur, on n'en peut rien savoir, c'est clair! Seulement, voilà, il paraît que c'est un terrible !... Et alors, il pourrait bien se passer quelque chose!...

Toutefois, comme M. Cauche n'avait aucun concurrent, vingt-trois sur vingt-six des paroissiens qui se dérangèrent pour l'élection lui donnèrent leurs voix : les trois autres mirent dans l'urne des bulletins blancs, comme on fait quand on tient à exercer ses droits sans trop savoir ce qu'on voudrait.

Ces méfiances rendirent circonspect l'accueil qu'on fit au nouveau pasteur. Mais à peine était-il installé depuis huit jours, qu'on vit à qui

l'on avait affaire : loin d'être le fanatique qu'on avait redouté, il entrait plutôt dans la catégorie des moutons qui se laissent tondre. Et le ton changea. Le greffier dit à sa femme :

— Décidément, il est possible, après tout, qu'il ne soit pas aussi terrible qu'on avait cru !

Le régent dit :

— Peut-être même qu'il est un peu trop doux. Il en pourrait voir de grises : « Qui se fait agneau, le loup le mange », dit le proverbe. J'en sais quelque chose, moi qui n'ai jamais demandé qu'à vivre en paix avec tout le monde !

Quant au syndic, il répétait à tout venant, en se frottant les mains :

— Vous avez vu si je l'ai mâté... Et ça n'a pas été long, nom d'une pomme !

Comme l'histoire se déforme volontiers en passant d'un lieu dans un autre, il ajoutait :

— Si on avait des vignes par ici, il n'oserait jamais les arracher, pour sûr !

## III

Quelques mois se passèrent sans autre incident que de nouvelles couches de madame Cauche, qui cette foit eut deux jumeaux. De temps en temps, M. Cauche était appelé auprès de quelque poitrinaire, soit dans un des sanatoria, soit au village où leur nombre augmentait. Il en vit plusieurs arriver remplis d'espérance, décliner, puis mourir. Il vit une famille entassée dans un étroit chalet, où trois enfants sur quatre toussaient et dépérissaient. Il vit un grand artiste tomber le pinceau à la main, après s'être acharné, jusqu'à la dernière heure, à fixer sur la toile les jeux mobiles du ciel et de la lumière. Il vit une jeune étrangère, toute blanche et toute blonde, se faner comme une

fleur de serre que le gel a touchée. Il dut répandre ses paroles, comme un baume impuissant, sur les plus affreux désespoirs. Et la pensée de la maladie toujours présente, cachée partout, le poursuivit bientôt comme une hantise. Les premiers temps, bien qu'elle fût si proche, il n'y pensait que comme à tant d'autres qui nous guettent, dont on guérit ou dont on meurt selon la volonté divine. En la rencontrant à chacun de ses pas, il finit par ne plus voir qu'elle; il connut la terreur de la sentir s'abattre sur ceux qu'il aimait, tressaillit à la moindre toux, trembla devant cette ennemie que tant de désastres voisins lui rappelaient sans cesse.

Le médecin du Sanatorium populaire, le Dr Nèche, venait de temps en temps passer une heure ou deux à la cure, dans la soirée. C'était un homme encore jeune, célibataire et de grande science. Il ne se contentait pas d'appliquer dans son service les traitements connus : il faisait toute sorte d'expériences sur des chiens, des lapins, des cobayes, recherchait les cas singuliers, perfectionnait un sérum de son invention, et parlait constamment de la maladie

comme on parle d'une personne avec qui l'on partage sa vie, sans trop savoir si on la hait ou si on l'aime. Et sa conversation tourmentait M. Cauche, surtout à cause de Jacques, qui s'enrhumait facilement.

## IV

Un jour qu'il distribuait la Sainte-Cène, en récitant selon l'usage les versets de l'Évangile qui lui venaient à la mémoire, M. Cauche entendit un accès de toux éclater parmi les fidèles. Le malade s'efforçait vainement de la contenir : secoué jusqu'au fond de sa poitrine ravagée, il tomba en avant, les deux mains appuyées au dossier du banc voisin, la tête sur ses mains; et il toussa pendant deux ou trois minutes. Les assistants se regardaient avec angoisse, et les voûtes de la vieille église résonnaient lugubrement. M. Cauche, qui tenait les yeux mis-clos pour se mieux recueillir, les avait ouverts tout grands, en s'arrêtant net, et il reconnut un pauvre homme dont le D^r^ Nèche

lui disait la veille : « Je ne comprends pas comment fait celui-là pour se cramponner encore à la vie ! » Une femme compatissante voulut soutenir le malheureux : il la repoussa d'un geste impatient, se raidit, se convulsa, et bientôt cessa de tousser : soit que l'accès fût épuisé, ou qu'un suprême effort de sa volonté le domptât. Alors, se dressant de toute son énergie, il promena autour de lui un regard indescriptible, où il y avait du défi, de la colère, de la bravade et du désespoir, et s'avançant en chancelant vers le pasteur, il tendit la main pour saisir la coupe.

M. Cauche prononça les belles paroles que saint Jean prête au Christ annonçant sa mort prochaine :

« Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse sera changée en joie. »

Et le malade, ayant reçu la Cène, s'éloigna. Derrière lui venait une jeune fille du village, une de ces belles fleurs de force, de sève et de santé comme il s'en épanouit sur le bon sol vaudois. M. Cauche la connaissait bien : c'était Rose Després, la fille aînée d'un veuf chargé de famille, une brave fille, qui travaillait comme

quatre pour tenir le ménage, et malgré sa jeunesse servait de mère à sa nichée de frères et de sœurs.

Et voici qu'à l'instant même où il tendait la coupe à cette belle enfant, une idée affreuse lui traversa l'esprit : s'il allait lui transmettre le mal ?

Précipitamment, il retourna le vase qui tremblait dans sa main. La jeune fille le prit sans défiance. Et pendant qu'elle y trempait les lèvres, toute à l'émotion de l'acte solennel qu'elle accomplissait, M. Cauche prononça, comme malgré lui, ces paroles qu'il ne choisit pas, qu'une autre volonté que la sienne fit tomber de sa bouche :

« L'herbe sèche et sa fleur tombe... »

Rose pâlit, et lui rendit la coupe avec un long regard attristé, comme pour lui reprocher ces mots menaçants, cet augure de mort... Parmi les fidèles, jeunes et vieux, qui se pressaient derrière elle, M. Cauche en reconnut plus d'un que le mal marquait de ses stigmates ; mais il ne pouvait plus retourner la coupe et continuait à distribuer ainsi les germes redoutables à ces ignorants qui cherchaient leur Sauveur.

Si grande fut son angoisse, qu'en rentrant à la cure il en fit part à sa femme. Le visage paisible de madame Cauche ne se troubla pas; et elle répondit, comme toujours :

— Qu'importe ce que disent les médecins! Dieu dément leur science quand il lui plaît : l'essentiel est d'avoir confiance...

Le pasteur rappela l'histoire du lépreux à qui Jésus, après l'avoir guéri, recommanda de se rendre auprès du Sacrificateur et d'obéir aux prescriptions habituelles, ainsi que le racontent les trois Synoptiques. Madame Cauche l'écouta et dit :

— Qu'est-ce que cela prouve? Il est écrit que pas un cheveu de notre tête ne tombera sans la volonté de Dieu.

Et M. Cauche sentit que décidément sa femme et lui ne se comprenaient plus. Elle semblait s'envoler vers le ciel, sur les ailes d'une foi surnaturelle, et chaque pas qu'il faisait dans sa carrière éclairait à ses yeux de nouveaux aspects de la souffrance humaine. Elle s'élevait à des hauteurs d'où les accidents du sol, ses édifices et ses habitants ne forment plus qu'une masse confuse, et lui, comme un voyageur qui marche

lentement, s'imprégnait les yeux de l'âme de la diversité des choses. Aussi, tandis qu'elle restait sereine, était-il dévoré d'angoisses et troublé jusqu'au fond de son être. Sa confiance était ébranlée, son esprit flottait. Tantôt il s'efforçait désespérément de retrouver sa piété candide, celle qui l'avait soutenu dans l'affaire de la vigne; tantôt il cherchait une autre base à son action, et se disait orgueilleusement qu'exposé à tant de dangers ourdis par la nature, entouré de tant d'ennemis dont il a reconnu la présence jusque dans le monde invisible, l'homme a le devoir de se défendre par lui-même, en opposant aux aveugles instruments de son destin les armes que lui fournissent son savoir lucide et sa lente expérience...

## V

Quand M. Cauche se retrouva seul, après l'entretien où celle qui l'avait si souvent réconforté ne l'avait plus compris, il s'aperçut qu'il frissonnait au souci terrible de sa responsabilité, à l'épouvante de répandre la maladie, comme un mauvais semeur dont la main lancerait dans les sillons les graines empoisonnées. « Je consulterai le D^r Nèche », pensa-t-il; et comme celui-ci tardait à venir, il alla le chercher au Sanatorium populaire.

On le fit attendre dans une petite pièce vernie en vert pâle, comme le reste de la maison, nue et froide, où l'on se sentait glacé jusqu'aux moelles. Il feuilleta d'abord les numéros dépareillés d'un magazine; puis il s'approcha de la

fenêtre et contempla le paysage; et il vit que c'était un radieux paysage d'hiver. La neige étincelait au soleil aussi loin que les yeux pouvaient voir, sur les pentes du premier plan, et, par delà l'énorme échancrure de la vallée invisible, sur les cimes lointaines dont les fantasques architectures fermaient l'horizon.

Il était si complètement perdu dans sa contemplation qu'il tressaillit, comme un dormeur réveillé par un bruit, quand le Dr Nèche apparut, en long tablier blanc, avec cet air brutal qu'ont parfois les médecins au fort de leur travail.

— Ah! c'est vous, Monsieur le pasteur! Quel bon vent vous amène? Allons! venez dans mon cabinet!

Il emmena son visiteur dans une autre pièce, plus grande, aussi nue et peinte aussi en vert, et le fit asseoir parmi des livres en désordre, des fioles suspectes, des appareils où pullulaient sous sa surveillance des myriades de microbes. Et il écouta le récit de M. Cauche. De temps en temps il faisait « hum! hum! » comme quand ses malades lui décrivaient des symptômes qui l'inquiétaient. Ou même il interrompait par des

expressions plus énergiques. Quand le pasteur eut fini, il se mit à marcher de long en large dans la pièce encombrée, les mains dans les poches de son tablier, et il s'écria :

— Saperlotte ?... Moi qui cherche partout les causes de contagion, je n'ai jamais pensé à celle-là !... Le diable m'emporte si j'y aurais pensé !... On attrape la phtisie dans une chambre d'hôtel où des malades ont couché, en mangeant dans leurs services mal nettoyés, en prenant le fiacre qui les a conduits à la gare, en montant dans le wagon où ils ont voyagé... Mais qu'on aille la chercher jusque dans la coupe de la Cène, non, ma foi ! je n'y aurais jamais pensé !...

Là-dessus, il s'arrêta devant M. Cauche en le foudroyant du regard, comme pour lui reprocher tous les microbes avalés par ses paroissiens ; et il cria, avec un geste furibond :

— Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de supprimer la communion !

Est-il nécessaire de noter ici que le Dr Nèche était un mécréant ? Il vivait comme un vrai païen, dans la complète ignorance de la religion et de ses préceptes. Jamais il n'entrait à

l'église; et il ne se gênait pas pour mal parler des « mômiers » qui subventionnaient son sanatorium! Pourtant, à la stupéfaction qu'exprima la figure de son interlocuteur, il comprit qu'il demandait une de ces choses absurdes qu'on n'obtiendra jamais; et comme il avait l'esprit pratique, il s'empressa de battre en retraite :

— Ou du moins, fit-il en s'adoucissant, il faut changer la manière de la distribuer.

A l'exclamation du docteur, M. Cauche avait entrevu les incalculables conséquences de sa découverte, et comment tout l'édifice de la religion en pouvait chanceler. L'idée que sa femme avait peut-être raison lui traversa l'esprit comme un éclair; et pour se raccrocher à quelque chose, il balbutia :

— Il faudrait pourtant s'assurer d'abord...

— S'assurer de quoi? interrompit le médecin. De la possibilité de la contagion?... Ah! mon cher monsieur, il n'y a pas l'ombre d'un doute!... N'importe, si vous y tenez, je procéderai à quelques expériences.

Le pasteur se récria :

— Avec la coupe de la communion?... Vous n'y pensez pas, monsieur le docteur!.,.

Le médecin le regarda avec pitié, en haussant les épaules :

— Hé! non, avec une autre!... Avec un gobelet en argent, un verre en cristal, avec n'importe quoi! Tous les récipients se valent, n'est-ce pas?...

Et il expliqua dare dare le plan qui se formait dans sa tête : il convoquerait quelques-uns de ses malades, leur expliquerait le cas, les ferait boire dans une coupe, en analyserait les résidus, en essuierait les bords avec un tampon d'ouate, plongerait cette ouate dans du bouillon qu'il inoculerait à des cobayes :

— Et l'on verra comment ils s'en tireront! conclut-il. Pas plus malin que ça!... C'est l'affaire de quelques semaines... Tâchez de ne pas empoisonner toute la paroisse, en attendant!

M. Cauche s'en alla plus perplexe et plus angoissé qu'avant : sans doute, pensa-t-il, le vin qu'on verse dans une coupe ordinaire n'est pas le vin de la communion, les cobayes ne sont pas des chrétiens, et Dieu peut, par miracle, neutraliser les microbes que les fidèles absorbent, pour l'avancement de son règne; d'autre part, la Science est la Science, elle

n'affirme qu'à bon escient, ses méthodes sont inattaquables, et Dieu n'entend peut-être pas intervenir dans une affaire qui dépend avant tout des hommes, puisqu'il veut qu'en beaucoup de cas ils agissent par eux-mêmes. Comment choisir entre ces deux explications? Comment savoir? Ses voies sont mystérieuses, et notre esprit est borné...

## VI

Il y eut un terrible massacre de cobayes dans le laboratoire du Dr Nèche. On leur inocula toutes sortes de préparations compliquées, calculées de manière à épuiser le champ des hypothèses; et ils mouraient comme des mouches, et l'on découvrait dans les résidus des coupes, en plus des bacilles de Koch, une véritable ménagerie de streptocoques, de pneumocoques et autres animaux mille fois plus dangereux que les lions, les tigres ou les boas. Si bien que le Dr Nèche, triomphant, arriva un soir à la cure armé du carnet où il avait consigné les résultats de ses expériences. Il n'y en avait pas moins de sept, dont chacune comprenait deux parties et une conclusion. Et

c'était à se demander par quel miracle il y a encore des hommes sur la terre, dont les microbes sont les rois. M. Cauche en fut atterré. Mais sa femme, qui assistait à l'entretien, gardait son inaltérable sérénité.

— Qu'est-ce que cela prouve? demanda-t-elle.

Le docteur faillit se mettre en colère :

— Comment, qu'est-ce que cela prouve? Vous n'avez donc pas écouté mes conclusions? Cela prouve que les tuberculeux laissent des bacilles sur les bords de la coupe, sapristi! Cela prouve que le résidu du vin en est rempli! Cela prouve...

Madame Cauche l'interrompit :

— Ce n'est point là la question, Monsieur le docteur. Il faudra établir que Dieu ne protège pas ceux qui se confient en Lui; ou que, s'ils sont atteints de la maladie, ce n'est pas parce qu'il le veut et pour leur plus grand bien. Que peuvent vos expériences, quand il s'agit de tels problèmes? et que signifie ici la mort ou la guérison de vos cobayes?

Le D[r] Nèche ouvrit des yeux énormes, et resta décontenancé, sans trouver un mot à

répondre. Il consulta des yeux le pasteur, qui se contenta d'esquisser un geste incertain en soulevant et laissant retomber sa main droite.

— La Science a ses lois et ses exigences, chère Madame, fit-il enfin... Mais... je n'aurais jamais cru qu'à la fin du dix-neuvième siècle on pût encore trouver une foi si robuste!...

M. Cauche restait plus perplexe que jamais. Il lui semblait que sa femme représentait la Foi, à laquelle tant de liens l'attachaient ; et que le docteur représentait la Science, dont il faisait l'amère découverte. Sa raison, ballottée entre ces deux extrêmes, perdait ses derniers restes d'équilibre. Mais il pressentait que, comme il arrive presque toujours dans ces sortes de duels, c'était la Foi qui perdait du terrain.

— Dieu ne nous demande-t-il pas de nous aider par nous-mêmes partout où nous le pouvons? hasarda-t-il.

Le docteur s'empressa de l'appuyer.

— Sans aucun doute!

Mais madame Cauche répliqua avec sa douceur obstinée :

— Dieu nous demande avant tout de Lui garder notre confiance. Quand donc Lui prou-

verons-nous qu'Il l'a toute, si nous en manquons jusque dans l'acte institué par son Fils pour commémorer le sacrifice auquel nous devons notre salut ?

A ce moment, M. Cauche se rappela à propos qu'à côté de la foi il y a la théologie : et il ouvrit une longue discussion critique, historique et exégétique sur l'institution et la célébration de la Cène. Personne ne le suivit : le docteur, parce qu'il ne connaissait rien à ces matières ; sa femme, parce que sa foi l'élevait plus haut. Quand on se sépara, madame Cauche pensait que les savants sont des aveugles présomptueux ; le Dr Nèche pensait que les croyants sont victimes d'une sorte d'hypnose. Quant à M. Cauche, il ne savait que penser.

Le lendemain, pendant qu'il doutait encore, on vint le chercher pour assister Rose Després qui se mourait, atteinte d'une phtisie à forme foudroyante. Épuisée par une affreuse hémoptisie et plus blanche qu'une rose blanche, la pauvre jeune fille le supplia de demander à Dieu de la guérir, pour son père, pour ses frères, pour ses sœurs, et pour elle-même, parce qu'elle aimait la vie. Les petits pleuraient

à voix basse, dans tous les coins du chalet, comme s'ils perdaient leur mère pour la seconde fois. Le père, accablé, répétait comme un refrain de désespérance :

— Mais d'où cela peut-il venir?... Où est-ce qu'elle peut avoir pris ça? Dans notre famille, on n'a jamais rien eu, Monsieur le pasteur!

M. Cauche rentra bouleversé. Il raconta ce qu'il venait de voir à sa femme, qui raccommodait des bas; et il dit :

— Décidément, je vais adresser un Mémoire au Département de l'Instruction publique et des Cultes!

Et sans écouter ce qu'elle répondait, il courut chez le Dr Nèche.

## VII

Cependant, le bruit se répandit dans le village que le pasteur Cauche avait fait une découverte importante sur la contagion de la tuberculose. Nul ne savait au juste de quoi il s'agissait ; plusieurs n'en affirmaient pas moins que cette mystérieuse découverte conduirait à la fermeture des sanatoria, par ordre du gouvernement. En sorte que l'inquiétude se communiquait de chalet en chalet : car s'ils mouraient des sanatoria, les gens de Saint-Presle commençaient par en vivre, surtout les plus cossus, qui possédaient des chars et des chevaux pour le transport, des terrains dont le prix montait, des produits qu'ils écoulaient avec avantage. Les cas de maladie, parmi eux, n'étaient pas

encore assez nombreux pour les troubler outre mesure : et ils se rassuraient en disant :

— Depuis que le monde est monde, il y a eu partout des poitrinaires, et il y en aura jusqu'à la fin !

Entretenue par les commérages du tiers et du quart, la rumeur allait grossissant ; et M. Cauche, qui travaillait comme un nègre à son Mémoire, disait à sa femme :

— Il me semble qu'ils commencent à me regarder de travers, un peu comme à Crépins. Moi qui travaille pour leur bien, et qui étais si heureux de n'avoir plus d'ennemis !

Mais madame Cauche ne le rassurait pas d'un mot, comme autrefois, parce qu'elle aussi blâmait son effort.

Parmi les défenseurs des sanatoria, il n'y en avait pas de plus zélés que le syndic. Il possédait dix actions de l'entreprise, et suivait d'un œil amical les phases de leur ascension. Où s'arrêteraient-elles ? Impossible à prévoir ! Quand ces affaires-là vont bien, les actions ne s'arrêtent plus : on l'a vu avec celles de la farine *Nestlé*, dont une seule est une fortune ! Et les fondateurs des sanatoria étaient de tout fins grillets,

qui savaient bien ce qu'ils voulaient! Aussi disait-il au greffier :

— Je ne sais pas ce que foutimasse ce sacré bougre de pasteur, mais je vois bien qu'il manigance un mauvais coup!

Le greffier, qui ne possédait aucune action, répondait paisiblement :

— Faudra voir!

— Vous êtes bon, vous! s'écriait le syndic... Et quand il sera trop tard?... Je vous dis, moi, qu'il faut que j'aille fourrer le nez dans sa cuisine!

— Allez-y, Monsieur le syndic!

Un beau jour donc, le syndic s'en fut sonner à la cure. M. Cauche vint ouvrir lui-même, et le conduisit dans son cabinet, où il y avait des chaises paillées et une table en sapin. Cette table était couverte de feuilles de papier griffonnées et raturées à l'infini : si bien que le syndic, rien qu'à les voir, sentit un petit frisson lui courir dans la moelle, comme si déjà ses dix actions tombaient à zéro. Et il commença par s'informer de la santé de madame Cauche, puis de celle de ses enfants ; puis il parla du temps qu'il faisait; et il se mit à faire quelques

réflexions judicieuses sur la politique française. En sorte que ce ne fut guère qu'au bout d'un quart d'heure qu'il attaqua son sujet :

— Ah! ça, dites voir, Monsieur le pasteur, est-ce que vous savez ce qu'on dit par là?...

— Eh! qu'est-ce qu'on peut dire, Monsieur le syndic?

— On dit comme ça que vous préparez un écrit...

Le syndic loucha vers les papiers.

— ... Et que vous allez l'envoyer à Lausanne, au Conseil d'Etat, et que c'est pour demander qu'on ferme les sanatoria!

M. Cauche eut un haut-le-corps.

— Est-il possible qu'on dise cela, Monsieur le syndic?...

— J'y ai entendu de ces deux oreilles!... Et j'ai bien voulu dire que ça n'était pas vrai... parce que... parce que, parce que notre pasteur, que j'ai dit, est un brave homme, qui se mêle de ce qui le regarde, nom de bleu!... Voilà ce que j'ai dit, moi!... Mais ils m'ont dit, eux : « Pour la vérité, c'est la vérité, à preuve qu'il va tous les jours chez le docteur Nèche, et qu'ils taguenassent ensemble par le laboratoire, et tout

ça. » Alors, qu'est-ce que j'y pouvais répondre, moi?... Je suis venu pour voir, et voilà !...

— Vous avez bien fait, Monsieur le syndic, et je vais vous expliquer ce qu'il y a.

Et M. Cauche se mit à raconter toute l'histoire de son Mémoire, depuis le commencement. Il tapait sur son manuscrit, ou le brandissait, comme une arme terrible, contre les microbes. Même il en lut, non sans une certaine complaisance, quelques passages bien venus. Le syndic écoutait de toutes ses oreilles, et sa figure s'assombrissait. Quand le pasteur se tut, il se mit à secouer la tête de haut en bas, un long moment; et il dit :

— Ecoutez voir, Monsieur le pasteur..., si ça vous était égal et sauf votre respect..., j'aimerais mieux que vous laissiez tomber cette affaire...

— Hé! pourquoi donc, Monsieur le syndic?

— Parce que, pardine!... D'abord, vous comprenez, ça fera causer tant et plus !... Oui, oui, il y en a qui disent : « Ce pasteur-là décidément est un agité : il ne peut pas laisser ses paroissiens « tranquilles »... Ça sera comme quand vous avez fait arracher les vignes à Crépins!...

M. Cauche marchait de surprise en surprise.

— Mais je n'ai jamais arraché que la mienne! s'écria-t-il...

— C'est tout comme, Monsieur le pasteur!... Et puis, voyez-vous, on ne sait pas où ça nous conduira!... Ma foi, non, on ne sait jamais!... Ça pourrait bien nous conduire là où ils disent... Et dans tous les cas, voyez-vous, ça fera du grabuge... C'est pourquoi, voyez-vous, il vaut mieux laisser tomber cette affaire!...

— Vous n'y pensez pas, Monsieur le syndic... Je tâche de faire pour le mieux... J'obéis à ma conscience...

— Bien sûr, Monsieur le pasteur, j'y sais bien... La conscience, oui!... Mais voilà, on peut lui expliquer les choses!... Les sanatoria, vous comprenez, c'est la richesse du pays!... Un pays qui était pauvre il y a vingt-cinq ans... Et à présent... Ah! à présent!... Voyez-vous, si vous voulez rester en paix ici... sauf votre respect, monsieur le pasteur... vous nous brûlerez toutes ces paperasses!

— Ces paperasses vont partir pour Lausanne, Monsieur le syndic, et j'espère qu'avec l'aide de Dieu, elles produiront leur effet.

— Vous verrez que ça vous nuira, Monsieur le pasteur!

— Nous verrons ce que vous verrons, Monsieur le syndic!

Comme M. Cauche s'était levé, offensé et très résolu, le syndic fut bien obligé de battre en retraite. Et il s'en alla, l'oreille basse, un peu surpris, un peu fâché, un peu inquiet, n'ayant pas la coutume de rencontrer de l'opposition. Chemin faisant, il rencontra le greffier, qui conduisait un char de fumier. Il l'arrêta pour lui raconter toute l'histoire; comme le greffier se grattait la tête, il continua :

— Je vous l'avais bien dit, quand on l'a nommé, que c'était un fanatique, ce bougre-là!... Les gens de Crépins savaient bien à qui ils avaient affaire...

Et comme le greffier continuait à se taire, il conclut :

— Et nous, on va se veiller voir un moyen de le faire filer d'ici!...

# LE PASTEUR RICHE ET LE PASTEUR PAUVRE

## I

Au temps de ses études à l'Académie de Lausanne, Alexis Cauche s'était lié d'amitié avec Jean-Philippe Blair, de Genève, qui, comme lui, se préparait au Saint Ministère et portait la casquette blanche. Bien qu'il y eût alors peu de contact entre les Facultés des deux villes, les jeunes gens se voyaient assez souvent, Blair ayant à la rue de Bourg un oncle opulent et célibataire qui réclamait de fréquentes visites. Pendant les vacances, ils passaient aussi parfois

quelques jours ensemble : Alexis fut invité à maintes reprises chez son ami, dont le père était employé du gouvernement et demeurait à la Cour Saint-Pierre, — et il entendit le carillon de la Cathédrale répéter ses vieux airs à chaque heure de la nuit. De son côté, Jean-Philippe allait volontiers à Crépins, où le père Cauche, très fier de « son fils le théologien », le régalait de choux au lard, de salée bien chaude et de vieux La Côte ; les deux amis passèrent de beaux après-midi d'automne à rôtir des pommes de terre dans la cendre des feux de broussailles, pendant que les vaches pâturaient en ruminant leurs souvenirs encore frais de la montagne.

Jean-Philippe se maria le premier. Comme on dit, il mit dans le mille : il épousa une jeune fille de la Ville-Haute, orpheline, fort riche et plutôt jolie, mademoiselle Louise de Chapeau-vert. Ses ancêtres avaient été syndics, membres du Petit-Conseil, colonels au service des États-Généraux de la Hollande, négociateurs de traités délicats avec la France, les cantons suisses et le roi de Sardaigne ; puis, après s'être illustrés dans la politique, ils s'étaient enrichis dans la finance : en sorte qu'elle constituait un parti

magnifique. L'amour bouleversa les combinaisons savantes qu'ourdissaient autour d'elle ses oncles, ses tantes et ses nombreux collatéraux : ayant entendu Jean-Philippe prêcher un jour, avec beaucoup de conviction, sur le mépris des richesses, elle se dit que celui-là, seul au monde, l'aimerait pour elle-même et non pour son argent ; et, au scandale de toute sa parenté, elle devint la femme d'un petit pasteur dont les ancêtres avaient été commis ou cabinotiers, dont la famille appartenait notoirement au parti radical, et qui n'avait de biens qu'en « espérances », si l'oncle de Lausanne ne léguait pas sa fortune à la Ville, pour avoir une avenue à son nom.

Peu de temps après ce mariage, qui défraya les conversations pendant deux bons mois, Jean-Philippe fut appelé à la cure de Sallinges. C'est une des plus agréables du canton : Sallinges, allongé sur le coteau qui domine la ville entre le lac et le Salève, est un beau village prospère, où des familles riches possèdent de superbes « campagnes ». Là se trouvait justement celle de madame Blair, qu'un des ancêtres militaires avait appelée *la Redoute*. La maison,

construite au dix-huitième siècle, un peu gâtée au dix-neuvième, gardait du style. Une de ses façades ouvrait sur une allée de marronniers, d'où l'on voyait le Mont-Blanc et l'Aiguille-Verte. Il y avait au-dessous un jardin à la française, puis un potager, et plus loin, une rivière artificielle et un petit bois, où des écureuils bondissaient parmi les sapins. Les Blair s'y installèrent plutôt qu'à la cure, dont ils laissèrent la libre disposition à la commune; et ils vécurent dans l'abondance et la santé, en élevant leurs trois enfants, Blanche, Lucie et Laurent, qui naquirent à quinze mois d'intervalle.

Alexis avait été garçon d'honneur de Jean-Philippe et venait le voir de temps en temps. Mais ses visites s'espacèrent peu à peu et finirent par cesser quand, ayant épousé Madeleine Limours, la fille du professeur, il se trouva aux prises avec les difficultés d'une vie étroite, qui se resserra à mesure que multipliait sa famille, et se débattit avec les ennuis de toutes sortes que lui attiraient les scrupules de sa conscience toujours inquiète. Pourtant, les deux amis restaient en correspondance, et se communiquaient les principaux événements de leurs existences

si dissemblables. Ils pensaient souvent l'un à l'autre : « Que peut bien devenir Jean-Philippe? » se demandait Alexis aux heures où il évoquait ses souvenirs de jeunesse. Blair se disait, de son côté : « Ce pauvre Alexis! il faudrait bien l'inviter pour deux ou trois jours ! » Toutefois, comme sa femme marquait peu d'empressement à recevoir son ami, et comme elle était d'humeur assez despotique, il remettait d'année en année l'exécution de ce projet amical.

Un jour pourtant, après une réunion de Vieux-Zofingiens où l'on avait parlé des anciens camarades et remué la cendre des amitiés oubliées, il écrivit à Cauche en le priant de venir le remplacer au temple de Sallinges, un certain dimanche où lui-même prêcherait à Saint-Pierre : délicat prétexte pour lui rembourser les frais de route qui, sans cela, l'eussent empêché d'accepter l'invitation. La lettre ajoutait :

« Et puis, tu resteras bien deux ou trois jours avec nous, — depuis le temps que nous ne nous sommes vus ! »

## II

M. Cauche fut reçu à la gare de Cornavin par Jean-Philippe, qui l'attendait avec son fils, et l'automobile. Il n'avait encore jamais usé de ce mode de locomotion. Aussi se trouvait-il fort ému : les chiens, les chats, les voitures, les enfants surtout le mettaient dans des transes continuelles.

— J'ai toujours peur d'écraser quelqu'un ! expliqua-t-il.

Laurent — un gamin d'une douzaine d'années, très vif, un peu polisson — se mit à pouffer de rire.

M. Blair répondit :

— Oui, la première fois, c'est ainsi. Après, on n'y pense plus !...

Néanmoins il cria au chauffeur :

— Pas trop vite, Lucien, nous sommes en ville, gare aux contraventions !...

Le chauffeur ralentit, d'autant plus qu'il y avait des gendarmes ; mais il accéléra de nouveau dès que les maisons s'espacèrent le long des faubourgs. Aux abords d'une ferme, on écrasa un coq, qui chantait au milieu de la route. M. Cauche devint tout pâle. Laurent dit :

— Un coq, peuh ! qu'est-ce que ça fait !

Et M. Blair :

— Non, Laurent, ne dis pas cela ! C'est fort regrettable, au contraire. Ce pauvre coq était content de vivre. De plus, il appartenait à quelqu'un.

Il se tourna vers M. Cauche, et ajouta, comme pour s'excuser :

— Mais si je faisais arrêter pour indemniser le propriétaire, — et je ne demanderais pas mieux, — tu n'imagines pas les ennuis que j'aurais ! Du reste, Lucien ne m'obéirait pas.

L'auto filait à grande allure. On était déjà loin du coq, dont le petit corps désormais muet se couvrait de poussière. Lucien, qui s'était rapidement retourné, s'écria :

— Les Wilson, derrière nous!... Peut-être qu'ils vont l'*attraper*...

Les Wilson étaient des Américains, dont les contraventions ne se chiffraient plus : aussi, endossaient-ils, à l'occasion, celles des autres. Laurent battit des mains, en disant :

— Ça sera bien fait!...

Lucien se retourna de nouveau, et dit :

— Un gendarme!...

La joie de Laurent redoubla :

— Tant mieux! tant mieux! tant mieux!...

A travers ces exclamations, qui se croisaient très vite, M. Cauche comprit que les Wilson allaient payer le coq écrasé; et son sens de la justice en fut offusqué. Il jeta un regard inquiet, qui avait comme un accent de reproche, sur Jean-Philippe, lequel ne disait rien. Au choc de ce regard, M. Blair leva les yeux vers le ciel, impassible témoin de cette petite iniquité, comme de tant d'autres plus grandes; et il esquissa, de la main droite, un geste évasif, qui signifiait : « Que veux-tu, mon pauvre ami, c'est la vie!... » A coup sûr, il eût préféré ne pas avoir écrasé le coq, ou, l'ayant par malheur écrasé, le payer; mais il aurait fallu stopper,

faire machine en arrière, ou tourner laborieusement, parlementer avec le propriétaire ou le gendarme, suivre jusqu'au bout la filière des tracasseries qui accompagnent une contravention, subir l'humeur narquoise de Laurent hostile à de telles délicatesses ; et il dit :

— On ne vivrait pas, si l'on pensait à toutes ces petites choses!...

— Peut-être, fit M. Cauche ; pourtant...

Et il se contenta de hocher la tête, sans achever d'exprimer son blâme.

Du reste, on arrivait à la *Redoute*. Une grille écussonnée aux armes des Chapeauvert fut ouverte par un jardinier. L'auto décrivit une courbe hardie... Le gravier des allées sautilla sous les pneus. On fit le tour de la maison. Lucien stoppa devant la marquise. Un domestique, rasé, en veston pékin, vint prendre la valise de l'invité, — une pauvre petite valise en vieux cuir usé, presque vide. Et M. Blair poussa son ami au salon, pendant que Laurent faisait gambader les deux coleys, Puss et Lucky, aussi élégants que ceux qu'on admire dans les peintures de Van Dyck.

Le salon était d'une richesse presque fas-

tueuse, avec ses meubles cossus, garnis de soie rouge, ses tentures pareilles, les glands à franges d'or des rideaux, ses tapis d'Orient, un lustre immense, des candélabres en bronze, une cheminée monumentale, et des vases, et des bibelots, et des porcelaines, et des vitrines. De grands tableaux, dans des cadres massifs, en décoraient les parois : involontairement, le regard de M. Cauche s'arrêta sur l'un d'entre eux, qui représentait une femme nue, levant les bras vers un ciel violet, au bord d'un lac bleu de Prusse. M. Blair comprit le sens de ce regard, et voulut prévenir les questions :

— C'est d'un grand artiste, expliqua-t-il, d'un nommé Z... Cela s'appelle *l'Adoration mystique du Ciel et des Eaux*... Pour mon goût personnel, je préférerais autre chose. Mais ma femme aime ça. Ce Z... est à la mode : tu comprends, il faut bien avoir quelque chose de lui... Enfin, c'est de l'art !...

M. Cauche répéta, sans conviction :

— Oui, c'est de l'art... Pourtant, Jean-Philippe, ne trouves-tu pas... Hum !... Comment dirai-je ?...

L'entrée de madame Blair, avec ses deux

filles, l'empêcha de s'enferrer davantage. C'était une grande femme, au profil autoritaire, aux dents saillantes et très blanches, mise avec recherche, qui se mouvait avec majesté. Blanche et Lucie, blondes l'une et l'autre, avaient les cheveux flottants sur des blouses de soie bleue ; la première était pensive, avec des yeux comme des pervenches ; la seconde avait une drôle de petite frimousse éveillée, malicieuse, un peu ironique. Madame Blair examina rapidement M. Cauche, remarqua ses gros souliers enfoncés dans le tapis, sa redingote élimée, son pantalon bossué aux genoux et raccommodé dans le bas ; elle dut faire un effort sur elle-même pour lui montrer un peu de bonne grâce ; car, ayant toujours vécu dans l'opulence, elle avait, pour tout ce qui sent la misère, un mépris instinctif que l'excellence de ses intentions ne parvenait par toujours à réprimer :

— Il y a longtemps que M. Blair désirait vous voir, dit-elle après les premiers compliments, qui furent un peu embarrassés. M. Blair parle souvent de vous ; il aime tout ce qui lui rappelle sa jeunesse.

— Moi aussi, dit M. Cauche.

Il poussa un soupir, et ajouta :

— Mais des fois, je me demande si elle a jamais existé, tant la vie me paraît différente de ce que j'avais cru !...

Madame Blair le regarda de nouveau, tout grisonnant, avec ses yeux éteints, sa barbe mal soignée, sa triste figure labourée de rides pareilles à ces fissures que des pluies répétées creusent dans un sol ingrat ; puis elle regarda son mari, bien rasé, les cheveux lissés sur un front calme, élégamment vêtu d'un veston de coupe irréprochable, avec une perle piquée à sa cravate et un gilet à pois que tendait un ventre un peu fort, — seul indice de l'âge approchant. Une idée s'estompa dans son esprit, sans s'y formuler tout à fait : à savoir que s'il n'avait pas eu la chance de la rencontrer, M. Blair aurait peut-être à cette heure un aspect aussi minable que son vieil ami... Et elle dit, avec le sourire un peu pincé qui lui était habituel :

— Oui, Monsieur Cauche, il y a déjà quelques années que vous avez été notre ami de noces !...

A ce rappel du passé, la figure de M. Cauche s'éclaira et rajeunit.

— Ah! Madame, s'écria-t-il, quelle belle journée!... Comme vous étiez jolie, dans votre robe blanche, avec le voile et la couronne!... Je voyais bien que mon ami serait très heureux, et je me réjouissais avec lui, et je rendais grâce au Seigneur!...

— Ce brave Alexis! s'écria Jean-Philippe en lui prenant la main.

Il regarda ses deux filles, et il ajouta, d'une voix qui s'attendrit :

— Nous étions de vrais bons amis tous les deux, des camarades de la première heure, des frères!... Ah! c'était le bon temps!...

Les fillettes échangèrent leurs regards, dont l'expression différait beaucoup. Lucie, un moment après, souffla dans l'oreille de Blanche :

— Papa avait de drôles d'amis, quand il était jeune...

Et Blanche répondit :

— Moi, il me semble que j'aime déjà beaucoup M. Cauche!...

## III

Les sermons prononcés le lendemain par les deux pasteurs ne se ressemblaient guère. A Saint-Pierre, Jean-Philippe prêcha sur un texte tiré du second chapitre de l'Évangile selon saint Jean, qu'il lut dans la grande Bible d'Osterwald qu'avaient maniée tant de ministres éclairés ou pieux : « *Il ne se fiait point à eux parce qu'il les connaissait tous.* » Ses auditeurs étaient pour la plupart des citadins de la petite et moyenne bourgeoisie, d'une dévotion mitigée par l'esprit des temps : ils apprécièrent sa connaissance du cœur humain, sa sagacité, son expérience, son langage agréable, fleuri de métaphores faciles ; mais comme on cherche

toujours la petite bête, ils lui reprochèrent un accent trop mondain :

— Quoi d'étonnant ? dit l'un d'entre eux, commis à la banque Valmarin père et fils, — des cousins de madame Blair, qui leur avait confié presque toute sa fortune : — il a trop bien mené sa barque au temporel. Il passe les trois quarts de son temps à surveiller ses placements ! Quand un pasteur est trop riche, moi je dis : mauvaise affaire !...

Dans le temple de Sallinges (que Jean-Philippe avait fait récemment restaurer à ses frais), M. Cauche prêcha sur ces paroles du treizième chapitre de la Première Épître aux Corinthiens : « *La charité ne finira jamais.* » — On jugea qu'il manquait d'éloquence, parlait vaudois, disait de bonnes choses un peu naïves. Madame Blair et ses deux filles se trouvaient dans l'auditoire, tandis que Laurent avait accompagné son père. Elles entendirent, à côté d'elles, ce fragment de dialogue, entre deux vieux messieurs en redingote, gantés de frais :

— On devine que c'est un brave homme.

— Peut-être. Mais l'avez-vous vu de près ? Je l'ai rencontré tout à l'heure, avant qu'il eût

mis sa robe à la sacristie : on l'aurait pris pour un mendiant.

— Il paraît, en effet, qu'il est très pauvre, dit le premier.

Le second conclut :

— C'est regrettable. Il ne faut pas qu'un pasteur soit dans la misère.

Et madame Blair dit à ses filles :

— Si vous m'en croyez, vous n'épouserez pas un pasteur : les fidèles ne sont jamais satisfaits, et leurs plaintes sont une source de mécontentement pour toute la famille.

Et l'on rentra, lentement, à la *Redoute*, en saluant en chemin nombre de personnes de connaissance, parmi lesquelles plusieurs étaient de la parenté.

A midi et quart, on servit un de ces déjeuners où chaque plat affirme l'excellence de la cuisine genevoise. Les œufs à l'espagnole étaient onctueux comme de la crème ; d'exquises morilles, conservées avec un art qui leur avait gardé leur arome, accompagnaient les côtelettes ; la poularde avait cuit à la broche devant du charbon de bois, comme l'expliqua complaisamment M. Blair à son ami, tout à fait inca-

pable d'apprécier ces subtilités gastronomiques. On arrosa ces bonnes choses d'un petit « Bossey » des plus agréables, que vint renforcer, après la volaille, une vieille bouteille du Clos-du-Rocher. Tout en satisfaisant son appétit aiguisé par la course matinale, Jean-Philippe racontait son sermon : j'ai dit ceci, j'ai dit cela ; et son geste suivait le rythme des phrases. Au dessert, il s'aperçut qu'il n'avait encore parlé que de lui. Il en conçut quelque honte, l'usage du monde lui ayant donné cette espèce de vernis dont chacun se fait un devoir d'enduire son égoïsme.

— Et toi, mon brave Alexis, demanda-t-il en pelant avec adresse une pêche de son espalier, as-tu été content de ton auditoire ?

— Oh ! moi, dit M. Cauche, je suis toujours content de ceux qui m'écoutent... Ce sont peut-être eux qui ne sont pas contents de moi.

Madame Blair constata qu'il y avait beaucoup de monde :

— Et des gens très bien, ajouta-t-elle.

Elle nomma quelques-uns des habitants des villas voisines :

— Ils ont écouté avec une grande attention. Ils ne manquaient pas une parole...

Elle interrogea du regard ses deux filles, en demandant :

— N'est-ce pas ?

Blanche et Lucie acquiescèrent, la première avec un gentil sourire, la seconde sans beaucoup de zèle, car elle avait trouvé le sermon bien ennuyeux.

— Qu'est-ce que tu leur as dit ? reprit Jean-Philippe.

M. Cauche chercha quatre mots appropriés pour résumer son discours, ne les trouva pas, et répondit simplement :

— J'ai parlé de la charité.

— Ah ! c'est un beau thème ! exclama M. Blair avec une mimique expressive des yeux et de la bouche. La charité !... La vertu qui nous manque le plus !... Celle pourtant qui est la plus purement évangélique... La charité !... Qui la connaît encore, de nos jours, qui la pratique ?... Ah ! tu leur as parlé de la charité !... Eh bien ! mon cher, tu ne pouvais trouver un sujet plus utile, plus nécessaire, et si tu les as fait réfléchir sur eux-mêmes, tu n'auras pas perdu ton temps !...

Là-dessus, on se rinça les doigts dans des

bols en vieil argent, et l'on sortit de table.

L'après-midi fut en partie absorbé par le tour du propriétaire. Depuis longtemps, Jean-Philippe était blasé sur ce plaisir-là; mais il en retrouva la petite émotion flatteuse en montrant à son vieux camarade les améliorations qu'il avait introduites dans sa « campagne ». Quelques visites vinrent à l'heure du thé, entre autres deux vieilles dames qui présentèrent à M. Cauche, d'un air sévère, plusieurs objections à son sermon. Quand il les eut satisfaites, elles lui demandèrent encore ce qu'il avait exactement voulu dire en disant ceci et cela. Comme elles rapportaient inexactement ses paroles, il essaya de leur persuader qu'il n'avait dit ni ceci ni cela, mais autre chose. Il n'y réussit pas, et elles partirent convaincues qu'il manquait de fermeté dans ses opinions. — Ensuite, on suivit la partie de tennis que Blanche et Lucie engagèrent, quand la chaleur fut un peu tombée, avec des jeunes filles du voisinage. C'était charmant de les voir, en fraîches robes claires, se renvoyer la balle avec vigueur, et courir gracieusement sur le terrain poli comme un miroir. M. Cauche pensa à quatre de ses filles,

qui étaient chétives et qu'on ne soignait pas assez ; et il dit, en comprimant un soupir :

— On voit que ces demoiselles se portent très bien !...

— Elles prennent beaucoup d'exercice, répondit madame Blair : c'est la meilleure hygiène. J'espère que vos enfants sont aussi tous en bonne santé, monsieur Cauche !

M. Cauche songea qu'il serait oiseux d'établir le catalogue de leurs divers maux ; et il répondit :

— Oui, madame, je vous remercie.

Par conscience, il ajouta, comme à regret :

— A peu près du moins !...

On ne lui demanda pas de s'expliquer davantage, et la partie se poursuivit jusqu'à la première cloche du dîner, pour lequel on faisait toujours un peu de toilette.

Le soir, dans le sans-gêne du fumoir, les deux amis retrouvèrent enfin toute leur ancienne intimité. M. Cauche ne fumait pas ; Jean-Philippe savourait un excellent havane dont l'arome était si pénétrant que M. Cauche, tout ascète qu'il fût, en éprouva comme une très légère ivresse : d'autant plus qu'il s'était laissé verser à table

un verre du Clos-du-Rocher, et l'avait bu sans y songer, — lui tempérant avec une telle intransigeance ! Aussi se trouvait-il enclin à l'attendrissement et aux confidences. Les souvenirs de jeunesse, les figures, les dates, les noms évoqués au hasard de la causerie, augmentèrent peu à peu son désir d'épanchement ; et il dit :

— Véritablement, Jean-Philippe, tu es un homme heureux !... D'abord, tu as une femme charmante... Oh ! la mienne est la bonté même, elle a toutes les vertus, elle est pour moi la bonne et fidèle compagne dont il est parlé dans l'Écriture... Ensuite, tu as des enfants robustes et délicieux, qui ne te donnent que de la joie...

— Aurais-tu à te plaindre des tiens ? interrompit M. Blair.

— Oh ! certes pas !... Ne va pas croire cela !... Mais... comment te dire ?... Je les aime de toute mon âme, vois-tu, j'ai pour eux une immense affection... Seulement.... seulement, il y en a quatorze !... Et c'est beaucoup, Jean-Philippe... Non pour mon cœur, mais pour ma bourse... Il faut les nourir, tu comprends, les habiller, les soigner quand ils sont malades... Le

Dr Nèche ne veut pas que je lui paie ses visites, et même il apporte les remèdes... Pourtant... Hum !... Enfin, ce sont bien des soucis, des soucis que tu as la chance d'ignorer !...

— J'en ai d'autres, dit Jean-Philippe.

M. Cauche le regarda avec étonnement :

— Lesquels, je t'en supplie ? demanda-t-il avec le plus sincère intérêt.

— Des soucis d'argent.

M. Cauche sursauta dans son bon fauteuil anglais :

— ... D'argent, toi?... tu plaisantes !...

— Oh ! je ne suis pas inquiet pour mes repas du lendemain, ce n'est pas ce que je veux dire. Mais il faut que je pense constamment à ma fortune... Quand je dis ma fortune, c'est une façon de parler... Tu sais que je n'avais pas un liard : mon imbécile d'oncle a tout laissé à la Ville de Lausanne, à condition qu'on lui fasse une statue ; et la Ville a accepté ; conçoit-on cela !... En démocratie !... En réalité, quand je dis ma fortune, je parle de celle de ma femme.

— Et c'est une grosse fortune ?

— Heu ! heu !... Pas aussi grosse qu'on le croit, mon cher... Ce qui n'empêche pas qu'elle

me crée des devoirs extrêmement difficiles!... Ces biens, dont j'ai l'administration, ne sont pas à moi : il faut donc que je les surveille avec plus de soins encore que s'ils m'appartenaient... Si tu savais quels ennuis!... quels tracas!... quelle misère!... Oui, oui, quelle misère, mon bon ami!... Je voudrais travailler, achever mon livre sur le *Prophète Osée*, — celui que j'ai commencé à Tubingue, tu te rappelles? Et bien! non, impossible, pas moyen!... J'ai acheté les livres qui me sont nécessaires... Seulement, je n'ai pas le temps de les lire!...

Il montra une bibliothèque remplie de dos de maroquin, en bel alignement, avec des dorures.

— Croirais-tu que je n'ai pas même pu les couper?... C'est pourquoi je les ai fait relier... Et leurs dos, là, me sont un reproche continuel... Ils me disent, dès que je les regarde : « Jean-Philippe, pourquoi ne nous ouvres-tu jamais? pourquoi nous négliges-tu de la sorte, Jean-Philippe, nous qui pourrions t'apprendre tant de choses que tu devrais savoir?... » — Ah! mes pauvres amis, Jean-Philippe a bien autre chose à faire qu'à tourner vos pages!... Jean-

Philippe surveille ses placements, étudie les cours de la Bourse, lit des rapports sur le rendement des mines ou l'augmentation du transit des compagnies de chemin de fer ou de navigation!... Quel métier, mon pauvre Alexis!...

M. Blair lança au plafond quatre bouffées de fumée bleue, fit tomber d'un coup d'ongle la cendre de son cigare, et reprit :

— Quand par hasard les affaires me laissent un moment de repos, tu crois que j'en peux profiter pour mon travail?... Non pas! Il y a la famille!... Ma femme a des oncles, des tantes, vingt-trois cousines et cousins germains, presque tous mariés, et des petits-cousins et des arrière-petits-cousins, — une légion!... Ce sont tous des gens très bien : la fine fleur des pois, ce qu'il y a de mieux dans la République!... Impossible d'en lâcher aucun : il faut dîner tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et les recevoir chez nous... Tout cela est réglé comme un service public!... Si je manquais une fois, ils diraient : « Ce Blair, il est entré dans notre monde pour l'argent de sa femme; mais il ne tient pas à nous, on le voit bien!... » Tu n'imagines pas la peine que j'ai à rester un soir sans

dîner de famille, ou à donner un dîner où il reste une toute petite place pour un convive qui ne soit pas un cousin!... Il n'y a qu'en été, quand ils sont aux bains ou à la montagne, que je puis respirer!...

— Les grandes familles ont bien des avantages, dit M. Cauche. J'espère que mes enfants se tiendront entre eux comme les doigts de la main...

— La famille de ma femme n'est pas une main, gémit Jean-Philippe, c'est une pieuvre, avec tant de ventouses et de tentacules que je n'y échapperai jamais!... Elle me suce le sang, mon ami, elle me ronge la cervelle! Et ce n'est pas tout!... Il y a encore les commissions, les sous-commissions, les Œuvres — oh! des Œuvres, des Œuvres, tu n'imagines pas combien!...

— Si elles sont utiles au prochain, mon cher Jean-Philippe, il me semble qu'au lieu de t'en plaindre, tu devrais être heureux de pouvoir...

M. Blair lui coupa la parole d'un geste autoritaire :

— Utiles?... les Œuvres dont je m'occupe?... Utiles!! Il y en a quelques-unes, bien sûr, il y

en a d'excellentes, et ce n'est pas de celles-là que je me plains... Mais écoute un peu! Celle qui me prend le plus de temps en ce moment, c'est un Bazar qu'on organise pour construire une deuxième flèche à Saint-Pierre!... Pourquoi cette deuxième flèche?... Au temps de nos pères, au temps de notre enfance, il n'y en avait point, — et j'aimais mieux ça!... Tout le monde aimait mieux ca!... N'importe, quelqu'un a eu l'idée, un jour, qu'il en fallait une, et l'on s'est mis à se démener pour construire la flèche qui est là, maintenant... A peine inaugurée, il n'y a eu qu'une voix pour trouver qu'elle était de trop : même, il a été question d'organiser de nouveaux bazars pour la mettre en bas. Mais ces choses-là sont trop raisonnables pour qu'on les fasse!... Cependant, un malin d'architecte s'est avisé de soutenir que, si une flèche gâtait notre cathédrale, deux flèches l'embelliraient!... D'abord, on l'a traité de fou... Et puis il a fait des conférences, publié des brochures, écrit des articles, converti des gens bien pensants et considérables... Et le tour est joué... Et moi, moi qui trouve que c'est absurde, je fais partie du conseil de patronage et de trois sous-

comités !... On se réunit presque chaque jour, on discute, on ergote, on cherche des moyens de trouver de l'argent, on en donne... C'est épouvantable !...

— Je vois bien que chacun a ses soucis, fit pensivement M. Cauche. Les tiens sont d'une nature un peu particulière, les miens sont plus simples : par exemple, quand il faut renouveler les chaussures de trois ou quatre de mes enfants, ça n'a l'air de rien, mais je ne sais pas comment en sortir !

— Bagatelles ! s'écria Jean-Philippe. Ces choses-là s'arrangent toujours. Ce qui ne s'arrange pas, vois-tu, c'est la tyrannie de l'argent : elle vous tient depuis le matin jusqu'au soir, l'année durant, sans un jour de répit. Hélas ! hélas ! je suis le forçat de la richesse, mon brave Alexis ! Je traîne une chaîne d'or ; et l'or, vois-tu, c'est beaucoup plus lourd que le plomb !

M. Cauche, qui avait une grande puissance de compassion, commençait à plaindre tout de bon son ami :

— Moi qui te croyais si heureux ! soupira-t-il.

Jean-Philippe jeta son cigare, qui s'était éteint, en disant :

— Ces maudits havanes, si on les rallume, ils ne valent plus rien!

Il en choisit un autre dans la boîte. M. Cauche le regarda curieusement en couper le bout avec un outil spécial, en argent, puis prendre une espèce de petit goupillon imbibé d'alcool et s'en servir en guise d'allumette; et il se dit qu'un homme riche avait besoin de bien des choses pour ses aises.

— On n'est jamais heureux! reprit M. Blair avec un geste découragé.

Il se frappa le front, et poursuivit :

— J'avais quelque chose là!... Toi qui m'as connu dans ma jeunesse, tu le sais bien!... Oui, oui, j'avais des idées... *Le prophète Osée*, quel beau livre j'aurais écrit!... Je pouvais servir la bonne cause, laisser quelque chose après moi... Tu n'as jamais eu cette ambition, Alexis?

— Non. J'ai toujours cru qu'il suffit de faire sa tâche, au jour le jour, le mieux qu'on peut...

— Moi, je l'ai eue!... Et j'étais armé pour la réaliser, je le sens, j'en suis sûr!... Eh bien! non. Je me serai occupé d'argent toute ma vie, je ne laisserai que de l'argent... Et c'est celui de ma femme, encore!...

En ce moment, un petit coup fut frappé à la porte, et madame Blair apparut sur le seuil :

— Philibert est au salon, dit-elle; il vient prendre une tasse de thé; veux-tu descendre?

Jean-Philippe leva les bras au ciel en disant :

— Il faut bien!...

Sa femme sortie, il expliqua :

— Un des vingt-trois cousins, naturellement!... un des pires!... Mais c'est un homme considérable : il a été président du Consistoire... Je parie qu'il vient pour l'affaire de la flèche... Ah! mon pauvre vieux, tu te plains de ton sort...

M. Cauche protesta :

— Non, non, je ne me plains pas. Je dis seulement que j'ai un peu de peine à nouer les deux bouts.

— ... Eh bien! je voudrais te voir à ma place.

Sur ces mots, Jean-Philippe jeta son second cigare, à peine commencé, parce que madame Blair n'admettait pas qu'on fumât au salon, et qu'il ne voulait pas faire attendre le cousin Philibert.

## IV

Le lendemain, les deux amis prirent leur petit déjeuner sur la terrasse. Comme ces dames se faisaient servir dans leurs chambres, et que Laurent avait une leçon, ils restèrent en tête-à-tête. La matinée était fort belle : le Mont-Blanc, qui ne se montre pas tous les jours, apparaissait dans l'échancrure de l'allée des marronniers, comme un tableau dans un cadre. La lumière du matin était radieuse, des oiseaux chantaient dans les branches. Sur la table, il y avait du café au lait, du chocolat, des œufs à la coque, du jambon, des tartines, du miel, des fruits et diverses pâtisseries. Jean-Philippe commença par gober une prune ; puis il ouvrit un œuf, en disant :

— Ces heures-là sont les meilleures. On est reposé. On n'a pas encore de soucis. Personne ne vous dérange...

Comme il prononçait ces mots, le valet de chambre vint annoncer que le régisseur demandait à voir monsieur. Jean-Philippe fit la grimace :

— Bon ! s'écria-t-il, pas même ce moment-là !

Et il ajouta, d'un ton résigné :

— Allons ! qu'il vienne !...

Presque aussitôt, M. Cauche vit arriver un petit homme, dont la tête à favoris poivre et sel semblait montée sur un col plus dur qu'un carcan. Il portait une grande serviette noire, et salua comme un jouet articulé.

— Asseyez-vous, Monsieur Durand, dit Jean Philippe... Mon vieil ami, le pasteur Cauche, de Saint-Presle... Qu'est-ce qui vous amène de si bon matin?

— Ceux des mansardes de votre immeuble de Plainpalais, répondit immédiatement le régisseur avec un geste résolu. Vous vous rappelez que je leur avais accordé un dernier délai pour payer leurs trois termes échus ?

— Oui, oui.

— Le délai est expiré avant-hier. Au lieu de payer, l'homme est venu m'offrir un à-compte de quinze francs... Quinze francs sur quatre-vingt-dix !... Je lui ai dit que vous n'accepteriez certainement pas une offre aussi dérisoire.

— Ces gens-là sont insupportables! dit M. Blair en se tournant vers son ami, qui était tout oreilles. Voilà trois ans qu'ils sont dans la maison, et c'est toujours la même histoire. Il faut pourtant en finir une fois !

— C'est mon avis, dit M. Durand. Après tout, ces maisons ouvrières sont construites dans l'intérêt des classes pauvres. Mais l'exactitude des locataires permet seule aux propriétaires d'y trouver leur compte.

Comme il regardait du côté de M. Cauche, celui-ci crut pouvoir dire :

— Cependant, si ce sont de braves gens qui se trouvent dans l'embarras ?

M. Durand le foudroya des yeux, et dit avec sévérité :

— De braves gens ?... Les braves gens, monsieur, commencent par payer leur terme !... Ceux-ci sont de braves gens, si l'on veut, quand

ils sont en règle avec nous... Ils n'ont pas de vices, ils travaillent bien; mais ils sont beaucoup trop nombreux!... Je ne sais combien ils ont d'enfants : imaginez-vous que la mère procède par jumeaux!...

— Comme ma femme, dit ingénument M. Cauche.

— Mais dans leur position! poursuivit le régisseur. Quand on n'a pas un sou d'économie, quand on gagne à peine de quoi nourrir un enfant, on n'en a pas des douzaines, on se fait une raison!... Notez qu'il y en a toujours deux ou trois de malades. La mère est épuisée par ses couches. Et ils ont une grand'mère paralytique... Que voulez-vous faire avec des locataires pareils? Nous avons eu beaucoup de patience, la mesure est comble, j'estime qu'il faut les expulser.

Jean-Philippe, qui beurrait une tartine, murmura :

— Vous avez raison, Monsieur Durand. Mais...

— Je sais ce que vous allez me dire, Monsieur le pasteur! interrompit le régisseur avec autorité. Votre état vous oblige à certains

ménagements. C'est entendu, et j'en tiens compte dans les conseils que je me permets de vous donner... Mais !!... A côté du ministre, il y a le propriétaire !... Et le propriétaire, dans l'intérêt de sa classe, dans celui de la société. est tenu de donner les bons exemples, de défendre les principes, de maintenir son droit, de le faire respecter. Cela est absolument nécessaire, dans les temps difficiles que nous traversons... Absolument !... Je suis sûr que M. Cauche sera de mon avis.

— Pas tout à fait, dit M. Cauche.

Et il s'expliqua, en dominant sa timidité.

— Que voulez-vous, Monsieur le régisseur? Moi, je ne suis pas propriétaire !... Je n'ai jamais possédé qu'une vigne, et... je ne l'ai plus... Je ne puis donc pas très bien me représenter ce que c'est que de l'être, ni pourquoi, quand on l'est, on aurait le devoir de l'être avec dureté. Notre-Seigneur a recommandé de remettre sa dette au débiteur insolvable : je pense que c'est justement en pensant aux propriétaires qu'il a dit cela...

— Je crois être un bon chrétien, dit M. Durand ; mais les affaires sont les affaires.

Au lieu de lui répondre, M. Cauche se tourna vers son ami.

— Voyons, Jean-Philippe, demanda-t-il, combien te payent-ils par terme, ces mauvais locataires?

— Trente francs, je crois? fit M. Blair, en interrogeant des yeux le régisseur, qui confirma d'un signe de tête.

— Et ils te doivent trois termes?

— Oui, dit M. Durand, malgré leur promesse formelle de se mettre en règle.

— Cela fait donc nonante francs, dit M. Cauche.

Il regarda la table chargée de bonnes choses, le plateau d'argent, la cafetière d'argent, le sucrier d'argent, les pots à crème d'argent, les tasses de porcelaine fine ; et il dit :

— Nonante francs !... Cela représente peut-être une dizaine de petits déjeuners comme celui qui est servi là !... Vois-tu, Jean-Philippe, si tu expulsais ces pauvres gens, je crois que tout cela me resterait sur l'estomac.

M. Blair saisit la balle au bond, soulagé d'avoir un prétexte pour résister à son régisseur.

— Je ne veux pas te faire de la peine, mon brave ami, s'écria-t-il, pour une fois que j'ai ta visite !... Accordez-leur donc encore six semaines, Monsieur Durand, mais dites-leur bien que c'est la dernière qui sonne, et qu'après, nous serons implacables.

— Je l'espère ! dit le régisseur en pinçant les lèvres.

Il ajouta, en se levant :

— D'ailleurs, s'il en était autrement, je préférerais renoncer à m'occuper de votre immeuble de Plainpalais, Monsieur le ministre. Je ne puis pas gérer des maisons dont les termes restent impayés : c'est d'un trop mauvais exemple !

Et après avoir répété son salut de bonhomme en bois, il s'éloigna avec majesté.

— Tu vois ! s'écria Jean-Philippe dès qu'il se trouva seul avec son ami, tu vois ma vie !... Et quand je te dis qu'il vaut encore mieux être pauvre, tu ne veux pas m'écouter !...

— C'est que je m'imagine qu'il doit être si doux de donner quand on a ! répondit M. Cauche. Tandis que, si l'on n'a rien, c'est presque impossible !... Moi, par exemple, qu'est-ce que je

peux, pour aider les malheureux ?... Mais toi !... Ainsi, ces braves gens de Plainpalais... si tu leur portais simplement la quittance de leurs trois termes, cet après-midi ?... Avec ces pâtisseries, qui vont se perdre, pour les enfants ?... Tu leur dirais : « Je sais que vous êtes dans la peine. Le Seigneur ne m'a pas marchandé ses dons. Eh bien, voici, je veux vous aider, selon la loi de charité... » Quelle joie pour eux !... Quelle bénédiction !...

M. Blair considéra son ami avec un étonnement profond.

— Alexis, dit-il enfin, je commence à croire que tu as l'étoffe d'un saint. Or, nous vivons parmi les hommes, qui sont méchants, trompeurs, intéressés, rusés et sans foi. Si je faisais ce que tu me demandes, il me faudrait en user demain de la même manière avec mes locataires du cinquième, puis après-demain avec ceux du quatrième et ainsi de suite jusqu'au rez-de-chaussée... Dès qu'on cesse de montrer les dents, ces gens vous grugent... Je ne retirerais bientôt plus un centime de cet immeuble, qui est à ma femme comme tout le reste, comme cette argenterie, comme ce miel, comme ces

tartines et ce café au lait ! Oh ! je ne demanderais qu'à écouter mon cœur !... Tu sais que je n'en manque pas, et suis bon garçon... Mais c'est impossible, j'appartiens à mes biens, c'est-à-dire aux biens de ma femme... Je suis l'esclave de la propriété...

Et il continua longtemps sur le même ton, sans réussir à convaincre M. Cauche.

## V

Au moment où Jean-Philippe, ayant assez maudit l'argent, proposait un tour dans les bosquets, on vit arriver, sans que le valet de chambre l'eût annoncé, un homme entre deux âges, à figure grave, la barbe en pointe, le monocle à l'œil. Jean-Philippe souffla à M. Cauche :

— Le cousin Adolphe!... Un financier!... Et un tout fin!...

Puis il fit les présentations en invitant le nouvel arrivant à s'asseoir.

Celui-ci prit place après avoir soigneusement tiré son pantalon pour éviter la marque des genoux, refusa les bonnes choses qu'on lui offrait,

et commença d'une voix neutre, un peu pâteuse et traînante :

— Je viens vous apprendre une regrettable nouvelle, Blair ; mais j'ai cru qu'il fallait vous avertir sans retard, car je crains qu'elle ne vous touche en quelque mesure. Vous ne savez encore rien ?...

— Non... Qu'est-ce qu'il y a ?...

— Valmarin vient de sauter.

Jean-Philippe devint pâle comme la mort, et balbutia :

— Vous dites ?... Valmarin ?... sauter ?...

De sa même voix égale, qui n'accentuait ni un mot ni une syllabe, le cousin Adolphe détailla la catastrophe : fuite d'un caissier infidèle, — visite du coffre-fort, complètement vide, — découvert énorme, — des millions engouffrés on ne sait où, — bref, l'habituelle et lamentable histoire d'une classique déconfiture. Jean-Philippe devenait toujours plus pâle, et s'essuyait le front. A la fin, il jaillit de son siège, hors de lui, les bras en l'air, et cria, tourné vers la maison :

— Louise ! Louise ! Viens tout de suite !...

La fenêtre d'une chambre au premier étage

s'ouvrit ; madame Blair, effrayée, apparut en peignoir, avec des bigoudis.

— Louise, nous sommes ruinés !...

L'impassible cousin manifesta un léger trouble :

— Qu'est-ce que vous dites là, Blair ?... J'espère que vous n'aviez pas tout chez eux...

— Si fait, tout, ou presque ! s'écria Jean-Philippe... Et j'ai cautionné Valmarin pour ses phosphates !... Que faut-il faire, mon Dieu ! que faut-il faire ?...

Madame Blair descendait, dans son peignoir ; Blanche et Lucie apparurent à leurs fenêtres ; puis Laurent accourut, suivi de son professeur. Ce fut un concert de gémissements, où se croisaient des plaintes comme celles-ci : « Ruinés !... Est-ce possible ?... Tout à fait ? Oui, tout à fait ?... Nous n'avons plus rien !... Il faudra vendre la *Redoute !*... Je donnerai des leçons de piano !... Cousin Adolphe, vous qui êtes si fort, tirez-nous de là !... »

Les mines curieuses des domestiques se montrèrent derrière les angles de la maison, et leurs oreilles tendues happaient des secrets que nul ne songeait plus à défendre.

— Vous avez le temps de réfléchir, dit le cousin Adolphe. Les catastrophes arrivent vite ; mais leurs effets sont lents. Au reste, Blair, quelle imprudence !... Tous vos œufs dans un seul panier !...

— J'avais une telle confiance en Valmarin ! fit Jean-Philippe.

Madame Blair commença :

— Je te le disais bien, moi !... Je...

Son mari lui coupa la parole :

— Toi ?... Par exemple !... Tu croyais en lui comme en Dieu !... Et d'abord, c'était ton cousin, non le mien !...

Puis il s'efforça de se reprendre :

— Voyons !... voyons !... Du sang-froid !... Soyons calmes... Il ne sert à rien de perdre la tête !...

Et il se mit à poser pêle-mêle mille questions au cousin Adolphe, à faire des calculs de tête, à prendre des notes de sa main qui tremblait, en tâchant de se persuader que le désastre serait circonscrit :

— Pourtant, tout n'a pas disparu ?... Il restera quelque chose ?... Il y aura un actif ?... Les immeubles ?...

— Grevés d'hypothèques.

— La responsabilité des associés?... du conseil d'administration?...

— Matière à procès...

— Enfin, il faut voir, il faut voir...

— Oui, Blair, allez vous habiller, nous descendrons en ville ensemble.

M. Cauche avait suivi avec une surprise affligée les diverses phases de cette scène. « Hé quoi, songeait-il, est-ce bien le même homme qui, tout à l'heure, se plaignait du fardeau des richesses? est-ce lui qui se désespère parce qu'il en est délivré?... Hélas! c'est que, sans s'en douter, il y avait mis tout son cœur!... » Comme personne ne s'occupait de lui, il eut l'idée de partir par l'express de midi, grâce auquel il arriverait à Saint-Presle dans la soirée. Puis il songea qu'il pourrait peut-être apporter quelque réconfort à Jean-Philippe, et se décida d'attendre son retour en faisant les cent pas sous les marronniers. Naturellement, les incidents de la matinée distrayaient son esprit de la beauté du paysage : il y réfléchissait de toute sa force, et peu à peu, comme il lui arrivait souvent, ses réflexions prirent la forme d'une

prière. Ce fut une prière très fervente. Des paroles précises n'en sauraient rendre tout le sens ni le vrai caractère ; pourtant elle disait à peu près ceci :

« Je te remercie, ô mon Dieu, de ce que tu m'as fait naître et vivre dans la pauvreté. Pardonne-moi si j'ai parfois méconnu l'excellence de cet état : je sais maintenant qu'entre ces deux malheurs, posséder au delà de ses besoins ou manquer un peu du nécessaire, le premier est le pire et le plus dangereux. Tu nous as toujours donné notre pain quotidien, Seigneur, à moi et à mes bien-aimés ; à quoi sert-il d'avoir la huche garnie? Sois donc béni et prends pitié de ces nouveaux pauvres! que les écailles leur tombent des yeux! qu'ils reconnaissent que tu les as frappés pour leur bien! qu'ils se consolent de la perte de leurs trésors terrestres, et ne travaillent plus désormais que pour en amasser d'impérissables au ciel! Donne-leur cet esprit, Seigneur, si telle est ta volonté! Amen! »

## VI

Quand il eut achevé cette prière, M. Cauche se trouvait à l'endroit de la terrasse où se découvre le panorama du Mont-Blanc. Il se mit alors à l'admirer, en songeant que les magnificences de la terre sont un bien commun, dont les plus pauvres peuvent jouir et que les plus riches ne sauraient accaparer; tant et si bien que le problème de la propriété se posa devant son esprit, et qu'il conçut qu'elle n'est en dernière analyse qu'une triste invention des hommes. Comme il s'étonnait d'avoir une idée si hardie, il entendit un bruissement de pas derrière lui, et il se retourna. Et voici, Blanche, l'aînée des demoiselles Blair, était là.

— Personne ne s'occupe de vous, Mon-

sieur Cauche, lui dit-elle. Il faut excuser mes parents ; ils ne pensent qu'à leur malheur.

Il remarqua que la jeune fille n'avait pas pleuré, qu'elle ne paraissait point émue et restait parfaitement calme.

— Oh ! je comprends très bien, Mademoiselle, répondit-il. Je me demande même si je n'aurais pas mieux fait de m'en aller. Mais j'ai pensé que je pourrais peut-être rendre quelques services à votre père quand il rentrera : c'est pour cela que je suis resté.

Le beau regard limpide de la jeune fille se nuança d'une grande tristesse ; elle dit :

— Mon pauvre père aura grand besoin de sympathie et d'appui, Monsieur...

Elle ajouta, d'une voix un peu tremblante :

— Ma mère et ma sœur aussi : elles ne s'arrêtent pas de pleurer. Et même Laurent, qui est si jeune. Cette idée que nous serons pauvres les met dans la désolation.

— Et vous, Mademoiselle, elle ne vous afflige pas ?

— Non, Monsieur, au contraire.

M. Cauche la regarda avec surprise.

— Pourtant, fit-il, élevée dans l'aisance et le

bien-être, vous aurez de la peine à vous accoutumer aux privations.

La jeune fille affirma, avec force :

— Je pense que c'est la Providence qui vous a envoyé ici en ce moment, Monsieur le pasteur... pour que vous aidiez mes parents et leur disiez les choses qui leur feront du bien !... J'ai cette idée parce que je vous connais un peu... Notre père nous a souvent parlé de vous : entre autres, il nous a raconté comment vous avez arraché votre vigne pour planter des pommes de terre !... Et moi, je trouvais cela si beau, si beau, — oui, beau comme un acte d'héroïsme !

— Oh ! Mademoiselle, ne dites pas cela ! interrompit M. Cauche en rougissant. C'était tout simple, l'idée venait de ma femme, je n'y ai eu aucun mérite.

— Peut-être que personne n'a jamais aucun mérite, non plus qu'aucun tort, répondit Blanche. On ne sait jamais, comme dit un de nos professeurs, et il ne faut pas juger. Seulement, Monsieur, j'ai pris l'argent en horreur, à force d'en entendre parler. Le mot suffit à me donner des nausées. Vous n'imaginez pas combien de fois il revient dans une journée !...

A présent que nous n'en avons plus, j'espère que nous en parlerons moins !...

— Pour moi, Mademoiselle, qui n'en ai jamais possédé, je me plaisais à dire que l'avantage d'en avoir, c'est qu'on peut n'y pas penser. Je ne dirai plus cela après la conversation que j'ai eue hier avec votre père ; car il m'a confié combien il souffrait de penser sans cesse à l'argent, et de ne pouvoir faire autrement... D'autre part, je sais par mon expérience que lorsqu'on en manque, on est forcé d'y penser plus qu'on ne voudrait... Oserais-je vous dire ce que je crains ?... Vos parents en parlaient beaucoup parce qu'ils en avaient trop ; peut-être en parleront-ils tout autant désormais parce qu'ils en seront privés... A moins toutefois que le Seigneur ne les éclaire !...

La jeune fille frappa du pied sur le sol et dit :

— S'il en est ainsi, l'argent est une chose maudite !... Moi, je me sens plus heureuse et soulagée depuis que je sais que nous n'en avons plus ; et je suis sûre qu'il en sera de même pour mes parents, ma sœur et mon frère !... Je ne leur dis rien en ce moment, parce qu'ils sont incapables de rien entendre ; mais je leur dirai

tout ce que je pense, oui, tout, et j'espère que je leur donnerai du courage !...

La figure de Blanche s'était animée, ses yeux brillaient, toute sa personne, un peu fluette, un peu faible, respirait la bravoure et la générosité :

— Ah ! Mademoiselle, s'écria M. Cauche, vous serez leur force et leur soutien ! Je ne suis plus inquiet de mon vieil ami Jean-Philippe, et je vois une fois de plus que Dieu, dans sa bonté, place toujours la consolation à côté de la douleur !...

# VII

On déjeuna n'importe comment, M. Blair n'étant pas rentré. Madame Blair pleurait dans sa chambre; M. Cauche se trouva donc seul avec les trois enfants. Laurent, d'esprit mobile, ne demandait qu'à se laisser distraire; mais Lucie ne mangeait pas, et ses pleurs coulaient dans son assiette. Blanche, très calme, se mit à parler de la pluie et du beau temps, comme si la ruine ne se fût pas abattue sur la maison.

— On voit bien que tu ne comprends rien! s'écria Lucie.

Blanche regarda M. Cauche, qui lui sourit et dit doucement :

— Relisez le chapitre sixième de la *Première Épître à Timothée*, Mademoiselle : c'est là

qu'il est dit que nous n'emporterons pas nos biens avec nous, et que nous ne devons demander qu'à être nourris et vêtus.

Lucie lui jeta un regard noir, et dit sèchement :

— Moi, Monsieur, ça ne me suffit pas !

— Que Dieu vous donne la patience, Mademoiselle, répliqua M. Cauche.

Et l'on ne parla plus jusqu'à la fin du repas.

Jean-Philippe revint dans l'après-midi. Il y eut des conciliabules, des explications, des plaintes, des allées et venues, jusqu'à l'heure du repas du soir, qui réunit de nouveau la famille. La voix de M. Blair tremblait en prononçant les habituelles actions de grâces : « Sois béni, Seigneur, des biens que tu nous donnes... » — comme si des reproches et de la rancune mêlaient leur amertume à ces remerciements. Cependant, le potage était bon, le poisson frais, le rôti excellent. Après tant de fatigues, de courses, d'émotions, l'appétit commençait à revenir : les Blair s'abandonnèrent peu à peu au bien-être de la table savoureuse, de l'estomac satisfait. Puis, les deux pasteurs se retrouvèrent au fumoir, où ils avaient, la veille,

échangé tant de propos qui n'étaient plus de saison.

— Je ne pourrai plus fumer de ces cigares ! s'écria Jean-Philippe en coupant d'un coup de dents rageur le bout de son havane.

M. Cauche demanda :

— Auras-tu tant de peine à t'en consoler?...

— Oh ! s'il n'y avait que cela !... Tu penses bien que je reviendrais volontiers aux Grandsons de ma jeunesse !... Mais c'est un signe, une façon de symbole : il y a le reste, le reste, le reste !...

Il avait un accent désolé. M. Cauche voulut lui rappeler sa plainte de la veille :

— Toi qui regrettais tant...

Jean-Philippe l'interrompit sans lui laisser le loisir de souligner sa contradiction :

— Mais ce n'est pas à moi que je pense, mon cher !... C'est à ma femme, à ma pauvre femme, qui n'a plus rien... C'est à mon fils, qui aurait pu être si heureux !... à Lucie, qui a des goûts dispendieux... à Blanche surtout, tiens ! parce qu'elle est si frêle et que je l'aime tant !...

— Oh ! pour elle, ne t'inquiète pas ! s'écria M. Cauche. Elle a le cœur courageux !...

— Comment sais-tu cela?

— Nous avons causé... Tu as une brave fille, Jean-Philippe!... Elle a confiance en Dieu : et vois-tu, c'est cela qui compte!... La confiance, la confiance, voilà ce qui te manque, mon ami : et c'est le trésor qui ne trompe pas!...

Jean-Philippe, enfoui dans son meilleur fauteuil, grogna :

— Tu en parles bien à ton aise, de ce trésor-là, toi qui n'en as jamais eu d'autres!...

— Les ai-je désirés?... Non, je t'assure, en pleine bonne foi!... Rappelle-toi ce que tu me disais hier : en t'écoutant, je louais le Seigneur de ma pauvreté. Si vraiment tu es pauvre aussi, maintenant, eh bien! confie-toi en Dieu, tu ne t'apercevras seulement pas de ta misère!

— Faut-il que je te le répète? Il y a mes enfants, ma femme...

— Si tu leur disais : « J'ai confiance », au lieu de te désoler comme tu fais!... Si tu leur disais cela, simplement, avec un visage calme, crois-tu donc que tu ne les aiderais pas mieux?... Ils t'écouteraient : la confiance rend le courage... Veux-tu que je te dise tout ce que je pense, Jean-Philippe?...

L'autorité de M. Cauche croissait à chaque parole. Ce n'était plus un simple homme pauvre en redingote élimée qui parlait; c'était un ministre de Dieu, convaincu, sincère, en qui se manifeste comme un rayon de l'éternelle Vérité :

— Ce n'est pas à eux seulement que tu penses, Jean-Philippe, c'est plus encore à toi-même... Tu te dis que tu vas perdre ces aises, ces biens qui te sont chers, pour te retrouver tel qu'autrefois, avec d'autres habitudes et d'autres besoins... Tu te dis que tu n'auras plus de banquiers ni de carnet de chèques, et qu'il te faudra peut-être vendre ta campagne, tes bons meubles, tes tableaux, les livres que tu n'as pas eu le temps de lire... Et peut être te dis-tu encore que les gens vont parler de toi, et répéter à travers la ville : « Ce pasteur Blair, qui était si fier de sa richesse, voilà qu'il n'a plus que son traitement!... » Ce sont ces idées-là, surtout, qui te rendent malheureux !...

M. Blair, qui baissait la tête, protesta :

— Je t'assure que je pense aux miens plus encore, aux miens avant tout!...

— Oui, sans doute, — mais pour des raisons

analogues. Et alors?... Raisonne autrement, Jean-Philippe!... Redresse ton courage!... Aie confiance en Dieu, qui ne nous abandonne jamais quand nous l'invoquons!... Toutes ces choses qui te semblent si nécessaires, tu verras qu'on peut s'en passer, et bientôt tu n'y penseras même plus!... Tes filles auront des robes plus simples, ta femme aussi : les en aimeras-tu moins pour cela?... Ton fils devra travailler : le beau mal! le travail n'est-il pas une bénédiction?... Et si les gens voient que tu es calme et courageux, ils ne diront pas les choses que tu crains; mais ils diront : « Décidément, le pasteur Blair est un bon chrétien et un brave homme : cela se voit à la façon dont il supporte son épreuve!... »

— Et alors, au lieu de me railler, ils me plaindront! fit M. Blair avec amertume.

— C'est la voix de l'orgueil qui parle, maintenant. Ne l'écoute pas : elle ne vaut pas mieux que les autres. Mais pense à ce que je viens de te dire, et demande à Dieu de t'aider!... Oui : il donne à celui qui demande!... Il te répondra, il te dira comment il faut parler aux tiens!... Ta petite Blanche te soutiendra, tous les tiens

t'aimeront davantage. Vous serez heureux autrement, tous ensemble, dans le doux sentiment de votre union, sous la garde de Dieu !...

Il se tut. M. Blair ne répondit pas tout de suite, mais des larmes brillèrent dans ses yeux. Elles roulèrent silencieusement le long de ses joues ; il dit enfin :

— Ah ! mon bon vieil ami, que serais-je devenu si tu ne t'étais pas trouvé là !...

Et M. Cauche se réjouit de n'avoir pas pris l'express de midi, comme il avait d'abord songé à le faire.

Mais il fallut partir le lendemain. Blanche et Jean-Philippe l'accompagnèrent à la gare de Cornavin, dans l'auto conduit par Lucien, qui n'écrasa personne. Au moment du départ, M. Blair se rappela tout à coup qu'il devait rembourser les frais de route à M. Cauche. Celui-ci refusa, en disant :

— Non, non, mon ami, je crois que tu es plus pauvre que moi, à présent.

Et jamais Jean-Philippe ne put lui faire comprendre qu'au point où il en était, un louis de plus ou de moins ne représentait pas grand'chose...

## LA VOCATION D'ÉVELINE CAUCHE

---

### I

Pendant que le pasteur Cauche était à Saint-Presle, il advint que sa fille aînée, Éveline, se lia d'amitié avec une jeune Américaine, appelée Myriam Bottomby, qui se mourait de la tuberculose au Grand-Sanatorium.

Myriam avait vingt ans, comme Éveline. Elle était très jolie et très blonde, tantôt vive, tantôt alanguie, toujours gracieuse comme une alouette et toute à ses caprices qui faisaient loi. Son père, parti de rien, était devenu roi de quelque chose : une ligne de lui, dix mots avec

sa signature sur un câblogramme, il n'en fallait pas plus pour faire hausser ou baisser les Bourses du monde et créer de la richesse ou de la misère. Avec sa figure rasée, sa mâchoire anguleuse, ses yeux froids, son nez droit et son front bas, casqué de cheveux gris d'acier, il rappelait certaines de ces figures de *condottieri* qu'on voit sur des médailles du temps de la Renaissance. Ce terrible homme, âpre à la concurrence, insatiable au gain, inflexible dans la lutte, avait adoré sa femme, et adorait la fille qu'elle lui avait laissée en mourant. Aussi Myriam était-elle une enfant gâtée, très enfant, très gâtée, déjà un peu femme; elle aimait la toilette, la danse, le *base-ball*, les bijoux, les sports, les voyages, et aussi les choses de l'art et de l'esprit, les bibelots qui coûtent cher, les livres rares, les opéras qu'on applaudit dans des loges somptueuses, les tableaux d'autel, les tombeaux qu'on va chercher dans de vieilles églises lointaines, et généralement tous les plaisirs, toutes les curiosités, tous les biens du monde. Quand elle tomba malade, les médecins les plus fameux furent appelés à la soigner : ils essayèrent sur elle les remèdes les plus nou-

veaux, les sérums les plus savants, les traitements les plus coûteux; elle continua à dépérir; après quoi ils l'envoyèrent à Saint-Presle, où sa venue inquiéta le directeur du Grand-Sanatorium, qui pensa qu'elle y mourrait, et que sa mort ferait mauvais effet.

— Mais nous ne pouvons pourtant pas renvoyer les malades ! lui dit le Dr Nèche qui venait d'être appelé du Sanatorium populaire au Grand-Sanatorium.

M. Bottomby n'avait pu se résoudre à quitter sa fille, sachant qu'il ne l'avait plus avec lui que pour quelques mois ou quelques semaines. Il l'avait donc suivie, accompagné de ses secrétaires : du haut de la montagne où rôde la mort, il surveillait à la fois les progrès du mal invincible et le prodigieux échafaudage de millions dont sa seule activité maintenait l'équilibre. Il s'installa dans un appartement qui devint, comme par miracle, confortable et somptueux, et une pluie d'or s'abattit sur la contrée : il en tomba sur les hôtêls, sur les chalets, sur les mayens, sur les garçons, les portiers, les sommeliers, sur les médecins, sur les infirmiers, sur les voituriers, les facteurs, les marchands,

les malades, les pauvres et les riches. On eût dit que M. Bottomby essayait d'acheter, à force de bienfaisance, la vie de sa fille, ou peut-être, dans un inconscient esprit de justice, de compenser par ses largesses la rapacité satisfaite de ses ambitions. Mais Myriam continuait à dépérir.

Comme elle s'ennuyait, le Dr Nèche eut l'idée de lui amener Éveline, qu'il avait vu grandir et pour laquelle il nourrissait une secrète tendresse. Éveline, modeste et pauvrement vêtue, était une belle fille, blanche, svelte, saine, solide, avec des yeux couleur de violette et de magnifiques cheveux châtains, aux reflets si dorés qu'ils semblaient créer de la lumière; elle avait une de ces voix chaudes, suaves, profondes, dont le timbre, aux moindres paroles, vous saisit et vous émeut comme de la musique; toute sa personne dégageait ce charme indéfinissable qu'ont parfois les êtres privilégiés qui possèdent un don suprême, et ne s'en doutent pas. A la première rencontre, Myriam se prit pour elle d'une tendresse soudaine et violente, comme si cette petite étrangère incarnait tout ce que la vie a de bon ; elle la redemanda comme un enfant réclame un jouet préféré, et la voulut

toujours, à la façon de ces fillettes qui ne quittent pas leur poupée.

Avec l'assentiment de ses parents, Éveline se prêta volontiers à cette fantaisie, bien que le ménage souffrît de son absence. Elle était extrêmement raisonnable, ayant dès l'enfance partagé avec sa mère les soins que demandait la nichée : cette armée de petits Cauche, qui maintenant augmentait par couples de jumeaux, et qu'il fallait nourrir de peu de chose, habiller de rien, guérir sans remèdes coûteux, peigner, laver, moucher du matin au soir. Bien qu'elle n'eût jamais esquissé le moindre flirt avec personne, elle avait l'instinct de toutes les tendresses : ce qui lui permit de comprendre et de partager celle qu'elle inspirait à cette mourante. Intuitive et spontanée, elle devinait beaucoup de choses qu'elle n'avait jamais apprises. A sa manière, elle était poète, en ce sens du moins qu'elle inventait de très belles histoires pour amuser ses cadets. Surtout, elle était musicienne : sans avoir jamais pris de leçons, elle tenait l'harmonium à l'église, rendait une âme au vieux piano de sa mère, chantait d'une voix inexperte et magnifique. Elle possédait peu de musique, mais

devait à sa mémoire un répertoire assez vaste de romances, de *lieds*, d'airs d'église ou d'opéras, recueillis parfois après une seule audition. Myriam avait entendu beaucoup de cantatrices acclamées sur les premières scènes des deux mondes : aucune, assurait-elle, dont la voix l'émût autant, qui fût avec une telle abondance une source vive de mélodies ; aussi ne se lassait-elle point de demander à sa nouvelle amie :

— Chante, chante, Éveline, chante encore quelque chose, je t'en prie !...

On fit venir un superbe harmonium, un merveilleux piano, des malles de cahiers et de partitions. Éveline se mit à déchiffrer ces pages où vibre éternellement l'âme des vieux maîtres, et l'enchantement qu'elles dégagent la saisit et l'enveloppa. Elle oublia les mille petits soins qui l'avaient jusqu'alors absorbée : les chaussettes à repriser, les mouchoirs à ourler, les chemises à couper, les nez à moucher, la soupe à surveiller, et le reste. Elle négligea ses devoirs accoutumés, dont le poids retomba sur sa mère, car ses frères et ses sœurs étaient ou trop jeunes, ou trop égoïstes, ou trop habitués à compter sur elle. Personne, d'ailleurs, ne lui fit aucun

reproche : tous aimaient Myriam à travers elle, et plaignaient d'autant plus la malade qu'ils mesuraient inconsciemment le prix des biens qu'elle perdrait avec la vie.

— Va souvent chez cette pauvre jeune fille, puisque tu lui fais du bien, disait M. Cauche.

Madame Cauche ajoutait :

— On est heureux de donner un peu de soi-même à des gens si riches, mais qui ne peuvent jamais avoir les choses qu'on n'achète pas.

Et le Dr Nèche se frottait les mains, heureux de voir apprécier sa préférée par des personnes difficiles, qui devaient s'y connaître.

Myriam, cependant, jouissait de la simplicité d'Éveline comme on jouirait de l'éclat ou du parfum d'une fleur sauvage si l'on n'avait jamais vu que des plantes de serre ou d'appartement. Mais elle était un petit être raffiné, compliqué d'artifices, changeant comme les nuages, jouet de ses propres caprices : le moment vint où elle se lassa de voir son amie, qu'elle trouvait si belle, dans la même pauvre robe grise mal faite, avec des gants usés, de lourdes bottines, un chapeau garni d'un mauvais ruban fripé. Et un jour elle lui dit :

— Sais-tu comme tu es jolie, Éveline?... Tu es si modeste, que tu ne t'en doutes peut-être pas... Pourtant, tes cheveux ont des reflets de soleil comme je n'en ai jamais vus, et quand même j'en ai beaucoup, tu en as davantage. Tu es grande et svelte comme un beau lys, et ta taille serait ravissante si tu avais un autre corset. Pourquoi donc es-tu si peu coquette? pourquoi t'habilles-tu si mal?

Éveline se mit à rire, et répondit :

— Je m'habille comme je peux, n'est-ce pas déjà miracle que je sois habillée? J'ai une douzaine de frères et de sœurs, et mon père est un pauvre pasteur; il n'a jamais possédé qu'une vigne, qu'il a arrachée pour planter des pommes de terre, afin de corriger Jean Tribolet, le forgeron, qui battait sa femme quand il avait trop bu. Où voudrais-tu qu'il prît de l'argent pour me donner de jolies robes, des bottines fines, des plumes pour mon chapeau?

— Pourtant, tu aimerais en avoir, dis?

— Je n'y ai jamais pensé. Je sais qu'il y a de belles choses qui ne sont pas pour moi.

Alors, Myriam fit venir de Paris des costumes pour le matin, pour la ville, pour la prome-

nade, pour la maison, pour le dîner, pour le soir, avec un trousseau de linge si fin qu'on l'eût dit tissé par des fées, des chaussures dignes du pied de Cendrillon, des chapeaux garnis, les uns de fleurs qu'on eût dit naturelles, les autres de rubans ou de dentelles, ou d'oiseaux des tropiques dont les plumes avaient de merveilleux reflets, pareils à ceux des pierres précieuses. D'abord, Éveline refusa ces présents, en disant :

— Tu comprends que c'est beaucoup trop beau pour moi. De quoi est-ce que j'aurais l'air dans ces robes-là ? Je n'oserais jamais les porter !

Mais Myriam voulut, et l'on ne pouvait rien refuser à Myriam, parce qu'elle se mettait à pleurer et à tousser sitôt qu'on la contrariait. Et il advint que ces toilettes seyaient si bien à Éveline, qu'on l'eût prise pour une bonne cliente des couturières à la mode. Quoi qu'elle ne mît pour sortir que les plus modestes, les gens du village se demandaient l'un à l'autre :

— Est-ce que notre pasteur a tout à fait perdu la boussole, qu'il permet à sa fille de se fagoter ainsi ? Depuis que le monde est monde, on n'a jamais vu ça !...

Un soir qu'Éveline chantait, dans une robe couleur clair-de-lune comme il y en a dans les contes de fées, qui découvrait les fossettes de sa gorge et ses bras un peu gros, mais moulés comme ceux d'une statue, Myriam s'aperçut qu'elle n'avait ni colliers ni bracelets. Elle devint pensive, et, quand son amie l'eut quittée pour rentrer à la cure, elle dit à M. Bottomby :

— Papa, ne trouves-tu pas qu'Éveline serait encore bien plus jolie, avec mes bijoux?

Elle rêva un moment, sondant l'avenir de son regard attiédi, une larme au bord des cils; puis elle poussa un long soupir, et dit :

— Je veux les lui donner tous. Tu permets?...

A l'éclair de douleur qui traversa les yeux de M. Bottomby, elle comprit qu'il devinait sa pensée; alors elle s'empressa d'ajouter, pour le consoler :

— Tu m'en achèteras d'autres quand je serai guérie!...

Le lendemain, elle voulut donner à Éveline le lourd coffret d'argent massif, ciselé dans le style byzantin, avec des applications d'or et de pierreries, qui contenait une fortune en chaînes

d'or, en colliers de diamants et de perles, en boucles, en bagues, en bracelets. Sans pressentir l'énorme valeur de ce présent, la jeune fille s'en défendit de son mieux, rouge jusqu'à la racine des cheveux :

— Tu es folle, Myriam, répétait-elle, tu es folle!... Comment veux-tu que j'accepte des choses pareilles? Qu'est-ce que j'en ferais?... Que dirait ton père?...

Il fallut l'intervention de M. Bottomby, qui dit « je veux » en fronçant les sourcils; en sorte qu'Éveline, à qui ce terrible homme causait une peur insurmontable, céda, par terreur plutôt que par persuasion. Mais quand elle rentra à la cure, honteuse comme après une mauvaise action, M. Cauche déclara que cette fois c'en était trop, et que la chose était impossible. Il prit le coffret, qui valait à lui seul plus d'argent qu'il n'en avait reçu pour l'œuvre de sa vie entière, pour ses sermons, ses visites de pauvres ou de malades, sa patience, son dévouement, sa vertu; sans même l'ouvrir, il le mit sous son bras, et le rapporta dare dare à M. Bottomby :

— Je suis un pauvre pasteur, lui dit-il, et ma fille ne peut ni porter ni posséder de bijoux.

J'ai eu la faiblesse de lui permettre d'accepter des robes beaucoup trop belles, qu'elle ne porte d'ailleurs que pour faire plaisir à mademoiselle Myriam. C'est déjà trop : si elle n'était pas si sage, je craindrais qu'elle ne conçût de vains désirs et des goûts de luxe. Sans compter que cela fait jaser le village. Que dirait-on, si l'on savait qu'elle accepte un cadeau princier comme celui-là ?

M. Bottomby n'entendit que ce dernier argument, qui lui parut sans valeur, car il faisait en toutes choses ce qui lui plaisait, sans s'occuper ni du tiers ni du quart ; il répondit, en haussant les épaules :

— On dira ce qu'on voudra. Qu'est-ce que cela peut faire ?

— Cela fait beaucoup, pour un homme qui a charge d'âmes, répliqua M. Cauche. Pour que ma parole, avec l'aide de Dieu, soit efficace, il ne faut pas que mes actes, ou ceux des miens, prêtent à la critique. Aussi, cette fois, je ne céderai pas. Ne croyez pas que ce soit seulement à cause des gens : c'est pour ma fille elle-même, pour nous tous ! Il y a des choses, voyez-vous, qui sont impossibles !

— Je n'en connais pas, interrompit M. Bottomby.

— Eh bien, fit doucement M. Cauche, vous voyez qu'il y en a du moins une!

Et il s'en alla, en laissant le coffret sur la commode.

Mais quand Myriam vit qu'Éveline ne portait pas ses bijoux, elle se mit à pleurer et à tousser, et dit qu'elle allait mourir. Alors, M. Bottomby reprit le coffret, et le porta lui-même à la cure; et il dit à M. Cauche :

— Ma fille a pleuré et toussé très fort, à cause de ces bijoux. Je veux qu'elle ait tout ce qu'elle désire! Je veux qu'on fasse tout ce qu'elle demande! Je veux qu'elle n'ait aucun chagrin! C'est pourquoi il faut absolument que vous preniez cela pour miss Eveline!

M. Cauche répondit :

— Je vous ai expliqué, Monsieur, pourquoi c'est tout à fait impossible.

Il dit cela d'une voix si résolue, que pour la première fois peut-être de sa vie, l'Américain sentit qu'il se heurtait à une difficulté véritable. Alors, il changea complètement de ton, et dit :

— Dans les affaires, je dis toujours : je veux ! Et je réussis toujours. Mais là, ce n'est pas une affaire. C'est pourquoi je vous dis : « Je vous en supplie ! »

L'émotion contenue de cet homme fort était si saisissante, que M. Cauche se sentit remué jusqu'au fond du cœur. Il ouvrit la bouche pour offrir une transaction : Eveline porterait les bijoux, et les rendrait quand... Il fallait dire : « Quand Myriam sera morte ». Et il n'eut pas le courage de dire cela à ce père dont la douleur semblait prête à éclater. Il se promit seulement qu'il ferait ce qu'il n'osait pas dire, et céda en balbutiant :

— Mais ce n'est qu'une fantaisie de malade, Monsieur !... Quand votre fille voudra, la mienne lui rendra ses bijoux... C'est à cette condition que je l'autorise à... les porter...

— *All right!* conclut M. Bottomby.

Quand madame Cauche fut au courant de l'affaire, elle dit à son mari :

— Tu n'aurais pas dû céder, parce qu'il est plus facile d'accepter que de rendre. Jamais cet homme ne voudra reprendre ces bijoux; et qu'en feras-tu? Veuille le Seigneur qu'ils

n'apportent pas le malheur dans la maison!...

Bientôt, tout le village sut qu'Eveline Cauche avait reçu en présent les bijoux de la petite Américaine, et qu'on la voyait dans les salons du Sanatorium rutilante de diamants, comme une reine ou comme une actrice; et le syndic, qui haïssait M. Cauche depuis l'affaire des microbes, dit à son greffier :

— Voilà-t-il pas ce sacré bougre de pasteur qui se met à gruger nos étrangers!... Il n'y a encore que les mômiers pour savoir tondre au bon endroit!... Ecoute bien ce que je vais te dire, et tu verras voir si j'ai raison : il ne leur laissera que les yeux pour pleurer!...

— Oh! fit le greffier, il y a de la marge!... Cet Américain-là, il paraît que c'est un tout malin, et un Crésus qui ne sait pas que faire de ses bloutzes !

Et le syndic conclut :

— Ça n'en est que plus honteux, nom de nom!... Honteux pour l'Eglise, pour le pays, pour le village... Un vrai scandale, je te dis!...

## II

Myriam, qui ne quittait plus le lit, dit un jour à son père, en lui prenant les mains :

— Ecoute papa, quand je serai morte...

Elle sentit un frisson courir dans la grosse main robuste, qui se mit à trembler ; et elle s'arrêta. Puis, comme la main continuait à trembler, elle la serra du peu de forces qui lui restaient et reprit :

— Pauvre papa, il faut bien penser à cela, puisque cela peut arriver !... Enfin si je meurs... et aussi si je guéris... il faut que tu me promettes une chose : c'est qu'Eveline apprendra à chanter avec les meilleurs professeurs, et qu'elle deviendra une grande cantatrice, et que tu lui donneras tout l'argent qu'il faudra pour ça !...

M. Bottomby promit tout ce qu'elle voulut. Elle le remercia, réfléchit un moment, et dit encore :

— Mais, papa, cette pauvre Eveline a un vilain papa tout noir, qui est très sévère... Oh! tous les papas ne sont pas bons comme toi!... Peut-être qu'il ne voudra pas qu'elle devienne une grande cantatrice, avec ses idées... Alors tu le forceras à vouloir, dis?...

M. Bottomby promit encore.

Quelques heures plus tard, Myriam eut une crise d'étouffement, puis une syncope; et elle mourut le lendemain, dans les bras d'Eveline.

Son père ne quitta pas tout de suite Saint-Presle : dans ces lieux où il avait tant souffert, quelque chose subsistait de celle qui n'était plus rien, plus qu'un fantôme au fond de sa mémoire, plus qu'un peu de chair décomposée sous la terre inerte. Et des flots d'or coulèrent sur les fleuristes, les horticulteurs, les jardiniers chargés d'amonceler sur le tertre les plantes rares que la pluie et le temps faneraient peu à peu, en attendant le somptueux monument commandé à un sculpteur illustre. Et les gens disaient :

— Dommage pour le pasteur que la petite soit morte sitôt! Il n'aura pas eu le temps d'en tirer tout ce que ça semblait promettre!...

Cependant, Eveline avait repris sa robe grise, son chapeau aux rubans fripés, et comme l'hiver approchait, le manteau qu'elle portait depuis trois ans; et les bijoux ne sortaient plus du coffret. Qu'en ferait-on? Comme l'avait prévu madame Cauche, il était bien difficile de les rendre à M. Bottomby, qui ne consentirait jamais à démentir sa petite morte. On agita l'idée de les donner au Sanatorium populaire, qui les vendrait au profit des pauvres. Mais Eveline résista :

— Il n'y a rien qui presse, disait-elle... Attendons au moins que M. Bottomby soit parti... Tant qu'il est là, ne faisons rien qui puisse ajouter à sa peine...

En elle-même, elle se demandait : « Est-ce que j'ai bien le droit de me défaire de ces bijoux? Myriam ne me les a-t-elle pas laissés en souvenir?... » Mais elle n'aurait pas osé dire cela à ses parents, et biaisait ainsi parce qu'en réalité elle s'était attachée à ces belles choses, qui lui avaient découvert sa propre beauté. Secrète-

ment, elle pensait encore : « Il y a pourtant d'heureuses femmes pour qui rien de tout cela ne serait de trop !... » Une voix insidieuse lui suggérait : « Toi aussi, si tu voulais, avec ta voix — cette voix que le bon Dieu t'a donnée et que tu négliges comme un trésor inutile, — tu pourrais être une de ces femmes-là !... » Alors le poids du ménage, où elle avait repris son rôle, pesait plus lourd sur ses épaules, la misère de la maison l'offusquait. Elle trouvait ses frères mal élevés, ses sœurs nigaudes, sa mère exigeante, son père injuste. Elle qui, jadis, portait allègrement sa destinée, comme un joyeux grimpeur porte un sac léger, elle se tourmentait l'esprit de questions inutiles : « Pourquoi est-ce moi qui suis l'aînée?... Pourquoi, parce que je suis l'aînée, faut-il que je fasse tout?... De quel droit m'empêcherait-on, si j'ai un talent, d'en profiter?... et de garder ces bijoux, si cela me plaît?... » Comme elle ne trouvait aucune réponse satisfaisante à ces questions et à d'autres semblables, elle grondait ses frères, houspillait ses sœurs, répondait mal à ses parents. Et madame Cauche disait à son mari :

— Ne trouves-tu pas qu'Eveline a bien changé, depuis qu'on lui a donné ces bijoux et ces toilettes ?

Mais M. Cauche, qui ne croyait pas au mal, répondait :

— C'est qu'elle a du chagrin d'avoir perdu son amie : il faut être patient avec elle, et nous la retrouverons telle qu'autrefois...

Un jour, M. Bottomby vint la demander. Elle le reçut dans la salle à manger, — la seule pièce de la cure, avec le cabinet paternel, qui ne fût pas changée en dortoir — après l'avoir fait attendre un moment, pour revêtir à la hâte la plus simple des robes données par Myriam. On entendait pleurer deux ou trois enfants dans la cuisine ; et elle avait honte des chaises cannées, du buffet en noyer où traînaient les restes d'un plat de choux, qui sentaient fort, de la longue table de sapin constellée de taches d'encre et de graisse. Mais M. Bottomby ne voyait rien de tout cela. S'étant assis sans précaution sur une des chaises qui n'était pas très solide et qui craqua, il se mit à raconter, en quelques phrases précises, sa conversation avec Myriam, sa dernière promesse à sa fille, sa

volonté bien arrêtée de la tenir. Et il conclut :

— Tout est arrangé. J'ai déposé à la banque Patterson and C°, avenue de l'Opéra, Paris, une somme de cent mille dollars à votre nom. Les intérêts payeront vos études, et votre dame de compagnie. La somme vous appartiendra après vos premiers débuts. Voilà ce que je fais pour exaucer le vœu de ma fille.

Ainsi, le souhait d'Eveline — un souhait qu'elle aurait à peine osé formuler ! — se réalisait comme au signe d'une baguette enchantée. Elle eut une grande émotion et versa quelques larmes ; soit qu'elle s'attendrît sur la bonté de Myriam, ou qu'elle pensât à sa pauvre mère, ou à elle-même et au changement soudain de sa destinée. Puis elle se demanda ce qu'il fallait répondre pour être très correcte, et finit par balbutier qu'elle allait chercher ses parents. M. Bottomby songea qu'une jeune fille américaine aurait pris elle-même sa décision, sans consulter personne ; et il se rappela les paroles et la voix de Myriam, quand elle lui avait dit : « Eveline a un vilain papa tout noir, qui est très sévère... »

Madame Cauche étant sortie pour des em-

plettes, Eveline ne ramena que son père, qu'elle avait trouvé en train de préparer son sermon du dimanche, sur la parabole du mauvais riche. M. Bottomby remarqua qu'en effet, il semblait tout noir dans sa longue redingote élimée, avec son pantalon déformé, qui s'effiloquait sur de gros souliers, son visage émacié, ses yeux caves, sa barbe de broussaille, et il pensa que l'affaire n'irait pas sans difficultés.

Cependant M. Cauche, que sa fille n'avait pas mis au courant, crut devoir ouvrir l'entretien par de bonnes paroles, comme il en tenait en réserve pour des cas semblables : il ne faut pas se laisser abattre par la douleur... ; les voies de Dieu ne sont pas les nôtres... ; quand Il nous frappe, nous pouvons être sûrs que c'est pour notre bien et pour...

M. Bottomby, qui l'écoutait d'une oreille distraite, lui coupa la parole en disant :

— Ce n'est pas pour cela que je suis venu vous voir.

Et, la figure subitement fermée comme s'il se préparait à une conversation d'affaires, le ton sec et autoritaire, il répéta, en les abrégeant, les explications qu'il venait de donner à Eveline.

M. Cauche l'écouta, les mains sur ses genoux, en roulant des yeux stupéfaits ; puis il battit des paupières, et dit lentement, avec beaucoup de douceur :

— Je suis bien touché de vos bontés pour ma fille, Monsieur, bien heureux qu'elle ait mérité votre bienveillance. Mais votre projet, si généreux, ne saurait lui convenir...

Il toussa, comme dans un sermon, avant un passage important, et, de sa voix égale, expliqua que sa femme et lui souhaitaient pour leur fille aînée, comme pour leurs autres enfants, une vie modeste, utile, honnête, chrétienne ; que jamais ils ne la livreraient aux tentations de l'art et du théâtre ; que, sans condamner absolument les femmes qui suivent une telle carrière, parce que c'est à Dieu seul qu'il appartient de juger, et parce qu'on peut être honnête dans tous les états, ils n'estimaient pas qu'elle pût convenir à leur fille ; qu'ils étaient responsables d'elle, et n'abdiqueraient point leur droit à la diriger dans les voies du Seigneur ; et ainsi de suite.

M. Bottomby répondit :

— J'ai promis à ma fille : il faut !

Avec une tranquille obstination, M. Cauche reprit l'un après l'autre ses arguments, les développa, les allongea comme quand il prêchait, en trouva d'autres : Le vrai bonheur n'est pas dans le bruit, l'agitation, le succès... ; Eveline, élevée modestement et simplement, n'avait pas d'ambitions mondaines... ; elle continuerait à aider sa mère jusqu'au jour où, Dieu voulant, elle trouverait un bon et honnête mari... ; elle entrerait alors dans une vie nouvelle, avec la satisfaction d'avoir rempli tous ses devoirs, et prête aux charges nouvelles qu'elle assumerait...

A ce point de son discours, M. Cauche se dit tout à coup qu'une occasion, peut-être unique, s'offrait pour traiter la question des bijoux qui l'empêchait de dormir, et il commença :

— Ma fille est bien récompensée, monsieur, du peu qu'elle a fait pour sa pauvre jeune amie, par la bonté que vous lui témoignez et par le sentiment qu'elle a d'y avoir mis tout son cœur. De notre côté, sa mère et moi, nous l'avons vue avec satisfaction accepter ce devoir imprévu, le remplir de son mieux, suivant ainsi la voie que le Seigneur lui montrait. Mais...

M. Bottomby l'interrompit d'un geste si brusque, qu'il s'arrêta net, et demeura bouche bée, comme s'il avait oublié tout à coup ce qui lui restait à dire. Puis, l'Américain prit dans sa main sa large mâchoire, et réfléchit pendant deux bonnes minutes : une de plus au moins que dans ses plus grosses affaires. Enfin, son visage s'éclaira, comme s'il trouvait la solution du problème ; et il dit :

— Vous avez beaucoup d'enfants, Monsieur le Pasteur. Moi, plus ! Eh bien, voilà : vous me cédez votre fille, je l'adopte, c'est moi qui suis responsable. Je l'emmène. Elle aura toute ma fortune !

Telle fut la stupéfaction de M. Cauche, qu'il ne trouva d'abord rien à répondre. M. Bottomby s'empressa d'interpréter ce silence comme une adhésion, et dit :

— Entendu, n'est-ce pas ?... *all right !...*

M. Cauche secoua la tête, en expliquant :

— Non, non, monsieur, vous ne m'avez pas compris !... On ne peut pas se décharger ainsi de sa responsabilité, ni céder à autrui les enfants que Dieu nous a confiés. C'est pourquoi je garderai ma fille comme vous garderez votre fortune.

M. Bottomby fronça les sourcils, frappa un grand coup de poing sur la table, et s'écria :

— Mais puisque j'ai promis !...

— On ne peut s'engager que pour ce qu'on possède, répliqua M. Cauche.

— J'ai toujours fait ce que j'ai voulu, Monsieur !

— Il s'agit ici de la volonté du Seigneur, elle est plus forte que la vôtre.

La tranquille vigueur de cette résistance commençait à inquiéter M. Bottomby. Il jeta un regard sur Éveline, qui assistait muette à cet entretien où se jouait sa destinée, et il vit qu'elle était toute pâle, avec des yeux brillants. Manieur d'ambitions et de convoitises, il savait lire dans les cœurs : il devina que ses paroles faisaient surgir en celui-là la source des infinis désirs, et que la jeune fille lui appartenait, et il dit :

— Miss Éveline a son mot à dire dans l'affaire, je suppose !

— Ma fille m'obéira, monsieur, affirma M. Cauche. Une fille accepte les volontés de ses parents. N'est-ce pas, Éveline ?

Éveline baissa la tête, et, fuyant le regard de son père, murmura :

— Il faudrait réfléchir !...

Surpris de cette hésitation, M. Cauche affirma :

— Il n'y a pas à réfléchir. Le cas est tout simple. Il faut dire non.

Éveline le regarda tristement, puis elle regarda M. Bottomby, en disant :

— Je voudrais causer de tout cela à tête reposée avec mes parents, Monsieur... Oh ! je vous suis très reconnaissante, et aussi à cette pauvre chère Myriam !... Voulez-vous me donner jusqu'à demain pour réfléchir ?

— Oui, oui, jusqu'à demain, répondit l'Américain en tirant sa montre. Même heure, trois heures et demie... Je reviendrai...

Et il s'en alla, sans écouter M. Cauche, qui lui disait :

— Il n'est pas nécessaire d'attendre à demain, Monsieur, la chose est trop simple... Éveline sera de mon avis, j'en réponds !...

## III

M. Cauche était persuadé qu'une fois le tentateur parti, peu de paroles suffiraient à persuader Éveline. Mais elle ne voulut pas continuer la conversation, et s'éclipsa en disant seulement :

— Plus tard, papa, je t'en prie !...

D'abord, elle s'enferma dans la chambre qu'elle partageait avec ses deux sœurs, Esther et Juliette ; et c'était un de ses tourments, de n'avoir jamais eu un coin à elle, pour être seule. Esther et Juliette étaient à l'école. Elles en revinrent à quatre heures, l'esprit rempli de petites historiettes toutes fraîches qu'elles voulaient conter à leur aînée. Mais au lieu de les

écouter avec sa complaisance habituelle, Éveline leur dit de se taire, et comme elles continuaient, s'en alla.

Elle jeta sur sa tête un fichu de laine blanche, qui venait de Myriam comme la toilette, et se dirigea vers la forêt. Élégante et gracieuse, elle semblait une de ces jolies étrangères qui viennent s'installer à Saint-Presle auprès d'une sœur malade ou d'une mère mourante, et dont l'ardeur de vivre contraste avec tant d'images de maladie et de mort. Quand elle passa sous les fenêtres du Grand-Sanatorium, deux jeunes gens, étendus dans la galerie, se soulevèrent de leurs chaises longues, braquèrent sur elle leurs lorgnettes, et la suivirent des yeux jusqu'au tournant du chemin. Plus loin, elle croisa un groupe de touristes, qui revenaient d'une course d'automne ; ils se retournèrent pour la regarder, et elle entendit cette exclamation :

— Jolie fille !...

Plus loin encore, elle rencontra le syndic, qui redescendait d'un pâturage communal, dont les chalets exigeaient quelques réparations. Lui aussi, se retourna pour la regarder, mais avec une grimace qui exprimait plus de blâme et de

malveillance que d'admiration. Puis ce fut le Dr Nèche qui l'arrêta :

— Bonjour, Mademoiselle Éveline. Vous allez bien ?

— Pas mal, Monsieur Nèche, je vous remercie.

Depuis quand l'appelait-il « mademoiselle » ? Était-ce la jolie robe qui lui en imposait ?

— Vous vous en allez en promenade, comme cela, toute seule ?

Il se balançait sur ses pieds, gauchement, comme un ours, et il avait visiblement envie de poursuivre l'entretien. Elle eut peur qu'il ne lui offrît de l'accompagner, ou ne profitât de l'occasion pour lui dire des choses qu'elle soupçonnait depuis quelque temps et ne désirait pas d'entendre ; et elle coupa court, en expliquant qu'elle marchait vite pour chasser un petit mal de tête. Alors, il poussa un soupir, et dit :

— Allons, au revoir, Mademoiselle Éveline.

Et il se retourna pour lui crier :

— Si cela ne passe pas, prenez donc un cachet de phénacétine ! J'en ai justement dans ma poche : en voulez-vous ?

— Non, non merci, cela passera tout seul !

Elle songea : « C'est un brave homme, un

peu rude, mais qui a toujours été bon pour moi... Je n'aurais qu'un signe à faire! On ne se trompe pas sur ces choses-là!... Mon pauvre docteur, vous en trouverez une autre!...

Et elle entra dans la forêt.

L'idée d'affliger, par son départ, ses parents qu'elle aimait bien, et les cadets qui comptaient sur elle, attrista un instant le beau décor grave et tranquille, les vieux sapins sombres chargés de lichen, les mélèzes aux tons plus clairs, les hêtres dont les feuillages commençaient à roussir. Quel chagrin pour les siens, que de la voir courir allègrement vers un avenir qu'ils ne pouvaient comprendre! Mais qu'y faire? Chacun suit sa voie : moins étroits, ils l'auraient approuvée. Quels mauvais arguments invoquaient-ils contre son bonheur? Toutes les belles choses viennent de Dieu : l'art n'est-il pas une des plus belles qui soient? Vivre pour l'art, être une source de joie et d'harmonie pour les milliers d'êtres muets que le chant exalte et réjouit — peut-on concevoir une plus belle destinée?... A peine, hier, aurait-elle osé la rêver, et voici qu'elle n'avait qu'un mot à dire pour l'atteindre!...

En suivant le sentier qui s'enfonçait dans la forêt, Éveline admira le mystérieux enchaînement des choses qui prépare l'avenir à l'encontre de nos prévisions : si le Dr Nèche n'avait pas eu pour elle un peu trop d'admiration, il n'aurait pas eu l'idée de la conduire auprès de Myriam ; si elle n'avait pas rencontré cette bonne petite Myriam, elle aurait indéfiniment continué son rôle de Cendrillon, ou peut-être aurait-elle épousé le docteur, avec qui c'eût été la même chose, ou presque, à la misère en moins. Non, non, décidément, laver, peigner, torcher des enfants et peiner dans le ménage, ce n'était pas son affaire ! Elle était faite pour une autre vie, large, belle, exubérante et gaie, pour cueillir des bravos, de l'or, des fleurs, pour être célèbre comme ces reines du chant dont Myriam lui avait raconté l'histoire, pour être heureuse, pour être aimée autrement que par ce bon Dr Nèche, qui devait approcher de la quarantaine. Et comme elle était seule dans la forêt, elle se mit à chanter, lançant aux échos des mots et des sons qui sortaient directement de son cœur, et célébraient la beauté des choses, la splendeur de la vie, la fraîcheur

divine de l'air, l'espoir vague et troublant des suprêmes allégresses. C'est ainsi que sa décision fut prise.

Elle en rayonnait quand elle revint à la cure, tard dans la soirée, ayant oublié l'heure du maigre souper. Les petits étaient couchés, les plus grands apprenaient leurs leçons. Son père et sa mère l'attendaient dans la salle à manger, devant quelques restes qu'ils avaient eu peine à lui garder, car les plats étaient toujours trop courts, et les enfants demandaient : « Encore ! » tant qu'il restait une pomme de terre ou un macaroni. Madame Cauche se joignit à son mari, pour prêcher et supplier, en reprenant les mêmes arguments, qui revenaient avec de légers changements dans la façon de les présenter : le bon exemple à donner... les devoirs à remplir... l'obéissance... les avantages d'une vie modeste et simple, etc., etc. — Éveline écouta longtemps sans répondre, le front barré d'une ride obstinée qui ne présageait rien de bon. Puis, comme sa mère répétait des choses déjà dites, elle s'écria :

— Ma pauvre maman, il ne faut pas m'en vouloir, mais je ne voudrais pas vivre comme

toi!... Le devoir, les exemples, oui, oui, c'est magnifique!... Est-ce ma faute, si je n'ai pas le courage de vivre pour cela?... si j'ai une belle voix?... si j'aime tout ce qui m'attend, tout ce qui m'appelle?...

Elle la regarda un peu tristement, puis regarda son père, et dit encore :

— Je sens que c'est ma voie; demain je dirai oui à M. Bottomby!

D'autres arguments se présentèrent à l'esprit de M. Cauche : il parla plus fort, il invoqua la volonté paternelle, il déclara qu'il ne donnerait jamais son consentement, pas plus que s'il s'agissait d'un mariage avec un malhonnête homme. Éveline répondit :

— Eh bien! oui, mon pauvre papa, je désobéirai!... Oh! cela me fait beaucoup de peine, je t'assure, parce que je t'aime tant, et j'aime tant maman!... Mais je ne peux pas faire autrement!...

— Ah! malheureuse! fit M. Cauche en se couvrant le visage de ses mains.

Alors Éveline, ayant peur de s'attendrir, s'enfuit de la chambre.

M. et Madame Cauche restèrent en face l'un

de l'autre, mal éclairés par la vieille lampe, qui sentait presque toujours mauvais. M. Cauche répéta plusieurs fois :

— Ah ! Seigneur ! Seigneur !...

Puis il se leva, et se promena avec agitation dans la chambre en disant :

— Est-ce possible qu'un malheur pareil tombe sur nous?... Notre fille chanteuse !... Notre Éveline !... Qu'avons-nous donc fait pour mériter un pareil châtiment ?...

Madame Cauche, immobile, le suivait des yeux, et désapprouvait cette agitation : car rien ne pouvait ébranler sa confiance, et son âme était à l'épreuve de toutes les douleurs. Puis elle croisa les mains sur sa poitrine, et dit seulement :

— Que la volonté de Dieu soit faite en toutes choses !... Amen !...

... Cependant, quand on sut dans le village qu'Éveline était partie pour Paris avec une grande malle pleine des toilettes et des bijoux qu'elle tenait de Myriam, on raconta que M. Bottomby l'avait enlevée, sous prétexte de lui apprendre à chanter. Et le syndic dit à son greffier :

— Je savais bien, moi, que notre pasteur est un vilain monsieur !... Car c'est lui qui a manigancé toute cette affaire !... Aussi, je vais écrire au Conseil d'État pour qu'on nous en débarrasse... Et ce ne sera pas trop tôt !

## LE BRAS SÉCULIER

---

### I

Après le départ d'Éveline, les lettres anonymes contre le pasteur Cauche se mirent à pleuvoir dru comme grêle au Département de l'Instruction publique et des Cultes. Les unes portaient le timbre de Saint-Presle ; la plupart, plus prudentes, celui de l'ambulant. L'écriture en était contrefaite, ou bien les phrases étaient formées de mots découpés dans des journaux. Et ces lettres l'accusaient, entre autres, d'avoir exploité une jeune malade du Grand-Sanatorium en lui soutirant de l'argent et des bijoux

par des procédés frauduleux, d'avoir vendu sa fille à un riche Américain, de laisser ses enfants dans la misère, de semer la discorde dans les familles, enfin d'être un objet de scandale pour sa paroisse et pour toute la contrée.

Le Département de l'Instruction publique et des Cultes avait alors à sa tête un ancien pasteur, nommé Jean-Louis Testard. C'était un gaillard intelligent, trop habile pour s'attarder dans le saint ministère. Ayant fait un mariage avantageux peu de temps après sa consécration, il lança aux orties sa robe et son rabat pour s'occuper d'abord d'affaires, puis de politique. Comme il possédait un beau don de parole et du tempérament, il parvint très vite aux honneurs et au pouvoir. Bon garçon, du reste, et brave homme au fond, il s'y maintenait depuis plusieurs années sans trop perdre de sa popularité. Courtaud, trapu, barbu, haut en couleur, avec de grands pieds gibbeux, de grandes mains qu'il enfonçait volontiers dans les poches de son pardessus, une démarche pesante et balancée, il éveillait plutôt l'idée d'un paysan qui va à ses affaires que d'un chef qui dirige celles du pays. Il n'en était pas moins de ces

gens dont on dit qu'ils savent ce qu'ils veulent, et qu'ils ont « du poil ».

On n'attacha pas d'abord, en haut lieu, plus d'importance que de raison à ces dénonciations qui vinrent grossir le dossier de M. Cauche, déjà bien garni depuis l'histoire de sa vigne. Toutefois, comme elles affluaient plus que jamais, Jean-Louis Testard disait de temps en temps à son secrétaire :

— Décidément, ce Cauche doit être un tout terrible : il faudra pourtant voir un jour ce qu'il y a de vrai là-dedans !...

Le secrétaire approuvait son patron, en répétant comme un écho :

— Oui, il faudra voir !

Puis, comme ils n'aimaient ni l'un ni l'autre les affaires, ils s'empressaient d'oublier celle-là dès qu'ils avaient remis le dossier dans son carton.

Les choses auraient pu durer longtemps ainsi, sans les hasards du tir cantonal qui, cette année-là, eut lieu à Vevey. Dans la cantine décorée de drapeaux, de branches de sapin et de roses en papier, Jean-Louis Testard venait de porter, d'une voix vibrante, le toast à la patrie, de boire un bon coup de Villeneuve

dans la coupe de la tribune, et de serrer, en regagnant sa place, une foule de mains qui se tendaient vers la sienne. On l'acclamait avec frénésie, pendant que la musique jouait le *Cantique suisse*. Quand l'enthousiasme se fut un peu calmé, le syndic de Saint-Presle vint à son tour le féliciter. Alors Jean-Louis Testard, pour bien montrer qu'il avait l'œil ouvert sur tout le canton, lui demanda :

— Ah ! ça, voyons voir, Monsieur le syndic, il paraît que vous avez un drôle de pasteur, par là-haut ?

Le syndic saisit la balle au bond, et répondit en roulant des yeux désolés :

— Ah ! Monsieur le Conseiller d'État, si vous saviez !... Pour sûr que je n'aime pas à médire du monde ; mais, parole d'honneur, c'est encore pire que tout ce que vous pouvez imaginer !... On nous avait bien avertis quand nous l'avons nommé : il avait déjà sur les bras une sale histoire de vigne et de je ne sais quoi ; eh bien ! ce n'était rien en comparaison du grabuge qu'il fait par chez nous !...

— Diable ! fit Testard, ennuyé d'avoir levé ce lièvre. J'ai bien reçu deux ou trois lettres

anonymes. Mais, dame ! vous comprenez, si on faisait attention aux lettres anonymes, on n'en sortirait pas !...

— C'est sûr, approuva le syndic, qui ne laissait pas d'en avoir une douzaine sur la conscience. Ceux qui écrivent des lettres anonymes, eh bien ! c'est des trouillards qui n'osent pas regarder les gens en face !

Il poussa un long soupir, et ajouta, en branlant la tête avec componction :

— Pourtant, quand ce qu'il y a dedans, c'est la vérité !...

Et il se mit à raconter toute l'histoire du pasteur Cauche, telle qu'elle s'était combinée dans sa tête : un fanatique, qui mettait en fuite les fidèles par des idées comme personne n'en a plus ; un hypocrite, qui cachait ses mauvais instincts sous un faux-semblant de piété ; un toqué, qui avait jeté la suspicion sur le Sanatorium, fortune du village, et qui voulait le faire démolir comme il avait fait arracher sa vigne à Crépins ; un mauvais père, puisqu'une de ses filles, par sa faute, courait maintenant la pretantaine en chantant dans les théâtres, avec un vieil Américain !

— C'était une brave fille, Monsieur le Conseiller d'État, qui n'aurait pas mieux demandé que de rester honnête à Saint-Presle, tant et si bien que le Dr Nèche aurait peut-être fini par la marier... Mais c'est ce Cauche qui l'a forcée à s'en aller!... Car c'est un homme qui ne pense à rien qu'à l'argent!... Tant qu'à sa femme, n'en parlons pas!... Une désordre à faire honte à toute la paroisse!... Et puis fière, avec ça, comme si elle sortait de la cuisse à Jupiter!... Pouvez-vous croire que chaque année il lui faut ses deux jumeaux?... Tout ça pousse comme des petits chats, nourri à la diable, nippé Dieu sait comme!... C'est plus dépenaillé que des mendiants!... C'est affamé comme des loups en décembre, et ça maraude partout comme des grives dans les vignes!... Que voulez-vous que pensent ces étrangers qui viennent par chez nous, quand ils demandent ce que c'est que ces déguenillés, et qu'on est forcé de leur répondre : « C'est la marmaille au pasteur!... » Même qu'il y en a un qui m'a dit un jour : « Si tous vos pasteurs ressemblent à celui-là, n'y a pas, vous êtes un joli canton!... » Alors vous comprenez, Monsieur le Conseiller

d'État, quand on est le syndic de la commune et qu'on entend ces choses-là, ce n'est pas pour dire, mais on n'est pas fier!...

Ainsi parla le syndic, avec un air si franc que le plus malin s'y serait laissé prendre. Cependant, Jean-Louis Testard fronçait les sourcils, et prenait cet air courroucé qui, les jours de discussion, faisait trembler tout le Grand-Conseil.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas fait savoir tout cela plus tôt, Monsieur le syndic?... Et le préfet?... Qu'est-ce qu'il fait donc quand il monte là-haut?

Le syndic, épouvanté, balbutia qu'on n'aime pas à se faire les délateurs du prochain, qu'il avait d'ailleurs longtemps espéré que le pasteur s'amenderait, et patati et patata. Testard conclut :

— C'est bon!... Votre pasteur aura de mes nouvelles!...

Et sitôt rentré à Lausanne, en homme qui n'aime pas à remettre au lendemain les affaires ennuyeuses, il convoqua le pasteur Cauche à son Département, en fixant le jour et l'heure, pour fournir des explications sur sa conduite.

## II

L'arrivée de la grande enveloppe jaune, au timbre officiel, ne passa pas inaperçue à Saint-Presle où le facteur, averti par le syndic, la guettait : et le bruit se répandit aussitôt que le pasteur allait être pour le moins révoqué, si des mesures plus graves n'étaient pas prises contre lui. Les radicaux dirent :

— Enfin !... ça n'est pas trop tôt !

Et les conservateurs :

— Avec un autre gouvernement, il y a longtemps que ça serait fait.

Tant il est vrai que les partis adverses sont toujours prêts à se réconcilier pour commettre une injustice. Cependant, le greffier dit à sa femme :

— Et pourtant, c'est un brave homme, qui n'a jamais voulu que le bien. Seulement voilà : notre syndic a le bras long, il ne faut pas lui marcher sur ses cors !

Puis il se hâta d'ajouter, en pinçant la bouche :

— Surtout, garde ça pour toi !... Ce n'est pas moi qui mettrai la main entre l'arbre et l'écorce !

Seul, le Dr Nèche essaya de défendre le pasteur. Mais il passait de plus en plus pour un original, toujours prêt à prendre le contre-pied de l'opinion commune, et personne ne l'écouta.

A la cure, la lettre officielle produisait l'effet qu'on peut supposer. Ni M. Cauche, ni sa femme n'ignoraient la haine qui les enveloppait. Sans connaître dans le détail les calomnies qu'elle ourdissait contre eux, ils en savaient pourtant quelque chose; et s'ils en souffraient cruellement, ils les supportaient avec résignation, comme une épreuve qu'il plaisait à Dieu d'ajouter à leurs soucis, sans que leur foi s'en laissât ébranler. Quand madame Cauche vit qu'un pli douloureux s'ajoutait aux rides qui

labouraient déjà le visage de son mari, elle lui dit paisiblement :

— A quoi bon te tourmenter de la sorte, Alexis ? Tu as toujours agi au mieux de ta conscience, sans mauvais calcul : tu n'as donc aucun reproche à te faire. Pourquoi te tourmenter ? Tu sais bien que pas un cheveu ne tombe de notre tête si ce n'est la volonté de Dieu.

M. Cauche ne possédait plus qu'un petit nombre de cheveux, et la méfiance qu'il avait des hommes balançait fâcheusement la confiance qu'il avait en Dieu. C'est pourquoi il répondit en soupirant :

— Hélas ! si je me tourmente, c'est parce que l'expérience de la vie m'a montré combien les jugements du prochain sont parfois injustes et faux ! Je ne me permettrai pas, certes, de mettre en doute l'impartialité de M. le chef du Département de l'Instruction publique et des Cultes ; mais je ne puis m'empêcher de craindre qu'il n'ait été impressionné par des commérages de personnes mal intentionnées et qui cherchent à me nuire.

— Tu lui parleras en toute vérité, mon ami : Dieu voulant, il te rendra justice.

M. Cauche secoua dubitativement sa tête affligée, et répliqua :

— J'ignore en partie de quoi l'on m'accuse : comment donc m'y prendrais-je pour me défendre ? Sans compter qu'il est toujours difficile de plaider sa propre cause, car les gens sont enclins à croire que celui qui se défend a toujours tort. D'autant plus que certaines apparences sont contre moi : ainsi ce départ d'Éveline, qui nous a coûté tant de larmes, ces bijoux qu'elle avait acceptés, ces toilettes que nous lui avons permis de porter... Comment expliquer cela?...

Madame Cauche leva les yeux au plafond et dit :

— N'importe ! En cela comme en toute chose, Alexis, tu as fait pour le mieux. Sois sûr que Dieu te soutiendra, c'est une grande force que de se confier pleinement en Lui !

M. Cauche répéta :

— Oui, sans doute, c'est une grande force...

Une fois de plus, la pieuse sérénité de sa femme lui apportait l'habituel réconfort. Jamais il n'en avait eu plus grand besoin : la vie lui devenait plus lourde d'année en année; il lui

semblait que le bien qu'il avait voulu faire se retournait contre lui-même et contre les siens, et remplissait sa bouche d'amertume. Aux approches de la vieillesse, il se demandait s'il parviendrait jamais à ce repos qui récompense les hommes dont l'œuvre a été bénie. Aussi murmura-t-il, la tête basse et les yeux remplis d'angoisse :

— Il y a des moments où ma tâche me paraît si lourde !

Et madame Cauche lui dit doucement :

— Il faut pourtant la remplir jusqu'au bout, sans défaillance ! Tu te défendras, et Dieu confondra tes ennemis.

Cependant les enfants faisaient le coup de poing dans le village, avec leurs camarades qui les criblaient de sarcasmes ; et les bonnes gens, attirés par les cris, sortaient devant leur porte et se disaient les uns aux autres :

— Voilà encore la marmaille au pasteur qui fait des siennes. Heureusement qu'on en sera bientôt débarrassé !...

## III

Jean-Louis Testard, homme occupé et laborieux, avait convoqué M. Cauche pour le matin, sans songer qu'il l'obligeait de la sorte à quitter Saint-Presle avant l'aube. Mais rien n'est beau comme les premières heures du jour sur la montagne : et si inquiet qu'il fût de ce qui l'attendait, M. Cauche ne regretta pas d'assister une fois de plus au drame superbe et mélancolique de l'aurore. Quand il sortit de la cure, une lumière livide commençait à peine à se répandre dans le ciel et sur les glaciers ; l'espace apparut triste infiniment, comme si le monde, fatigué de la veille et de la longue série des jours antérieurs, hésitait devant la reprise du travail nouveau, et frissonnait d'angoisse au

réveil. Le village dormait encore : toutes les fenêtres étaient closes; les gens ne faisaient aucun mal; nulle parole méchante ne tombait de leurs lèvres cruelles ; de ferme en ferme les coqs se renvoyaient leurs cris innocents. Comme le pasteur quittait la grande route pour prendre les raccourcis, des lueurs pâlement colorées annoncèrent l'approche du soleil : et il s'éleva sur la ligne déchirée des Alpes, rouge et sans rayons. Puis il s'avança dans le ciel, où les clartés s'accrurent, et bientôt, sortant de son orbe comme s'il éclatait, la lumière se répandit dans l'espace, irradia le lac et les montagnes, poursuivit les ombres nocturnes amassées au fond des vallées, sur les replats des montagnes, dans le creux des passages. Tout en dévalant par les sentiers pierreux, d'un pas qui secouait son torse mal équarri, M. Cauche songeait avec tristesse :

« Pourquoi donc faut-il que les hommes se tourmentent les uns les autres par leur méchanceté, quand le monde est si beau? Les arbres, les plantes, les fleurs s'épanouissent dans la lumière sans rien soupçonner de nos maux ni de nos discordes; les oiseaux ne pen-

sent qu'à chanter la gloire de leur créateur ; les insectes bourdonnent joyeusement. Et nous, nous employons notre intelligence au mensonge, à la haine, à la calomnie !...

L'idée lui vint que ce serait là, sans doute, un beau thème pour un sermon, qu'on le rattacherait sans peine à quelque texte sacré, et qu'il serait facile d'y semer quelques allusions transparentes à la malice des gens de Saint-Presle. Mais il repoussa cette tentation, et continua de méditer sur son cas et sur la nature :

« Mon cœur est pur, mes mains sont nettes, je n'ai jamais annoncé que la Vérité, je n'ai jamais aimé que le Bien, je n'ai jamais cherché qu'à avancer le règne de Dieu. Et voici, la haine s'amasse autour de moi, menace les miens, va peut-être m'enlever cette humble chaire qui leur donne leur pain. Cependant, le soleil se lève plus radieux encore que les autres jours pour éclairer cette injustice !... »

Les paysans des villages accrochés à la pente s'en allaient aux champs, avec leurs faux, leurs fourches, leurs râteaux : car on entrait dans la saison des foins. Quelques-uns le saluaient, puis s'arrêtaient pour le suivre des yeux ; et

il croyait les entendre dire derrière son dos :

— Qu'a donc le pasteur de Saint-Presle, pour descendre de ce train-là ?...

— Hé ! pardine, il a été cité au Département, à cause de ses sales histoires !

Alors, poursuivant sa méditation, il se demandait avec tristesse :

« A quoi bon chercher le bien, puisque nos intentions sont toujours méconnues ? Mieux vaudrait suivre la route large et le chemin facile, s'accommoder des lois du monde, jouir de l'existence et prendre son plaisir où on le trouve. »

Et il rougissait de ses mauvaises pensées.

A mesure qu'on approche de la plaine, l'air est plus lourd, la chaleur plus pesante : si bien qu'en arrivant à la gare, M. Cauche se trouva tout en nage. Il s'essuya la figure avec son mouchoir, prit un billet de troisième classe, mangea un morceau de pain que sa femme avait mis la veille dans la poche de sa redingote, et but un coup d'eau à la fontaine. Du reste, le train ne tarda pas à s'annoncer : il était rempli de gymnastes, qui menèrent grand bruit pendant tout le trajet : leur descente, à

Lutry, provoqua un retard de quelques minutes, en sorte que M. Cauche n'arriva à Lausanne qu'une demi-heure avant le moment de sa comparution. Que la ville avait changé, depuis sa jeunesse ! D'énormes bâtisses se dressaient partout, encombrant l'espace de leur masse et de leur poids. A peine reconnut-il l'église de Saint-François : avec son modeste clocher, dont on avait gratté la patine séculaire, elle semblait prosternée devant les bâtiments de la Banque et de la Poste, temples des divinités à la mode, la Vitesse et l'Argent. Pourtant, de l'autre côté, la place, avec ses devantures et ses enseignes, conservait à peu près son air d'autrefois, quand M. Cauche y faisait des bords avec Brisset, la face rougeaude, sous son feutre aux larges ailes, pour voir passer Madeleine, ou quand il avait la malechance d'y rencontrer le prince Oleszcame, avec sa canne à pommeau d'onyx. Mais du Grand-Pont, la vue avait changé : de nouveaux toits, de hautes cheminées jaillissaient des collines, et des tramways passaient sans cesse en ronflant. M. Cauche suivit les rails jusqu'à la place de la Riponne, où les futurs bâtiments

de l'Université disparaissaient sous les échafaudages ; puis il gravit les escaliers du Marché, et se trouva devant la Cathédrale. On l'avait nettoyée, comme le reste : elle était d'un gris uniforme, d'un gris de molasse, d'un gris tout neuf, et si quelques figures n'avaient pas manqué à son portail, elle aurait paru frais construite, comme la Banque ou la Poste ; par-ci par-là, des échafaudages dressés contre ses murs ressemblaient à des béquilles construites pour un géant par un peuple de petits bonshommes ingénieux, actifs et encombrants. En revanche, le quartier de la Cité restait assez pareil à lui-même, avec ses vieilles maisons à volets verts ou gris et ses courtes ruelles. Il y avait toujours, en face du portail de l'Académie, l'ancienne marchande de gâteaux ; plus haut, le café où les membres du Grand-Conseil buvaient peut-être encore des chopines en mangeant des fondues, et enfin, le Château, — remis à neuf, lui aussi, gratté, peinturluré, vernis, maquillé...

M. Cauche entra. Un huissier lui dit d'attendre. Il attendit.

Il attendit longtemps, assis sur la banquette d'une antichambre, les mains sur ses genoux :

en sorte qu'avec sa face couleur de cendre, creusée de plis et de rides, sa barbe irrégulière parsemée de poils blancs, ses doigts déformés, la maigreur que dessinaient ses vêtements usés, et la patience fatiguée de son attitude, il ressemblait à ces vieillards que le peintre Hodler, dans une de ses toiles immortelles, a baptisés les « Las de vivre ».

C'était une des manies, — ou peut-être une des habiletés de Jean-Louis Testard, de faire attendre les fonctionnaires qu'il convoquait dans le dessein de leur laver la tête. Ce connaisseur d'hommes savait que rien n'énerve comme l'attente, que ceux qui se sont longuement morfondus en guettant une porte sont plus malléables et plus souples, et que l'esprit de résistance fond en eux comme glace au soleil : c'est pourquoi il les laissait mijoter dans son antichambre, où leur imagination grossissait leur affaire et les affolait. Ainsi en arriva-t-il à M. Cauche : si sûre que fût sa conscience, il finit par se demander s'il n'était pas coupable de tous les méfaits qu'on lui imputait ; s'il n'avait pas commis une lourde faute en arrachant sa vigne pour planter des pommes de

terre, un péché grave en découvrant, avec l'aide du docteur Nèche, des microbes dans la coupe de la communion, et une impardonnable faiblesse en permettant à sa fille Éveline d'apprendre la musique, — cause première de la sympathie passionnée qu'elle avait inspirée à Myriam Bottomby. Il se demandait : « Qu'est-ce que je vais répondre à M. Testard? » Et il ne se trouvait plus aucune excuse. Son cœur sonnait le tocsin dans sa poitrine chaque fois qu'il surprenait, derrière les portes fermées, un bruit de pas ou de voix. Ses genoux faillirent se dérober sous lui lorsqu'enfin l'huissier l'appela...

## IV

Jean-Louis Testard achevait de signer son courrier. Il marmonna, sans lever les yeux :

— Bonjour, Monsieur le pasteur !

Et il se remit à parapher des lettres et des pièces.

M. Cauche restait planté sur le tapis, son haut de forme hérissé à la main, les doigts emprisonnés dans des gants de fil qui le gênaient, plus intimidé qu'un berger devant un roi. Il s'aperçut que le bas de son pantalon restait relevé sur ses gros souliers blancs de poussière, et se désespéra de n'avoir pas corrigé en temps utile cette faute de tenue. Il éternua, et crut qu'il faisait à lui seul plus de bruit que tous les tambours d'un régiment. Enfin, Jean-Louis Testard

ayant apposé une dernière signature, rassembla les feuilles éparses devant lui, sonna son huissier qui les emporta orgueilleusement, et, se tournant brusquement vers M. Cauche, lui demanda d'une voix impérieuse et sèche :

— Ah ! ça, voyons, Monsieur le pasteur, qu'est-ce que vous faites donc, par là-haut ?

M. Cauche serra les épaules et balbutia :

— Je tâche de faire de mon mieux, Monsieur le Conseiller d'Etat.

L'angoisse tirait les traits de sa figure, qui prenait des tons blafards, et ses pauvres yeux imploraient, tristes comme ceux du chien qui craint les coups. Jean-Louis Testard le dévisagea, et remarqua que rien dans son aspect extérieur ne révélait le fanatique, l'hypocrite ni l'intrigant, capable de dévaliser un Américain milliardaire. Plutôt lui trouva-t-il l'air d'un pauvre homme, râpé, piteux, effarouché, abattu par la vie, humilié par le besoin, qui gardait pourtant, au fond de ses yeux purs, une flamme douce et grave dont la lumière vous pénétrait. En le voyant ainsi, tout craintif, le conseiller d'Etat se rappela les difficultés qu'il avait eues lui-même, dans son poste unique, avec les gros

bonnets du crû, au temps où il n'était encore, selon l'aimable expression de son syndic, « qu'un petit foutriquet de suffragant » ; il conçut que M. Cauche, qui manquait évidemment de défense, pouvait être une victime des autorités civiles, lesquelles prennent toujours un malin plaisir à faire sentir au bon Dieu, à travers ses ministres, la prépotence de l'Etat ; et comme il était homme, il se dit que ses fonctions lui faisaient un devoir de tenir la balance égale entre les deux pouvoirs.

— Rassurez-vous, Monsieur le pasteur, dit-il en s'adoucissant. On ne veut pas vous manger. Allons, asseyez-vous et expliquez-moi votre affaire !

Bien qu'il soupçonnât le genre de dénonciations qui pesaient sur lui, M. Cauche n'en savait rien avec précision. Il demanda donc, après s'être posé sur l'extrême bord d'une chaise :

— Quelle affaire, Monsieur le Conseiller d'Etat ?

Jean-Louis Testard se mit à feuilleter un volumineux dossier qu'il avait devant lui. Il dit :

— C'est vrai que vous en avez plusieurs. A

Crépins, votre premier poste, une affaire de vignes, qui n'a jamais été tirée au clair. C'est toujours grave, les affaires de vignes. Enfin, celle-là est périmée, n'en parlons plus !

M. Cauche se redressa, et puisant du courage dans sa bonne conscience, s'écria :

— Oh ! l'on en peut parler, Monsieur le Conseiller d'Etat !

Testard haussa légèrement les épaules, et, sans relever l'interruption, poursuivit :

— A Saint-Presle, première affaire à propos de la coupe de la Communion... Heuh ! vous n'aviez peut-être pas tant tort, cette fois-là !... Ces sacrés microbes se fourrent partout, sans rien respecter, et peut-être bien qu'il va falloir finir une fois par se veiller à cette coupe... Seulement, pourquoi avez-vous parlé de fermer les sanatoria ?...

— Je n'ai jamais parlé de cela, Monsieur le Conseiller d'Etat !... Vous n'avez qu'à lire le rapport que j'ai eu l'honneur d'adresser à votre prédécesseur ; il est là, sur ce grand papier !

— Bon, bon, je vous crois sur parole !... Passons !... Mais la grosse affaire, celle qui fait tant crier, c'est cette histoire de votre fille avec

un Américain... A propos, il paraît qu'elle a une rude belle voix, votre fille!... La *Gazette* d'hier annonce qu'elle va débuter à l'Opéra-Comique... Fichtre!...

M. Cauche devint tout pâle, comme un homme qui reçoit un grand coup, et baissa la tête en gémissant :

— A l'Opéra-Comique, Monsieur le Conseiller d'Etat?... C'est dans le journal?... Ah! mon Dieu!...

— Vous ne le saviez donc pas?... On dirait que ça ne vous fait pas plaisir... Pourquoi?... C'est un excellent théâtre, l'Opéra-Comique, un théâtre des plus honorables, subventionné par le gouvernement... Si elle réussit, elle deviendra une Malibran, une Jenny Lind, une gloire nationale, enfin!... Voyons! vous pensiez bien qu'elle chanterait au théâtre, quand vous l'avez envoyée à Paris?...

Les yeux écarquillés de M. Cauche, sa bouche entr'ouverte, ses traits allongés exprimèrent une indicible stupeur. Il balbutia :

— Envoyée... à Paris!... Moi??!...

Surpris à son tour, avec un reste de crainte d'être dupe, Jean-Louis Testard grogna :

— Ah ! ça, voyons, qu'est-ce que tout ça veut dire ?... Il faut s'entendre, à la fin, mille tonnerres !...

Alors M. Cauche comprit qu'il fallait parler :

— Eh bien, Monsieur le Conseiller d'État, commença-t-il, je vais vous dire...

D'une voix un peu chevrotante, mais qui s'assura bientôt, il se mit à raconter les déboires successifs de sa carrière. Tous provenaient de son amour immodéré du bien, de son intense désir d'avancer le règne de Dieu, de la mauvaise volonté des uns et des autres qui brisait son effort, de la méchanceté retorse qui triomphait toujours ; et pour la première fois de sa vie, il fut éloquent. Jean-Louis Testard, accoudé sur son bureau, l'écoutait sans l'interrompre : cela ressemblait à sa propre histoire, à cela près que, dans son cas, une forte dose d'intérêt personnel se mêlait à ses actes, et qu'en se dévouant au service de l'État, il n'avait jamais oublié complètement ses propres intérêts, malgré les protestations de ses discours patriotiques : en sorte qu'il se retirerait des affaires publiques après avoir honnêtement joui des bonnes choses de la vie, telles que le pouvoir,

la popularité, la bonne chère et le vieux vin ; tandis que ce pauvre brave homme, serviteur que son Maître oubliait de récompenser dans le siècle, atteindrait la vieillesse sans avoir goûté ni le repos ni le bien-être. Alors, une amère tristesse l'envahit : celle qui monte aux lèvres des plus heureux du monde, quand ils comparent leurs destins à tant d'autres plus méritants ou plus purs, qui finissent injustement dans la tristesse. Cependant, M. Cauche en arrivait à l'histoire d'Éveline ; et l'émotion le prit à la gorge, comme une main qui vous étrangle ; puis, quand il raconta le départ de la jeune fille, la voix lui manqua, il s'arrêta net, de grosses larmes silencieuses se mirent à couler le long de ses joues, jusque sur sa barbe mal soignée, plus éloquentes que tous ses discours et si sincères que le sceptique le plus endurci n'aurait pas osé les méconnaître.

— Voyons, voyons, ne vous tourmentez pas tant que ça ! fit Jean-Louis Testard que cette émotion gagnait. Votre fille n'est pas malheureuse, que diable !... Il y en a beaucoup qui seraient tout fiers à votre place, puisqu'elle va jouer à l'Opéra-Comique !

M. Cauche interrompit, sans y penser, avec un geste désespéré :

— Ah ! Monsieur le Conseiller d'État, c'est cela surtout qui me désole !... Si elle avait échoué, eh bien, elle renoncerait à cette mauvaise vie... et peut-être reviendrait-elle au bercail, comme la brebis perdue de l'Écriture... Mais si elle réussit, ah ! si elle réussit, que voulez-vous que nous espérions, sa pauvre mère et moi ?... Rien ne pourra la retenir sur la pente, parce que le succès, c'est le commencement du mal, Monsieur le Conseiller d'État !...

Quelque endurci qu'on soit par les expériences de la vie, le spectacle de la candeur éclatante, de l'évidente honnêteté, du fier désintéressement et de la foi sincère, vous saisit aux entrailles comme un rappel soudain des rêves que vous tissiez au temps des grands enthousiasmes, des beaux rêves dont les années ont rompu la trame trop fragile. C'est pourquoi Jean-Louis Testard frémit à ces paroles, qui rendaient en tombant le son d'or de la vérité. Ses derniers doutes s'évanouirent, et il s'écria :

— Décidément, Monsieur le pasteur, je vois, clair comme le jour, que vos ennemis m'avaient

induit en erreur. Tout le monde peut se tromper, comme on dit : à plus forte raison être trompé. Mais soyez tranquille, ces gredins n'emporteront pas cela au paradis, et l'on vous soutiendra !

L'orateur des banquets, qui sommeille au fond de tout homme d'Etat, se réveilla en ce moment ; car Testard ajouta, en frappant la table de son poing fermé :

— L'État a des devoirs envers ceux qui le servent honnêtement : il saura les remplir !...

Il accompagna cette déclaration d'un regard terrible à l'adresse des intrigants dont les mensonges avaient failli pousser le Gouvernement à commettre une injustice, et ferma le dossier d'un geste brusque, qui le classait. Puis, quittant sa voix sévère pour prendre un ton de bonhomie quasiment confidentielle, il demanda :

— A présent que l'affaire est réglée, dites-moi voir, entre nous, comment vous vous y prenez pour vous faire tant d'ennemis ?... Un brave homme comme vous êtes ?... C'est à donner sa langue aux chats, ma parole !...

— Je me suis plus d'une fois posé cette

pénible question, Monsieur le Conseiller d'État, et je n'y ai trouvé aucune réponse... Sans doute, c'est la volonté du Seigneur dont les voies ne sont pas les nôtres.

— Ta, ta, ta, ta, c'est une explication qui n'en est pas une, Monsieur le pasteur, permettez-moi de vous le dire... Le bon Dieu ne s'occupe pas tant que ça de nos petites affaires, et nous laisse patauger dans ce vieux monde comme des grenouilles dans un étang... Quand il nous arrive quelque chose de bon, ça vient peut-être de lui ; mais quand il nous arrive quelque chose de mauvais, c'est presque toujours notre faute !...

M. Cauche secoua tristement la tête, et murmura :

— Pourtant, je crois bien être sûr de n'avoir jamais fait de mal à personne !...

— Hé ! ce n'est pas ce que je veux dire, expliqua Jean-Louis Testard. Voyez-vous, ce n'est pas toujours en faisant le mal qu'on s'attire des ennemis : c'est encore plus souvent en faisant le bien, — si on le fait de travers ... Quand on a un peu manié les hommes, on sait que ça se passe trop souvent ainsi, Monsieur

Cauche... Dans votre cas, par exemple, voulez-vous que je vous dise mon idée, rondement?...

M. Cauche, que ces propos surprenaient, acquiesça d'un léger signe de tête.

— Eh bien! mon idée, c'est que vous ne tenez pas assez compte des choses qui sont. Comprenez-vous? Non? On va voir tâcher de vous expliquer la chose!

Jean-Louis Testard se renversa dans son fauteuil, et continua complaisamment, tout en jouant avec une dent d'éléphant qui lui servait de couteau à papier :

— Les hommes, voyez-vous, sont bas, vils, cruels, intéressés, perfides, etc... Vous n'êtes pas de cet avis? Ah! Monsieur Cauche, fiez-vous à mon expérience!... C'est en les gouvernant qu'on apprend à les connaître, comme un cocher connaît ses chevaux!... Comme ils jugent les autres à leur mesure, ils ne peuvent croire qu'une action soit généreuse ou noble : aussi faut-il se garder comme de la peste d'en commettre de telles... Il faut être honnête selon la loi : un point, c'est tout!... Votre vigne, Monsieur le pasteur, cette vigne que vous avez arrachée pour planter des pommes de terre, ah!

quelle sottise, sauf votre respect !... Je comprends vos scrupules : ils vous honorent. Je comprends même que vous n'ayez pas voulu garder cette vigne : vous voyez si je vous fais des concessions. — Mais l'arracher !... Dans un pays de vignoble ! !... On prend un moyen terme, que diable ! on la vend !... Si possible à son prix... Un autre l'achètera, allez-vous dire ?... Cela n'est plus votre affaire !... Votre acquéreur, s'il lui vient par hasard les mêmes scrupules, fera comme vous... Si non, ma foi ! il vendra son vin le mieux qu'il pourra, et ce ne sera plus le vôtre... Qu'en dites-vous ?...

M. Cauche voulut se recueillir pour répondre : mais ces arguments lui restaient tellement étrangers, qu'il ne savait par quel bout les attaquer. Comme il se taisait, Jean-Louis Testard continua :

— De même avec votre fille... C'est une véritable aubaine qui lui tombait du ciel, Monsieur le pasteur !... Il fallait vous en réjouir !... Sans doute !... Si vous aviez dit à tout le monde, en vous frottant les mains, la mine épanouie : « Voilà ce qui arrive à ma fille, pour son plus grand bien »... personne n'aurait eu la moindre

idée de vous blâmer... Au contraire, le syndic, le greffier, le régent, ils auraient tous dit : « En a-t-il une sacrée chance, notre pasteur ! » Et quand les journaux annonceront que votre fille a eu un grand succès à l'Opéra-Comique, comme je le lui souhaite de tout mon cœur, ils seraient venus vous féliciter : « Quel honneur pour le village, Monsieur le pasteur ! L'Opéra-Comique, un des plus beaux théâtres du monde... Mazette !... » Tandis que si vous prenez cet air désolé, ils sont fichus de vous faire un charivari, les bougres !...

M. Cauche esquissa un geste de terreur, et voulut dire quelque chose. Mais Jean-Louis Testard, qui était lancé, ne l'écouta pas, et continua, de sa voix des meilleurs jours :

— Que ferions-nous en politique, nous autres, si nous raisonnions comme vous ?... Des gaffes, mon cher Monsieur, rien que des gaffes !... Sans doute, il y a les principes, les grands principes... Et je ne dis pas qu'il faille badiner avec eux, ah ! non !... Les principes, bigre !... Mais il y a aussi les hommes !... Et même, s'il n'y avait pas les hommes, je voudrais bien savoir ce qu'il en adviendrait des principes, moi !... Pas

moyen d'imaginer les uns sans les autres,' pas ? Et puis il y a nous, nos amis, le parti, les chefs et les soldats !... Et dame ! cela compte aussi pour quelque chose, hein ?... Alors, quoi ?... On s'arrange, on transige, on coupe la poire en deux, on va comme on peut !... Réformer le monde ?... Il en aurait rudement besoin, je ne dis pas non, mais quel tintouin, Monsieur le pasteur !... Le monde marche cahin caha, et ce n'est déjà pas commode de l'empêcher de verser, allez !... Trop heureux quand on ne fait rien de vraiment mauvais... Tout ça n'est pas brillant, je le reconnais... Mais c'est la vie... Si vous n'êtes pas d'accord, Monsieur le pasteur, ça doit venir de ce que vous avez l'étoffe d'un saint !...

Cette fois, M. Cauche protesta en avançant la main dans un geste effarouché :

— Oh ! Monsieur le Conseiller d'État !...

— Ma parole, vous devez avoir l'étoffe d'un saint... Mauvaise affaire !... Les saints, voyez-vous, ils ont fini leur temps : aujourd'hui, ce n'est plus que des empêcheurs de danser en rond !... Eh bien, il faut entrer dans la danse, sans quoi toute la farandole vous passe sur le

ventre !... Vivez donc comme les autres, si vous voulez qu'ils vous laissent tranquille !... Soyez de votre temps, sans trop vous demander si on ne pourrait pas mieux faire... Il y a un proverbe qui dit : « Qui veut faire l'ange fait la bête ! » Fameux proverbe, Monsieur le pasteur !... Pensez-y quelquefois, ça vaudra mieux pour vous, et pour tout le monde !...

La voix de Jean-Louis Testard avait monté peu à peu, comme dans les passages de grande éloquence, quand il parlait devant la foule, de la démocratie, de la solidarité, de l'idéal et de tout le tremblement. Il baissa le ton et conclut :

— Ce que je vous dis là, Monsieur Cauche, c'est parce que vous m'avez l'air d'un brave homme, malgré votre sainteté. Maintenant, rentrez à Saint-Presle : je vais écrire au syndic une lettre de ma bonne encre, et j'espère bien qu'il vous fichera la paix... Mais prenez garde à ce que vous faites !... Ne vous agitez pas trop !... Ne faites pas d'excès de vertu !... Sinon... sinon... Ma foi, mon cher Monsieur Cauche, le Département vous couvre pour aujourd'hui. Mais le syndic de Saint-Presle est

un homme de poids : et si vous recommenciez,... le Département serait peut-être bien forcé de vous lâcher !...

Sur ces mots, Jean-Louis Testard se leva, pour faire comprendre que l'audience était terminée, en tendant la main à M. Cauche. Et celui-ci quitta le Château. La marche de ce mémorable entretien le préoccupait au plus haut point : il comprenait mal, notamment, ce que Jean-Louis Testard entendait, en lui disant de ne pas recommencer, et plus mal encore pourquoi le Département, sans lui donner tort, le menaçait de le lâcher en faveur du syndic. Toutefois, il descendit d'un cœur plus léger les Escaliers du Marché. Et comme il repassait le Grand-Pont, une idée lui traversa l'esprit, qui le fit sourire : « Pour quant à la vigne, se dit-il, il est bien certain que je ne recommencerai pas, — puisque je ne l'ai plus... »

## L'HÉRITAGE

---

### I

Si pauvres que fussent les Cauche, et bien que le poids des années qui s'amassaient aggravât leur misère, ce n'était pas la question d'argent qui les tourmentait le plus. Dès longtemps ils avaient éprouvé la vertu de la belle prière : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien », — puisque jamais encore le pain de la journée ne leur avait manqué; aussi l'attendaient-ils avec confiance quand la huche était vide. Mais d'autres soucis les hantaient. La rancune du syndic, qui veillait sans désarmer

depuis l'affaire des microbes, les entourait de mille tracasseries, ingénieuse à leur empoisonner l'existence : souvent, malgré leurs soins, elle grevait inopinément leur budget des six francs d'amende qu'une famille un peu nombreuse a bien des chances d'encourir plusieurs fois dans l'année. D'autre part, Saint-Presle s'enrichissait rapidement, grâce aux malades de plus en plus nombreux qu'attiraient les sanatoria : en sorte que la misère du pasteur y faisait comme une tache humiliante à voir. Il importe que tout marche à l'unisson, dans une commune prospère, et l'on ne peut concevoir un plus fâcheux disparate que celui d'une belle cure remise à neuf, avec sa façade recrépie et ses volets vert et blanc frais vernis, où gîte une famille grise de pauvreté. Ajoutez à cela qu'avec l'âge, la santé s'en allait : épuisée par ses couches, par ses fatigues, son labeur de ménagère, madame Cauche paraissait dix ans de plus que son âge et souffrait de toutes sortes d'incommodités ; M. Cauche, tout chauve, avec sa petite barbiche toute blanche, la figure ridée comme une pomme conservée et le dos voûté, traversait d'horribles crises d'étouffe-

ment, que le Dr Nèche attribuait à l'angine de poitrine. Ils avaient conduit au cimetière plusieurs de leurs enfants. Parmi les neuf qui leur restaient, Émilie, la cadette, était atteinte de coxalgie, et Salomon approchait de ses douze ans sans se développer; les gamins l'appelaient « le bedan », se moquaient de lui et lui jetaient des pierres quand il se risquait dans les rues du village. Les aînés, en revanche, commençaient à prendre leur essor. Mais quels chagrins encore de côté-là! Attirés par la brillante destinée de leur sœur Éveline, la cantatrice, garçons et filles ne rêvaient que de la rejoindre à Paris. D'autant plus que leur père les forçait à refuser ses cadeaux : ils obéissaient en maugréant, quand ils ne réussissaient pas à dissimuler, et se promettaient de courir auprès d'elle aussitôt qu'ils pourraient disposer d'eux-mêmes. Sa fabuleuse fortune les attirait comme un pôle magnétique, les corrompait à distance, menaçait de les arracher l'un après l'autre à leur pauvre foyer, et pour comble, attirait à M. Cauche les sarcasmes de ses ennemis.

— Notre pasteur fait semblant d'être dans la misère, disaient les gens; mais on sait bien que

c'est de la frime : sa fille, la chanteuse, l'entretient avec sa marmaille.

Sur les affiches du théâtre où elle chantait, Eveline s'appelait maintenant Eva de Saint-Presle : un grief de plus pour le syndic, qui lui reprochait de voler le nom de la commune. Elle faisait abondamment parler d'elle, sous ce nom d'emprunt, et l'on connaissait au village ses moindres aventures.

Ses débuts à l'Opéra-Comique, dans *Orphée*, avaient été triomphants, à cause du timbre incomparable de sa voix, de son surprenant talent de comédienne et de sa beauté; mais aussi parce que son père adoptif, M. Bottomby, qui ne croyait qu'à la publicité, avait fait autour d'elle autant de réclame que pour un produit pharmaceutique ou pour un parfum nouveau. Après quoi, il mourut en lui léguant toute sa fortune.

Une cantatrice admirablement douée, belle comme le jour, rayonnante de jeunesse, transformée ainsi en capitaliste quasiment milliardaire, cela ne s'était encore jamais vu, du moins dans la vieille Europe; et comme il arrive toujours, cette nouveauté intéressa les badauds.

On la surnomma « l'Étoile d'Or » ; les journaux racontèrent sa biographie dans ses moindres détails, non sans y ajouter beaucoup de traits de leur invention ; on sut au jour le jour ce qu'elle faisait, disait, mangeait, buvait, achetait et pensait. Chaque fois qu'elle paraissait au théâtre ou dans un concert, la location dépassait le maximum, car tout le monde voulait entendre sa célèbre voix de métal et contempler ses illustres diamants, les plus beaux du monde. Des reporters l'interrogeaient sur son enfance, ses goûts, ses idées religieuses, politiques ou sociales, son opinion sur toutes les questions pendantes. Les magazines publièrent des photographies de son intérieur, de ses toilettes, de ses bijoux, de ses chevaux, de ses autos, de sa baignoire, de ses dentelles, de ses domestiques et de son perroquet. Elle acquit une île dans la Méditerranée, et l'on photographia tous les sites de son île. Elle fit construire un hôtel aux Champs-Élysées et l'on photographia les plans, les travaux, l'architecte, les maçons, les échafaudages. Après avoir consciencieusement porté le deuil de M. Bottomby, elle donna des fêtes : et l'on photographia ces

fêtes, dont les magnificences furent comparées à celles que donnaient jadis les plus fastueux des rois de France. Entre temps, elle refusa la main de deux princes russes, d'un duc romain, de trois magnats hongrois, d'un lord écossais et d'une armée de marquis, de comtes et de barons; et ces gentilshommes éconduits répandirent sur ses mœurs les plus abominables calomnies. On put lire dans les feuilles à scandale de monstrueuses histoires, racontées à mots couverts, qui jetèrent la consternation à la cure de Saint-Presle; encore que ni M. ni madame Cauche ne fussent en état de les comprendre tout à fait. Sa retentissante liaison avec Valère Tranquille vint ensuite défrayer la chronique; car Tranquille, poète fort goûté des célébrités, ne manqua pas d'en tirer grand profit pour sa carrière, et lui dut des succès de vente qu'il n'aurait jamais atteints par son seul talent. Puis ce furent d'autres aventures, durables ou passagères, qui décelèrent une existence désorbitée, soumise aux seules règles du caprice, éblouissante et fantasque, qui s'en allait au gré des vents. Cependant les gens de Saint-Presle, avec des airs pincés, félicitaient les Cauche des

succès de leur fille, et leur en souhaitaient autant pour leurs autres enfants. Dans le fait, Esther, leur seconde fille, partit pour Paris dès qu'elle eut atteint sa majorité, et se mit à étudier avec un acteur fameux, pour jouer la comédie. Juliette fit comme elle ; on apprit qu'elle travaillait dans des ateliers de peintres où posent des modèles complètement nus. Jean-César la suivit bientôt ; il entra dans un journal où il fut chargé des échos des théâtres. Ainsi, la famille se dissolvait. M. Cauche, qui n'avait jamais ambitionné que de faire de ses enfants des gens honnêtes, de mœurs simples, de goûts modestes, les voyait courir comme à l'abîme vers des carrières incertaines ; il s'en désespérait avec sa femme, en constatant que la contagion gagnait les cadets, menaçant toute la nichée.

Cependant, le syndic disait à son greffier :

— Si Jean-Louis Testard m'avait écouté, ce jour où je lui ai parlé au tir de Vevey, nous serions débarrassés de toute cette vermine et nous nous f..... pas mal de ce que cette gourgandine peut f.... par là-bas !... Mais ces hommes politiques sont tous les mêmes : ils ne veulent jamais rien écouter de ce qu'on leur dit !...

## II

Éveline voyageait beaucoup, et plusieurs de ses voyages furent considérés comme des événements mondiaux. Son yacht, la *Mousmé*, était signalé partout où on le rencontrait, — et on le rencontrait partout. De temps en temps, il disparaissait soudain : on annonçait sa perte probable; des notes inquiètes couraient les journaux : on l'avait rencontré ici, aperçu là, où pouvait-il être? Il se retrouvait un beau matin, ancré dans quelque port inconnu, et il reprenait ses courses dans les mers lointaines jusqu'au jour où sa capricieuse maîtresse, ramenée par la passion de l'art ou la fièvre du succès, revenait se faire acclamer sur quelque illustre scène. Bien que l'argent fût sans attrait pour

elle puisqu'elle en possédait à ne savoir qu'en faire, elle se laissa gagner par les offres d'un impresario, pour la gloriole d'être cotée à plus haut prix qu'aucune artiste ne l'avait jamais été ; et elle partit pour une « tournée » dans l'Amérique du Nord. Des armées de reporters et de photographes la suivirent de ville en ville. Grâce aux reporters, l'Europe apprit qu'elle voyageait dans un train spécial, où il y avait une baignoire en phorphyre, une serre d'orchidées, un wagon-vérandah entièrement vitré; qu'en débarquant à New-York, elle avait dû consigner une fortune à la douane pour débarquer ses bijoux et ses toilettes; qu'à Washington, on lui offrit un banquet où elle eut le pas sur les ambassadrices, lesquelles en témoignèrent un peu d'humeur; qu'à Philadelphie, il fut question de l'expulser de la Pensylvanie, à cause de l'indiscrétion de ses amours avec un *lecturer* anglais; que dans le Massachusetts, elle fut frappée d'une forte amende pour contravention à la loi sur le repos du dimanche, ayant absolument voulu boire du Champagne ce jour-là; qu'à la Nouvelle-Orléans, elle déchaîna un tel enthousiasme, que des bagarres

s'en suivirent, où trois nègres furent lynchés. Grâce aux photographes, l'Europe la vit dans toutes les poses, devant les chutes du Niagara, sur le pont de Brooklyn, dans plusieurs sites du Parc National, aux abattoirs de Chicago, sur le belvédère d'un « building » de vingt-cinq étages, à la tribune d'une salle de conférences, à Boston, où elle prononça un discours sur les questions féministes, et aussi dans les costumes de tous ses rôles, et dans plusieurs de ses toilettes de ville, de voyage et de soirée. Et l'Europe gémit d'être frustrée, par l'or américain, du bonheur de l'avoir toute à soi, d'être seule à l'entendre, seule à l'acclamer, seule à la fêter. — Puis tout à coup cette fantasmagorie finit dans l'horreur : Éveline périt dans l'incendie d'un hôtel de Baltimore.

Les descriptions de la catastrophe arrivèrent à Saint-Presle, où les Cauche les lurent dans l'épouvante et la désolation. Ainsi, rien ne restait de leur fille, que ce vain bruit qui traînait dans les journaux. On n'avait pas retrouvé son corps, fondu dans le brasier comme dans un four crématoire. Seul, disait-on, un de ses bijoux, une merveilleuse opale qui ne la quittait

jamais, était demeurée intacte, comme pour marquer par sa durée la disparition du beau corps, de la voix splendide, de l'esprit charmant où naissaient les caprices. Tout ce qui faisait sa personnalité physique s'était évanoui comme un souffle, à travers quelles angoisses, quelles tortures de la chair grésillante, quels cris d'horreur et d'agonie, on ne le saurait jamais ! Cependant, il n'y avait pas autour de leur douleur cette sympathie générale qui, parfois, aide à souffrir. Les gens se répétaient :

— C'est un châtiment !...

En disant cela, ils ne mesuraient pas leur cruauté. Mais le syndic, accoutumé à calculer les conséquences des événements, fut saisi d'une inquiétude qu'il garda d'abord, en homme prudent, par devers soi ; puis un matin qu'il prenait le vermouth avec son greffier, il n'y tint pas, et lui demanda :

— Crois-tu voir que notre sacré bougre de pasteur va hériter de tout cet argent ?

Le greffier se gratta l'oreille, et répondit :

— Ça se pourrait bien !... Si *elle* n'a pas fait de testament, ça doit revenir à la famille.

— Cré nom de nom! s'écria le syndic, quelle histoire!

Le greffier poursuivit, le menton dans sa main :

— Et probablement qu'*elle* n'a pas fait de testament!... Ça n'est pas tant prudent, ces artistes!... Ça ne pense jamais au lendemain!... Ça ne croit pas que ça pourrait mourir!... Mais tout de même, si le papa Cauche attrapait tout ce magot, qu'est-ce qu'il en ferait, dites voir?...

Le pauvre homme, en attendant, n'y pensait pas plus que sa femme. Peut-être, en revanche, la question traversa-t-elle l'esprit de leurs enfants : car ceux-ci, se souvenant peu de leur sœur, n'avaient guère d'affection pour elle, et ne la connaissaient, pour ainsi dire, que par les avantages qu'ils attendaient d'elle. Mais aucun d'entre eux n'aurait osé la formuler, tant la douleur de leurs parents était navrante. M. et Madame Cauche, en effet, ne souffraient pas seulement dans leur tendresse qui s'était aussitôt réveillée : ils souffraient dans leur conscience. Elle leur reprochait leur dureté et leur représentait cruellement la part qu'ils avaient dans la catastrophe; jamais ils n'au-

raient dû abandonner leur fille;... peut-être, avec de la douceur et de la patience, eussent-ils pu la ramener dans la bonne voie;... et alors elle aurait vécu autrement, et ne fût pas morte de cette mort affreuse... Ils se répétaient sans cesse ces choses-là, et des larmes plus amères que toutes celles qu'ils avaient versées le long de leur pauvre vie creusaient leurs douloureux visages...

Or, peu de jours après la catastrophe, le facteur vint sonner à la cure. Il remit à M. Cauche un pli recommandé, en disant d'un air malin :

— Voilà pour vous, Monsieur le pasteur!... Ça vient de Paris!...

Puis il le fit signer sur son carnet, et continua sa tournée.

La lettre venait d'un notaire, appelé M. Lancebranlette, qui demeurait au boulevard Haussmann. Elle invitait M. Cauche à venir assister à l'ouverture du testament de sa fille, dont il héritait. M. Cauche appela sa femme et lui tendit la lettre.

Et tous deux se mirent à pleurer.

## III

Ils pleurèrent longtemps.

Ils étaient dans la salle à manger, là même où Éveline leur avait signifié sa décision d'accepter les offres de M. Bottomby. Ils la revoyaient telle qu'en ce jour-là, résolue et triste, comme on l'est quand on va faire un pas décisif, et entrer dans une voie où l'on éprouve d'avance comme un obscur regret de s'engager. Dix ans avaient passé, depuis ce jour funeste : qu'était-elle devenue, la chère enfant, la fille aînée, celle qui la première avait partagé les soucis de sa mère? Hélas! Et, morte, allait-elle entraîner les autres à sa suite? les corrompre par la puissance de cet argent dont la rencontre de Myriam l'avait comblée? les arracher tous,

comme déjà Esther, Juliette, Jean-César, à leur existence de devoir et de pauvreté?... Bien des malheurs les avaient frappés; d'autres pouvaient venir encore : cette malédiction de l'or leur semblait pire que tout ce qu'ils auraient pu redouter.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire? demanda M. Cauche. Nous ne pouvons pas accepter cet argent, n'est-ce pas?...

Comme madame Cauche gardait un silence angoissé, il devina sa pensée et ajouta :

— Mais où ira-t-il?... C'est cela qui t'inquiète?... Oui, où ira-t-il!... Il faut bien qu'il aille quelque part, il faut qu'il appartienne à quelqu'un... On ne peut le détruire comme de la mauvaise herbe...

Madame Cauche murmura :

— Quelle est la volonté de Dieu?...

Jusqu'alors ils la discernaient clairement : quelque ardue que fût la route, ils voyaient le but; quelque haut que sifflât la tempête, ils entendaient la voix qui les gardait, dont l'ordre, net et limpide, sonnait à leurs oreilles. Mais cette fois-ci, un grand silence les enveloppait, un silence et des ténèbres de mort...

Ils réfléchirent un long moment, pareils à des voyageurs égarés qui ne distinguent plus même le midi du septentrion.

— Il faudra pourtant savoir ce qu'il y a dans ce testament? dit madame Cauche.

Après un nouveau silence, elle ajouta :

— Il faudra savoir où irait cet argent si nous le refusons... Car enfin, dès maintenant, il nous appartient : nous en sommes responsables...

— Oui, sans doute, acquiesça M. Cauche, nous en sommes responsables devant Dieu.

Le regard le plus malicieux aurait pu plonger dans ces deux âmes; il n'y aurait trouvé nulle trace d'hypocrite convoitise, de cupidité honteuse. Peut-être l'éternel Ennemi rôdait-il alentour, cherchant par quelles voies détournées les entraîner à la tentation; mais ses ruses échouaient contre leur candeur. Le poids de cet or tombé sur eux les écrasait, et leur ardent désir de l'écarter était sincère comme toutes leurs pensées.

— En tout cas, reprit madame Cauche, tu vas partir pour Paris.

M. Cauche approuva d'abord, du mouvement de tête dont il accueillait d'habitude les idées de

sa femme ; puis une objection lui traversa l'esprit ; il devint soucieux, et s'écria :

— Comment faire?... Le voyage coûte cher... Si nous refusons l'héritage, avec quoi le paierons-nous?...

Il n'y avait rien à la maison que le pain de la journée et quelques francs dans le secrétaire. Une quinzaine plus tôt, des subsides d'Amérique étaient arrivés, pour Suzanne et pour Jacques ; mais leurs parents n'en savaient rien. Jacques, avare et rapace, s'était empressé de cacher son pécule ; Suzanne l'avait dissipé rien qu'en le regardant. Du reste, M. Cauche jugeait inutile de mettre, pour le moment, ses enfants dans la confidence de sa fortune : il entendait prendre sa décision en toute indépendance, sans écouter d'autre voix que celle de sa conscience, et savait bien qu'avertis, ils l'eussent obsédé.

— Comment un homme peut-il avoir autant d'argent que ce M. Bottomby? murmura madame Cauche, en suivant quelque secret mouvement de sa pensée.

M. Cauche secoua la tête de haut en bas, et dit :

— Dieu sait par quels moyens il l'a gagné!...

Car enfin, par des moyens honnêtes, on ne s'enrichit pas ainsi...

Cette réflexion, sans doute, éclaira madame Cauche; car elle dit à son tour :

— Je crois décidément que ton devoir est de refuser, quoi qu'il en advienne... Souviens-toi de ta vigne!... le sacrifice t'a coûté plus que celui-ci. C'était le bien de ta famille, nous étions jeunes, nous ne savions pas ce qui nous attendait...

— C'est vrai, approuva M. Cauche. A présent, nous sommes vieux; nous n'aurons bientôt plus besoin de rien. Quant aux enfants, le Seigneur y pourvoira : gardons-lui notre confiance!... Pour eux comme pour nous, la fortune est plus à craindre que la misère.

Madame Cauche, ayant levé les yeux et rêvé un instant, suggéra :

— Qui sait si tout cela ne tournera pas à leur bien?... Tu ramèneras peut-être Esther et Juliette... Peut-être aussi Jean-César...

M. Cauche redevint plus soucieux :

— Seulement, dit-il, pour aller à Paris, il faudrait au moins deux cents francs... Où veux-tu que je les prenne?...

Une fois de plus, madame Cauche trouva la solution :

— Tu pourrais les emprunter au D^r Nèche, suggéra-t-elle. En lui expliquant...

## IV

Le Dr Nèche était devenu un très grand médecin. On accourait à ses consultations des quatre coins du monde : une riche clientèle, cosmopolite, désœuvrée, fantasque, sujette à toutes sortes de maladies réelles ou imaginaires et toujours prête à dépenser des mille et des cents pour les soulager, le poussait à grandes allures sur le chemin de la fortune. Il n'en conservait pas moins son aspect fruste, ses manières brusques, ses habits négligés. En dehors de ses consultations, il ne parlait guère, fuyait la compagnie, et consacrait ses moments de loisir à l'étude des bacilles qu'il cultivait dans son laboratoire. Jamais il n'avait voulu se marier : peut-être conservait-il au fond du cœur

le souvenir d'Éveline ; peut-être aussi la transformation qu'elle avait subie et les bruits abominables qui couraient sur elle, l'avaient-ils poussé dans les voies d'une misanthropie un peu farouche , car on sait que ceux qui ont souffert des femmes affectent volontiers de dénigrer ou de haïr les hommes.

Il reçut M. Cauche dans son cabinet de consultation, parmi les brochures scientifiques, les dossiers où il consignait ses observations, les instruments dont il se servait pour ses diagnostics. Après les premiers compliments, le pasteur se mit à lui expliquer l'objet de sa visite, non toutefois sans s'embrouiller dans ses explications. Le docteur l'écoutait, en le regardant en dessous, et en jouant avec de grands ciseaux qui s'étaient trouvés sous sa main. De temps en temps, il poussait un soupir qui correspondait sans doute à de tristes pensées, et semblait venir de très loin. Dès que M. Cauche eut fini, il ouvrit un des tiroirs de sa table-bureau, et en tira un billet de mille francs, qu'il lui tendit en disant :

— La vie est chère à Paris, mon bon ami : vous n'avez pas trop...

M. Cauche eut un haut-le-corps, rougit jusqu'à la racine des cheveux et s'écria :

— Mais avec quoi donc vous rembourserai-je, si je refuse la succession?

Un léger sourire erra sur les lèvres du docteur qui dit :

— Vous ne la refuserez pas!...

M. Cauche remarqua ce sourire, où le docteur avait mis toute son expérience du cœur humain ; et il en éprouva un trouble singulier. Tout le long de son voyage, il y pensa chaque fois que l'ombre d'une pensée intéressée effleura son esprit : ce qui ne pouvait manquer d'arriver deux ou trois fois, puisque les hommes les plus purs sont sujets à la tentation.

— Cependant, répliqua-t-il, j'en ai déjà causé avec ma femme; et c'est jusqu'à présent le parti qui nous paraît le plus convenable.

Le sourire du Dr Nèche reparut, plus amer :

— Bah! dit-il, est-ce que ça se refuse... combien avez-vous dit?...

— Cinq à six cents millions...

Balbutié bien doucement, par la bouche modeste de ce petit homme chauve et blanc, piteux et râpé, ce chiffre colossal diminuait,

diminuait, se fondait. On eût dit qu'une invisible main en effaçait les zéros : en sorte qu'il ne semblait plus qu'un tout petit capital.

— Cinq ou six cents millions ! répéta le docteur avec un geste qui rétablit les proportions. Songez à ce qu'on peut faire avec cela, mon cher ! Pour les siens d'abord, et pour soi-même ; il ne faut jamais s'oublier tout à fait !... Et puis, pour l'humanité souffrante... la pauvre humanité... Que d'hospices, de crèches, d'ouvroirs, de dispensaires, d'asiles et d'hôpitaux !... Cinq cents millions !... Il y a de quoi donner l'aisance à tous les vieillards du canton, de quoi soigner tous les malades, de quoi doter toutes les filles pauvres !... Il y a de quoi... ne cherchons pas ! Il y a de quoi faire trop de choses !...

Changeant brusquement de ton, il s'écria dans un frémissement de tout son être :

— Pauvre Éveline !... Mieux aurait valu pour elle n'en jamais posséder le premier centime... Quelle horrible fin !...

— Quelle triste vie aussi ! ajouta M. Cauche avec conviction.

— Pour cela, c'est une autre question !... Il faudrait savoir... Nous n'avons pas lu dans son

cœur, ni vous, ni moi... Les faits qui remplissent les jours et les années — peuh !... bagatelle !... Ce qui compte, voyez-vous, c'est ce qui se passe au fond de nous. Et les autres n'en savent jamais rien... Quant à vous, si vous m'en croyez, vous empocherez paisiblement vos cinq ou six cents millions... C'est par là qu'il faut commencer... Ensuite, vous me rembourserez cette bagatelle, si vous y pensez encore, avec quelque chose de plus pour le Sanatorium populaire qui en a besoin... Si vous refusez — ce qu'à Dieu ne plaise ! — eh bien, pour la curiosité du fait, vous me permettrez de vous offrir ce carré de papier : ce serait une bien petite prime à une grande vertu, — ou à une grande sottise !...

## V

M. Cauche descendit dans un vieil hôtel de la rue des Saints-Pères, où il retint une petite chambre donnant sur la cour, au prix de deux francs cinquante par jour. Comme il tenait à causer avec le notaire avant de voir ses enfants, il avait averti Jean-César, sans lui donner son adresse, qu'il irait déjeuner chez lui, en le priant de convoquer Esther et Juliette. Son rendez-vous préparatoire avec Me Lancebranlette était pour onze heures. Quand il eut fait sa toilette, et rêvé un moment devant le coin de ciel qui se montrait au-dessus des toits, il compta qu'il devait avoir le temps de se rendre à pied chez le notaire, et il se mit en route avec un plan de Paris sur lequel il avait pris la précau-

tion de marquer son trajet par une ligne au crayon bleu. Dans sa redingote élimée, qui n'était plus à sa taille, coiffé d'un chapeau hérissé, avec ses gros souliers que tacha bientôt la boue des trottoirs, son pantalon effiloché, aux genoux saillants, les gants neufs dans lesquels il avait cru devoir emprisonner ses mains, M. Cauche avait vraiment une drôle de mine! Les étudiants, les trottins, les marchands des quatre-saisons, les bourgeois, les commis qui le croisaient en lui jetant un rapide coup d'œil, l'auraient plutôt pris pour un ramasseur de mégots que pour l'héritier d'une fortune fabuleuse. Lui, cependant, s'en allait à petits pas, appuyé sur son parapluie, gagné peu à peu par la musardise. En traversant la Seine, il s'arrêta pour contempler le joli paysage de l'île Saint-Louis, — les tours, le clocher, les pignons émergeant sur le fond du ciel un peu brouillé. Dans la cour du Louvre, il admira le monument de Gambetta : un des héros de sa jeunesse. Il faillit se faire attraper par un fiacre dans la rue de Rivoli, et se retourna pour écouter avec surprise les injures dont le cocher l'accabla. Dans l'avenue de l'Opéra, la foule et l'agitation des

passants l'étonnèrent : qui pouvaient être ces gens-là ? que faisaient-ils ? que pensaient-ils ? quels soucis les rongeaient ? aucun d'entre eux, pour sûr, n'était gêné par un héritage de cinq ou six cents millions ! Dans quel état se trouvaient leurs âmes ? Devant les magasins de Liberty, une officière de l'Armée du Salut, en capote bleu marin, lui posa justement cette question en lui tendant une brochure. Il prit la brochure, rougit et ne sut que répondre. Puis il se rendit à lui-même ce témoignage, que son âme n'allait pas trop mal, du moins pour une âme momentanément chargée d'un poids de cinq ou six cents millions. « Si seulement je savais que dire à ce notaire », songea-t-il en mettant la brochure dans sa poche. Autour de l'Opéra, il perdit sa direction, et demanda son chemin à un agent, non sans se dire : « Ce brave homme ne se doute pas que... ! » Quand il se trouva devant le panonceau de Me Lancebranlette, il s'aperçut qu'il arrivait vingt-cinq minutes trop tôt. Un peu las, il entra quand même, en pensant qu'il attendrait là plus commodément que dans la rue.

Son arrivée ne fit pas sensation. Les clercs levèrent à peine les yeux de leurs paperasses

pour lui jeter un regard de travers. Il resta quelques instants debout, son chapeau à la main, près de la porte, ne sachant à qui s'adresser. Puis comme un des clercs passait à sa portée, il se résigna à lui demander s'il pourrait parler à Mᵉ Lancebranlette. On lui répondit que le notaire était fort occupé. Il répliqua qu'il avait un rendez-vous à onze heures, et qu'il attendrait.

— A onze heures? répéta le clerc. Vous devez vous tromper. Mᵉ Lancebranlette attend un client important à cette heure-là...

— C'est singulier ! dit M. Cauche, qui ne pouvait concevoir que ce fût lui qui fût important. Mᵉ Lancebranlette m'a pourtant écrit qu'il m'attendrait ! S'il y a malentendu, je pourrais revenir plus tard.

— Voulez-vous me donner votre carte? proposa le saute-ruisseau.

M. Cauche n'avait jamais possédé de cartes de visite. Il écrivit son nom sur un morceau de papier, et le clerc faillit tomber à la renverse :

— C'est vous qui êtes M. Cauche?... Mais entrez donc, Monsieur, entrez, je vous en prie !...

Je vais tout de suite prévenir Me Lancebranlette !...

Le nom ayant été entendu, les autres clercs se retournèrent, se levèrent, s'agitèrent, se poussèrent ; et au milieu d'un bourdonnement de ruche effarouchée, M. Cauche fut introduit, avec force compliments, dans un petit salon, où quelques instants après le notaire le rejoignait avec un portefeuille, en s'excusant de l'avoir fait attendre : il avait eu juste le temps de mesurer la différence qu'il y a dans les manières des gens, selon qu'ils reçoivent un pauvre hère ou un héritier considérable, et de s'apercevoir combien il est plus agréable d'être celui-ci que celui-là...

Me Lancebranlette était un homme entre deux âges, fin, avisé, courtois, élégant, sans aucun pli professionnel. Ayant manié les intérêts d'une clientèle nombreuse et fort riche, il croyait posséder l'expérience de toutes les variétés de l'espèce humaine ; et son tact était proverbial. Il commença par s'attendrir avec une juste modération sur l'épouvantable catastrophe et la douleur d'une famille frappée d'un tel malheur ; puis il fit un court panégyrique

d'Éveline, si belle, si pleine de talent, si généreuse ; et cet éloge le conduisit au sujet par une pente adroitement choisie.

Parmi toutes ses vertus, dit-il, madame de Saint-Presle en possédait une qui est bien rare dans son état : l'ordre...

— ... Oui, Monsieur, cette admirable artiste, cette femme charmante était l'ordre même dans ses affaires !... Elle me consultait d'ailleurs en toutes choses, et j'ai souvent admiré l'espèce d'intuition vraiment extraordinaire qu'elle possédait des questions les plus difficiles !... Aussi laisse-t-elle une situation parfaitement nette : et si vous aviez la moindre crainte à cet égard, comme j'ai cru le comprendre par les réponses évasives que vous m'avez faites, je suis heureux de pouvoir vous rassurer : il n'y a aucune raison pour que vous refusiez sa colossale succession. Elle est limpide. J'en ai dressé, à votre intention, le bilan très exact : legs et frais payés, et sous réserve de quelques surprises, vous resterez possesseur d'une somme que j'évalue à 528.827.948 francs 75 centimes.

Sa voix chanta, clama, claironna ce chiffre fabuleux. En même temps, tirant du porte-

feuille un papier couvert de comptes, il le tendit à M. Cauche. Celui-ci se contenta d'y jeter un regard distrait, puis le repoussa sur la table, en hochant la tête, et dit :

— Ce n'est pas précisément là qu'est la question !

La figure de Me Lancebranlette s'allongea, dans une indicible expression de stupeur :

— Qu'est-ce que vous entendez par là, Monsieur? s'écria-t-il.

M. Cauche se trouvait fort gêné par ses gants neufs, il les enleva, non sans peine; et il commença de son ton un peu traînard, qui contrastait avec le parler net et vif de son interlocuteur :

— Je vous ai écrit, Monsieur, que j'hésitais beaucoup à accepter la succession de ma malheureuse fille...

— Mais puisqu'elle est parfaitement liquide! interrompit le notaire.

— J'en ai longuement causé avec ma femme, qui partage toujours mes sentiments. Nous y avons beaucoup réfléchi. Nous nous sommes demandé ensemble quelle était la volonté de Dieu. Nous l'avons prié de nous

éclairer. Eh bien, Monsieur, nous nous sommes trouvés d'accord à penser que le mieux serait de la refuser, pour des raisons... pour des raisons... intimes !...

Me Lancebranlette écarquilla les yeux, ouvrit la bouche, et esquissa un mouvement de retraite : tel un homme qui s'aperçoit soudain qu'il est aux prises avec un fou dangereux.

— ... Seulement, quand le Seigneur vous envoie une fortune pareille, on se sent une responsabilité, n'est-ce pas ?... une responsabilité très lourde !... Alors, on voudrait bien savoir dans quelles mains tombera ce dépôt, si on le refuse...

Un sourire glissa sur les lèvres du notaire, et M. Cauche crut reconnaître le sourire même du Dr Nèche.

— Voilà ! conclut-il... c'est ce que je voulais vous demander ?...

Me Lancebranlette toussota un instant, assura son pince-nez, et répondit :

— Je serais tenté de croire que ma cliente avait prévu le cas : car elle a tenu à spécifier dans son testament qu'au cas où vous refuseriez la succession, celle-ci reviendrait à ses frères

et à ses sœurs... je vous donne ces renseignements à titre confidentiel, cher Monsieur, puisque vous désirez les avoir avant l'ouverture officielle du testament... Quand madame de Saint-Presle m'a indiqué cette clause, je lui ai fait remarquer qu'un tel refus était invraisemblable. Mais elle a insisté : elle parlait de vous avec une sorte de vénération ; elle m'a dit, ce jour-là, qu'elle vous tenait pour un saint.

— Je ne suis qu'un pauvre homme, murmura M. Cauche, pécheur comme tout le monde. Mais j'ai toujours vécu dans la modestie et dans la gêne, et j'ai une crainte extrême de changer d'état... Certainement, si j'avais hérité d'une petite fortune, en rapport avec mes habitudes, et si j'avais eu la certitude qu'elle fût honorablement acquise... eh bien, je ne vous le cache pas, j'aurais considéré cela comme un don du Seigneur ; et il m'eût été agréable d'en profiter et de vieillir en paix, ailleurs qu'à Saint-Presle, où l'on croit avoir à se plaindre de moi, quand même je n'ai jamais agi que selon ma conscience. Mais je vous le demande, monsieur, que voulez-vous que je fasse d'une fortune pareille ?... Je n'en saurais pas tirer parti pour

l'avancement du règne de Dieu et pour le bien du prochain!... Le fardeau est trop lourd pour mes faibles épaules : j'en ai le sentiment profond!... Aussi mon seul désir est-il de voir passer cette coupe loin de moi!...

Il parlait avec tant de conviction, d'un accent si sincère, que Me Lancebranlette se sentit ébranlé dans son scepticisme : pourquoi donc, après tout, cet homme eût-il joué la comédie?

— Eh bien, dit-il en doutant encore, si tel est vraiment votre état d'esprit, Monsieur, rien ne vous empêche d'abandonner cette fortune à vos enfants : ils n'en seront pas embarrassés comme vous, et je présume qu'ils se feront un devoir d'assurer la paix de votre vieillesse.

La figure de M. Cauche se plissa davantage encore, infiniment perplexe et triste ; et il avoua :

— Hélas! Monsieur, c'est justement cette considération qui me fait hésiter...

Le sourire sceptique reparut dans les yeux du notaire : il retrouva le cœur humain, son cœur humain, le vrai cœur humain de tout le monde, rapace, cupide, hypocrite, ingénieux à se cacher à soi-même ses faiblesses et ses tares. Mais M. Cauche continua :

— Mes enfants, par malheur, n'ont pas les mêmes principes que moi. J'ai tout fait, d'accord avec leur excellente mère, pour les leur inculquer; mais nous avons dû reconnaître que le terrain n'était pas favorable à cette semence. Vous connaissez la parabole du Semeur, Monsieur, n'est-ce pas?... Mes enfants ne sont pas mauvais; néanmoins, la fortune de leur sœur leur a tourné la tête!... Même à distance, Monsieur, et quoique je leur eusse interdit de rien accepter d'elle!... Qu'arriverait-il si elle tombait tout entière dans leurs mains?... Quel usage en feraient-ils?... Comment en éviteraient-ils la corruption?... Ah! Monsieur, tâchez de comprendre ma perplexité?... Allez, c'est une lourde croix, que le Seigneur m'envoie!... Il est infiniment regrettable que cette fortune me revienne, mais peut-être éviterai-je d'en trop mésuser; tandis que mes enfants... Ah! quel tourment pour ma vieillesse!...

Le sourire de Me Lancebranlette envahit toute sa figure, qui se fit extrêmement malicieuse et un peu diabolique.

— Certainement, Monsieur, approuva-t-il, certainement : vos enfants ne sauraient s'en

servir que pour satisfaire les passions de leur âge; tandis qu'avec votre grande expérience de la vie et l'inébranlable solidité de vos principes...

— Hélas! interrompit M. Cauche, je ne sais pas même ce que j'en pourrai faire!... Je n'en ai pas la plus légère idée, Monsieur!... C'est pourquoi, avant de vous donner une réponse définitive, je désire m'entretenir de toutes ces choses avec ceux de mes enfants qui sont ici.

— Acceptez, Monsieur, croyez-moi; vous réfléchirez ensuite, dit le notaire.

Et, prenant son ton d'homme d'affaires, il rentra dans toutes sortes d'explications légales et arithmétiques. Mais, au bout d'un moment, il s'aperçut que M. Cauche ne l'écoutait pas, et poursuivait ses méditations intimes.

## VI

Peu de minutes après avoir quitté le notaire et ajouté quelques taches de boue à ses souliers, M. Cauche sonnait à la porte de son fils, qui habitait un entresol de la rue de Penthièvre. Un valet de chambre, vêtu d'une livrée vert bouteille à gros boutons jaunes, le fit entrer dans l'élégant salon *modern style* où l'attendaient Jean-César et Juliette. Quant à Esther, elle était en retard :

— ... Comme toujours, affirma Juliette.

Les étoffes des meubles, les rideaux, les tentures, étaient d'un goût un peu tapageur; il y avait une excessive abondance de bibelots de toutes sortes dispersés sur la cheminée, les guéridons, les consoles, les commodes. Des

peintures bizarres plaquaient aux parois de grosses taches de couleurs crues, sans qu'on pût distinguer s'il s'agissait de portraits ou de paysages ; dans un angle de la pièce, des coussins formaient un incroyable amoncellement de soie et de velours sur un divan très bas ; et sur tout cela, flottait un parfum pénétrant, à base de musc, dont l'odorat de M. Cauche fut péniblement affecté. Jean-César et Juliette portaient le deuil de leur sœur ; mais la couleur de leurs vêtements ne les empêchait pas de déceler l'excellence du faiseur dont ils étaient l'ouvrage, non plus que la qualité supérieure des étoffes. De plus, le chapeau de Juliette, orné d'un magnifique bouquet de plumes noires, atteignait des proportions véritablement stupéfiantes. Et M. Cauche contemplait avec une tristesse infinie ces plumes et ce chapeau qui, dans ce cadre si différent de la cure de Saint-Presle, marquaient avec une sorte d'insolence la distance où se trouvaient ses enfants de sa redingote élimée et de ses gros souliers boueux. Au bout d'un moment, Esther fit à son tour une bruyante entrée : elle avait un chapeau plus monumental encore que celui de sa sœur, chargé

d'un plus grand nombre de plumes; et elle portait sur le bras un petit chien gros comme le poing, pelé, cagneux, grelottant, qui roulait des yeux angoissés, de pauvres yeux d'animal fabriqué par de telles sélections arbitraires qu'il se demande sans doute s'il est de chair et de sang, ou mû par une mécanique. Elle le déposa sur un pouf, où il se coucha aussitôt en rond, puis elle se jeta dans les bras de son père, en sanglotant :

— Cette pauvre Éveline!... Si bonne!... Si belle!... Quel horrible malheur!...

Puis ce fut un flux de paroles, où elle se calma peu à peu.

Pendant qu'elle jacassait ainsi, le valet de chambre ouvrit la porte à deux battants : on se trouva devant une table décorée de toutes sortes d'ustensiles de cuivre et d'argent, de carafes où brillaient des vins d'or et de rubis, de fruits exotiques et hors de saison, d'orchidées dont quelques-unes avaient de mystérieuses figures qui semblaient vivantes; et des mets rares défilèrent, dont les noms inconnus étaient inscrits sur des menus historiés : car Jean-César tenait à montrer à son père qu'il avait

fait son chemin. Mais M. Cauche, indifférent à ces splendeurs, regardait sans rien voir, ne mangeait pas, et ne prenait aucune part à la conversation, qui d'ailleurs roulait sur des sujets étrangers à sa compétence. Le nom d'Éveline revenait de temps en temps, pour disparaître aussitôt; elle était déjà très loin, — aussi loin que si elle fût morte depuis des années; — et l'on cessait bien vite de parler d'elle pour parler de n'importe quoi. Cependant, des ténèbres toujours plus épaisses envahissaient l'âme de M. Cauche. Il pensait : « A quoi donc sert-il d'avoir aimé le bien par-dessus tout, souffert des privations et de la pauvreté, mis tout son cœur dans les choses éternelles, pour voir ainsi la corruption de l'argent vous ravir vos enfants? A quoi sert-il de n'avoir jamais songé qu'au vrai Maître, pour les voir livrés tout entiers à Mammon? La puissance du mal est-elle donc si grande, qu'elle pénètre ceux-là mêmes qui ont cru le mieux se défendre contre lui? Seigneur, Seigneur, inspire-moi ce que je dois faire pour les tirer de cette perdition! » Mais aucune autre voix que celle de sa tristesse ne parlait dans sa conscience.

On repassa au salon pour prendre le café. Il y avait, sur un plateau d'argent, des bouteilles et des flacons de formes variées, qui renfermaient des liqueurs de toutes les couleurs, et plusieurs boîtes remplies de cigares courts et pansus, ou longs et sveltes, et des cigarettes épaisses ou minces. Juliette avança la main pour en prendre une; mais elle jeta un regard sur son père, et s'abstint. Esther ne se gêna pas.

— Alors, demanda M. Cauche dont le visage se plissa, dites-moi voir..., est-ce que vous vivez toujours ainsi?...

— Bien sûr que non! répondit Jean-César en tâchant de retrouver son accent vaudois. On a voulu te faire honneur.

— Nous avons été assez longtemps dans la gêne, expliqua Esther; pourquoi nous priverions-nous maintenant? Cette pauvre chère Éveline était généreuse avec nous. J'espère qu'elle a songé à notre avenir.

Une inquiétude traversa leurs yeux à tous, fixés sur M. Cauche, qui restait impénétrable. Jean-César ajouta :

— J'ai été voir Me Lancebranlette; c'est un

sournois ; il m'a dit qu'il ne pouvait rien dire avant de t'avoir vu. Pourquoi tant d'histoires ? Car enfin, je pense que... que...

Sa phrase resta inachevée ; il y a ainsi certaines choses qu'on ne sait trop comment formuler, et qui pourtant s'entendent clairement.

— Vous ne supposez pas que je vais vous encourager dans cette existence? dit enfin M. Cauche... Vous ne pouvez pas vous figurer ça ?...

Tous les trois demandèrent ensemble :

— Est-ce que c'est toi qui hérites, par hasard ?

M. Cauche se contenta d'incliner la tête affirmativement ; — et il ne s'aperçut pas qu'il tranchait ainsi la question qu'il n'avait pas encore résolue.

Un froid de glace tomba dans le salon. Jean-César, qui chauffait dans sa main un verre en forme de tulipe où il avait versé du cognac de 1440, en avala deux gorgées.

— Alors, dit-il, te voilà riche comme un nabab ?... Je te félicite... mais avec les idées qu'on te connaît, tu es capable de nous mettre à la portion congrue !...

M. Cauche les regarda l'un après l'autre,

comme s'il voulait sonder leurs cœurs ; et il dit :

— Vous avez choisi votre voie selon vos désirs. Vous ne nous avez pas consultés, votre bonne mère et moi. Eh bien, vous travaillerez pour gagner votre vie !... Ou vous reviendrez à la maison, où rien ne sera changé...

— Ah ! jamais ! s'écria Esther.

Juliette répéta, comme un écho :

— Jamais !

Et Jean-César, en jetant son cigare éteint dans la cheminée :

— Qu'est-ce que tu nous dis là !... On ne va pas recommencer à vivre comme des gueux, à présent qu'on peut brasser l'argent à la pelle !... Moi, d'abord, tu sais, j'ai mes habitudes !... Les petites aussi... Et toi, tu ne resteras pas dans ce trou de Saint-Presle où ils t'en font voir de toutes les couleurs, le syndic, le régent, toute la clique !... Tu n'es plus bien fort, tu as trimé toute ta vie, tu as l'âge du repos...

— Je continuerai mon ministère jusqu'à mon dernier souffle, dit M. Cauche.

Jean-César se récria :

— Voyons ! voyons ! tu n'es pas sérieux !...

Un pasteur milliardaire, on n'aurait jamais vu ça !... Et puis il y a nous, nom de bleu, tes enfants !... Que feras-tu de tout cet argent, si on continue à se nourrir de pommes de terre ?

— Cet argent, je considère qu'il n'est pas à nous... Ni moi ni les miens nous n'en tirerons aucun profit...

Ce fut un concert d'exclamations, d'interjections, de cris, de plaintes. Juliette éclata en larmes. Le chien d'Esther se mit à japper, et Jean-César, à marcher furieusement de long en large, les mains dans les poches de son veston. Mais M. Cauche, ayant levé la main droite, continua :

— J'avais songé d'abord à refuser l'héritage de cette malheureuse... C'est là ce que j'aurais voulu... Mais je comprends que je n'en ai pas le droit, puisqu'il vous reviendrait et que vous en feriez cet usage... Je l'accepterai donc, je ne me déroberai pas à cette charge...

Il poussa un long soupir et plia le dos, comme si un poids écrasant l'accablait.

— ... Si Dieu me l'envoie au terme de ma pauvre vie, c'est qu'Il a ses desseins que je ne comprends pas encore... N'importe ! Il com-

mande, j'obéirai !... Mais pas un centime de cet argent ne servira à vos plaisirs, à votre paresse !... Ça non ! vous en pouvez être sûrs !...

— Mais, papa, que veux-tu que je fasse? s'écria Juliette.

Esther embrassait son chien en gémissant :

— Mon pauvre loup, qu'allons-nous devenir?

Et Jean-César gesticulait en mâchant des jurons.

— La maison vous est ouverte, dit M. Cauche, vous y pouvez revenir. Pour moi, je vais porter ma réponse au notaire et lui laisser mes pleins pouvoirs pour les formalités ; et je repartirai ce soir même pour Saint-Presle. Comme ça je n'aurai pas de frais d'hôtel.

Les cris et les gémissements redoublèrent. Juliette s'évanouit. Esther eut une crise de nerfs. Jean-César, furieux, jurait comme un charretier ; et il mit son poing sous le nez de son père. Celui-ci, navré et bouleversé dans son âme, les abandonna au désespoir de leurs concupiscences déçues.

## VII

Écrasé dans son compartiment de seconde classe entre un artilleur et une grosse dame, M. Cauche roula toute la nuit dans sa tête l'insoluble problème de ses millions. Étant fatigué, il s'endormit un moment, malgré la gêne de sa position; puis il s'éveilla, et, son esprit s'excitant, il lui vint l'envie de faire de grandes choses. Armé d'un tel capital et dégagé de toute ambition personnelle, se dit-il, un homme détiendrait un pouvoir énorme et pourrait exercer sur la marche du monde une action décisive et salutaire : lancer, par exemple, des armées de missionnaires dans les pays les plus reculés, et y répandre la Parole; apporter un concours

prépondérant aux sociétés pacifistes et contribuer à délivrer les peuples du fléau de la guerre ; favoriser les ligues qu'organise péniblement la bonne volonté des gens de bien pour lutter contre les pires ennemis de l'humanité, — l'alcoolisme, l'immoralité, la luxure, le vice ; appuyer les sociétés de bienfaisance qui combattent la maladie, la contagion, la misère, soulagent la vieillesse, secourent les faibles et les opprimés. Il avait entendu parler de dons prodigieux que distribuent à la philanthropie les milliardaires américains, dans leur hâte de rendre d'une main un peu de ce qu'ils ont pris des deux. Qui l'empêcherait d'en faire autant, — ou de faire mieux ? Ces Rois de la Matière, imitant la trompeuse générosité du Riche de l'Écriture, ne se dépouillent jamais que d'une faible part de leurs biens : il renoncerait à la totalité des siens, sans en réserver un liard pour son propre bien-être. Au milieu de ces monarques de l'Or, il serait l'Empereur de la Charité. De son humble cure de Saint-Presle comme d'une source vive perdue dans la montagne, descendrait sur le monde le fleuve de sa bienfaisance, pendant qu'il continuerait son humble

vie besogneuse, prêchant le dimanche, visitant les pauvres, vivant de peu ; en sorte que son exemple, plus encore que sa libéralité, servirait la bonne cause.

Mais comme il s'appesantissait avec complaisance sur ces pensées, il comprit qu'elles étaient la tentation de l'orgueil, et les repoussa.

Il eut alors des désirs plus modestes : sans renoncer à secourir la foule des malheureux, et à aider les meilleures entreprises de la Charité, il n'aurait garde d'étaler fastueusement sa vertu ! Acceptant sa petite part de ce don de Dieu, il augmenterait avec mesure le bien-être de sa famille : jamais le luxe ne s'installerait sous son toit; mais sa femme, en vieillissant, avait besoin de plus d'aisance ; il la lui donnerait. Il en donnerait aussi à ses enfants, surtout à ceux qui avaient bien supporté la gêne, et aux deux malades, qu'on pourrait enfin soigner selon leur état. Lui-même s'occuperait de son angine de poitrine, à laquelle il ne pensait guère, irait aux eaux, comme le lui conseillait depuis longtemps le D^r^ Nèche, achèterait quelques livres qu'il désirait depuis sa jeunesse... En ce moment, il revit le sourire du D^r^ Nèche

et celui de Me Lancebranlette ; et il ressentit une grande humiliation.

Mieux valait, décidément, distribuer ce capital entre une centaine d'œuvres, choisies avec soin : il se déchargerait ainsi d'un dépôt dont il se jugeait indigne. Et il se mit à passer mentalement en revue celles qu'il connaissait. Mais leur nombre était limité, leurs besoins aussi ; il possédait dix et cent fois plus que ce qu'elles pouvaient utilement accepter ; et donc, il en fallait chercher d'autres, et d'autres encore, hors du canton, hors de la Suisse ; et il n'aurait plus d'autre souci, plus d'autre pensée que d'en découvrir sans cesse de nouvelles. De plus, pour remplir dignement sa tâche, il faudrait qu'il s'appliquât à distinguer entre elles, afin de les subventionner au prorata de leur bienfaisance réelle, en évitant de favoriser l'orgueil, l'hypocrisie et l'égoïsme dont elles sont parfois les masques fallacieux. Où puiserait-il le sens critique, la connaissance des hommes nécessaires à cette opération? Et le poids qui pesait sur lui s'alourdit, s'alourdit, comme si plusieurs atmosphères se surajoutaient à la charge de cette pyramide d'or qui l'écrasait, si

lourde, immense et compacte, qu'il ne pouvait pas plus l'entourer que la soulever.

A Saint-Presle, des centaines de lettres l'attendaient : il en arrivait de tous les points du monde. Les journaux racontaient son aventure dans toutes les langues ; et chacun voulait arriver premier avec sa requête. Il y en avait de suppliantes et de menaçantes, de timides et de grandiloquentes, de perfides et de fantasques, de touchantes et de ridicules. Elles racontaient des écroulements lamentables, des ruines navrantes, des rêves insensés, des mélodrames compliqués, des romans inextricables ; elles exposaient de chimériques utopies, de généreux desseins, d'invraisemblables plans ; elles révélaient de la hauteur d'âme, de la bassesse, de la ruse, de la magnanimité, des formes insoupçonnées du délire des grandeurs et de celui de la persécution, — tous les sentiments extrêmes que l'idée de l'or fait sourdre dans le cœur des hommes. — Quand il en eut dépouillé un certain nombre, M. Cauche se mit à pleurer : tellement il se sentit impuissant devant tant de désirs et de misères, où son trésor s'épuiserait aussi vainement que l'eau dans le sable du désert.

Cependant, le bruit de son retour s'étant répandu, les visiteurs arrivèrent en foule : à commencer par le syndic, tout sucre et miel, et la bouche en cœur ; et le syndic lui demanda de l'argent pour la commune. Ensuite, ce fut le tour du Président du Conseil d'administration du Sanatorium populaire, qui lui demanda de l'argent pour son Sanatorium. Jean-Louis Testard, qui passait par hasard à Saint-Presle, lui demanda de l'argent pour l'État. Des inventeurs vinrent lui en demander pour leurs inventions, des artistes pour leurs fondations, des architectes pour leurs édifices, des médecins pour des hôpitaux, des solliciteurs pour eux-mêmes, des humanitaires pour l'humanité. Entre temps, des financiers lui proposaient des placements qui décupleraient sa fortune, et de bonnes gens lui apportaient de petits cadeaux, dans l'espoir d'être payés au centuple. Et il connut l'angoisse du noyé qui se débat en vain dans une vague énorme. Sa femme, toujours sereine, et qui vaquait comme toujours à ses travaux habituels, lui répétait de temps en temps :

— A chaque jour suffit sa peine, Alexis ! Ne

te laisse pas submerger ! Attends avec confiance que le notaire t'avise que tout est arrangé : tu pourras voir alors ce qu'il convient de faire, et l'aide du Seigneur pour dispenser ces biens aux plus dignes ne te manquera pas !...

En revanche, ses enfants l'observaient avec une sourde hostilité. Méfiants de lui, ils tenaient des conciliabules : le plus âgé, Salomon, avait conçu l'idée de le faire enfermer dans un asile, ou tout au moins interdire, estimant que le fait de continuer à vivre dans la misère quand on possède un demi-milliard constitue un symptôme manifeste d'aliénation mentale.

Ainsi arriva le dimanche, et M. Cauche se rendit au temple, pour prêcher.

D'habitude, le temple était à peu près vide ; même les malins disaient que, si M. Cauche avait tant d'enfants, c'était pour être sûr de ne pas parler devant les banquettes. Ce dimanche-là, au contraire, la foule débordait jusque sur le porche et sur la place. Pour la première fois depuis beaucoup d'années, le syndic en avait franchi le seuil. La municipalité et le conseil communal étaient au grand complet. Des journalistes étaient venus de Lausanne, de Berne

et de Genève, car la presse s'intéressait de plus en plus aux faits et gestes du « pasteur milliardaire. » Tous les étrangers répandus dans les hôtels avaient tenu à le voir et à l'entendre; jusqu'à des malades très avancés qui risquaient la pneumonie plutôt que de manquer au spectacle. Et toute cette foule semblait frappée d'un respect extraordinaire, et attendait dans un recueillement qui, cependant, n'avait rien d'expressément religieux. Lorsque, étant monté dans sa chaire, M. Cauche la vit ainsi prosternée à ses pieds, il fut pris tout à coup d'une affreuse angoisse qui lui serrait la poitrine, en même temps qu'une sinistre clarté se faisait dans son esprit : il s'apparut soudain à lui-même, non plus comme un humble et fidèle serviteur du divin Maître, mais comme un pontife du Veau d'Or; ce n'était plus sa véritable personne qui se trouvait là, c'était la fabuleuse idole, chère aux Philistins et aux Amalécites, le monstre symbolique en qui s'incarnent toutes les turpitudes de l'humanité, la Bête hideuse et triomphante dont les naseaux aspirent l'encens de ses innombrables sectateurs. Il eut la sensation de n'être plus de chair et de

sang, animé d'un souffle immatériel qui l'emportait vers les cieux, mais une masse inorganique, insensible, grossière et lourde, quelque chose comme un lingot passif, gonflé pourtant d'instincts criminels. L'esprit brouillé, il se leva machinalement pour lire la liturgie, comme il faisait chaque dimanche. Mais alors, sa vue se noya dans un nuage, les têtes se confondirent autour de lui, il ne vit plus devant ses yeux qu'une masse indistincte et confuse. Aucun son ne sortit de sa gorge. Il battit l'air de ses mains, tandis que sa face grise se colorait de tons violets. Puis sa tête se renversa, ses yeux chavirèrent, et il retomba lourdement.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Dès le lendemain, le bruit courut que le pasteur Cauche était mort d'orgueil et d'avarice, n'ayant pas eu la force d'âme de supporter son changement de fortune. Toutefois, comme ses millions passaient naturellement à ses enfants, personne n'osa dire tout haut ce que chacun pensait tout bas d'un tel excès d'attachement au temporel. Seul le syndic, qui connaissait la discrétion de son greffier, lui confia en buvant un verre avec lui dans le silence de la cave :

— Ce bougre-là est mort de richesse, comme il y en a qui crèvent de faim. C'est encore bien heureux pour la commune ; on n'ose pas penser au mal qu'il aurait fait, avec tout cet argent !...

FIN

# TABLE DES MATIÈRES



E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.

